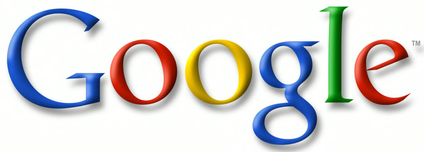
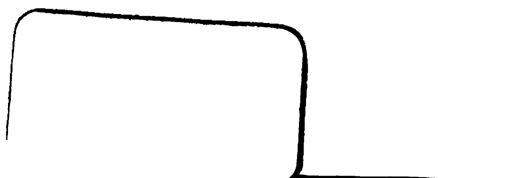






HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

A PARIS,

A la Librairie Orientale

DE DONDEY DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue de Richelieu, n° 47, et rue Saint-Louis, n° 46.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE,

DEPUIS L'AN 2000 AVANT J. C. JUSQU'A NOS JOURS;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE

ET DE TRAITÉS SPÉCIAUX SUR LA CHRONOLOGIE, LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA LÉGISLATION, LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES, LES ARTS ET LE COMMERCE DES HINDOUS.

PAR M. DE MARLÈS,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE, DE PIERRE DE LARA OU L'ESPAGNE AU ONZIÈME SIÈCLE, ETC.

AVEC UNE CARTE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

TOME III.



PARIS,
EMLER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 23.
A. JOHANNEAU, LIBRAIRE,
RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 8.
1828.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

ESSAI

SUR LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES ET LES ARTS, LA LÉGISLATION, LE GOUVERNEMENT ET LES MOEURS DES HINDOUS.

Le complaisant instituteur du plus ambitieux de tous les princes, Aristote, disait que les habitans de l'Asie étaient faits pour la servitude; il voulait justifier aux yeux de son maître, justifier pour la postérité ce désir de gloire et de renommée qui poussait Alexandre à la conquête de l'Orient. Les poètes de la Grèce répétèrent les discours du philosophe, et dans leurs vers adulateurs ils représentèrent *l'Europe comme une souveraine* et *l'Asie comme la servante et l'esclave de cette maîtresse orgueilleuse;* ils ap-

pelèrent barbares tous ceux qui n'étaient pas nés sur les rivages de la mer Égée. Cependant les Hindous, esclaves et barbares suivant les Grecs, avaient eu des savans, des philosophes, des astronomes, des lois, des mœurs, un gouvernement bien des siècles avant que les lumières eussent brillé sur les peuplades sauvages de l'Attique et du Péloponèse, et dirigé leurs premiers pas sur les voies de la civilisation.

C'est ce que je tâcherai d'établir dans ce traité par des faits et des exemples nombreux. Je ferai voir que dès les premiers âges les lettres, les sciences et les arts ont fleuri dans l'Inde, de sorte qu'on ne saurait sans beaucoup d'injustice refuser aux Hindous la gloire d'avoir devancé les Européens dans la vaste carrière des connaissances humaines.

Je vais donc parler successivement de la littérature, des sciences et des arts, de la législation ancienne et moderne, et enfin du gouvernement des Hindous.

SECTION I.

DE LA LITTÉRATURE DE L'INDE.

CHAPITRE I.

DE LA LANGUE SANSCRITE ET DES AUTRES LANGUES DE L'INDE; DES GRAMMAIRES SANSCRITES ET DES DICTIONNAIRES.

§ I. — Du sanscrit.

William Jones.

Quelle que soit l'antiquité de la langue sanscrite; de quelque source qu'elle dérive on doit convenir qu'elle étonne par sa complexion merveilleuse. Plus parfaite que la langue d'Homère, plus abondante que celle de Cicéron et de Virgile, plus belle, plus expressive que l'une et que l'autre, la langue sanscrite a cependant avec toutes deux un caractère très-prononcé d'analogie. Un philologue qui les examine et les compare avec soin, surtout dans la manière dont les temps de leurs verbes se forment sur les racines ou même dans le mode des constructions

grammaticales, se persuade aisément qu'elles ont une origine commune, car de tels rapports ne sauraient être l'aveugle effet du hasard. On peut en dire presque autant de la langue des Goths et des Celtes, et principalement de celle des anciens Perses.

M. Court de Gébelin a trouvé dans les langues anciennes les traces sensibles d'une langue primitive, qui semble avoir fourni à chacune les élémens dont elle se compose; suivant un autre écrivain, la confusion des langues qui causa la dispersion des enfans de Noé vint moins d'une altération réelle dans le fonds de cette langue primitive que d'un renversement de prononciation qui en rendit les mots inintelligibles pour ceux qui conservèrent l'ancienne manière de les prononcer.

M. Bryant.

Cette hypothèse une fois admise, il devient aisé d'expliquer comment un même terme se trouve dans plusieurs langues qui paraissent n'avoir entre elles aucun rapport, sans qu'il ait subi d'autres altérations que celles de configuration qui tiennent à la nécessité de peindre le son par des caractères, ou celles de désinence que les exigences d'une oreille délicate ont pu rendre nécessaires.

Les caractères dont on se servit pour écrire les langues de l'Inde furent appelés *Nagari*, du

nom de la ville où ils furent d'abord employés, et *Déva-Nagari* pour indiquer leur origine céleste; car on croyait qu'ils avaient été communiqués à l'homme par la divinité. Ces caractères ressemblent fort aux lettres carrées des Chaldéens avec lesquelles beaucoup de livres hébreux ont été copiés, et qui ont servi incontestablement de type aux caractères arabes ainsi qu'aux lettres phéniciennes, d'où sont sorties celles des Grecs et des Romains avec quelques modifications.

Platon a pensé comme les Hindous que la connaissance des lettres venait des dieux. Diodore de Sicile en attribue l'invention aux Syriens; Pline aux Assyriens (1). Les lettres phéniciennes ne différèrent pas des lettres syriennes, et ce fut de ces caractères que se servit le libérateur des Juifs pour écrire le Pentateuque. Cadmus apporta les lettres de la Phénicie en Grèce; elles descendirent plus tard en Italie, mais en passant ainsi de pays en pays et de siècle en siècle, elles se sont plus ou moins éloignées du type primitif. *Thom. Maurice.*

Callisthènes trouva dans le temple de Bélus, à Babylone, diverses observations astronomi- *Porphyre.*

(1) On sait que la Chaldée fut toujours comprise dans la Syrie.

5, I

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

tres idiomes anciens, le sanscrit abonde en inflexions, mais plus que les autres en inflexions irrégulières. C'est maintenant une langue morte que les savans seuls connaissent; on ne saurait douter néanmoins que son usage n'ait été autrefois très-étendu.

§ II. — Des principales langues vivantes de l'Hindoustan.

Le prakrita peut passer pour la seconde langue de l'Inde : c'est celle que parlent aujourd'hui tous les hommes instruits et bien élevés. L'auteur indien du *Traité de rhétorique* que j'ai cité semble donner à tous les dialectes des provinces le nom général de prakrita, plutôt qu'il n'en fait un idiome particulier; mais suivant l'opinion générale, ce nom est restreint à la langue qu'on nomme *sarassouati bala bani.*

« Les Saressouates, dit M. Colebrooke, habitaient sur les bords de la rivière Saressouati, comme les anciens brachmanes habitaient sur les rives du Sind et dans le Pendjab. La langue qu'ils parlaient fut en usage dans les provinces occidentales et méridionales de l'Hindoustan propre, et on la désigna probablement par le nom de prakrit. C'est le plus poli, le plus cultivé de tous les dialectes du sanscrit, et il occupe la principale place dans le dialogue des pièces de théâtre. Il y a même de très-beaux poèmes com-

posés en entier dans cette langue, ou mêlés de stances sanscrites. Le prakrit a aussi des grammaires et des traités de prosodie et de rhétorique.

» L'ancienne langue des *Caniacoubjas* ou habitans de Canouje a servi de base à l'Hindoustani moderne qu'on appelle communément *hindi* ou *hindévi*. L'hindi a deux dialectes; l'un, plus pur que l'autre, est souvent confondu avec le prakrit; le second porte plus particulièrement le nom d'hindi. Il y a beaucoup de poèmes écrits dans ces deux dialectes. L'hindi au surplus a le plus grand rapport avec le sanscrit, et il n'est personne, connaissant les deux langues, qui hésite à dire que le sanscrit a donné naissance à l'hindi (1). On trouve une infinité de mots qui sont dérivés du sanscrit le plus pur, ou qui même n'offrent pas d'autre altération que le retranchement de la voyelle finale ou la conversion d'une lettre en une autre. Les autres mots de la langue, à quelques exceptions près, annoncent aussi leur origine sanscrite. Les livres pracrits ou hindis sont communément écrits en caractères déva-

(1) Cette assertion est diamétralement opposée à celle de M. Langlès, qui a pensé que l'hindi était la langue des Autochthones et que le sanscrit avait été apporté par des hordes tartares.

nagari; mais pour les transactions ordinaires où l'on emploie l'idiome hindi, on se sert de caractères altérés qu'on appelle *nagari*. Les banquiers et les marchands ont même un genre d'écriture où l'altération des caractères est bien plus sensible, et où ils omettent la plus grande partie des voyelles.

» Le *gaura* ou *bengali* qu'on parle aujourd'hui dans tout le Bengale, excepté sur quelques points de la frontière, doit son ancien nom de gaura à la ville de Gaur qui fut jadis la capitale de tout le pays. On prétend que c'est dans les provinces de l'est qu'on le parle avec le plus de pureté. Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'il a peu de mots qui n'appartiennent pas au sanscrit. On a traduit en bengali plusieurs anciens poèmes; il y a même des compositions originales écrites dans cette langue. C'est celle dont se servent communément les savans du Bengale, soit dans les instructions orales qu'ils donnent à leurs disciples, soit dans les écoles publiques. Ils emploient pour l'écrire des lettres dévanagari, auxquelles ils ont fait quelques changemens pour rendre l'écriture plus facile.

» Le *maithila* ou *tyrhoutiya* se parle dans le circar de Thirout et les districts voisins, jusqu'aux montagnes de Népaoul. Il ressemble beaucoup au bengali, mais il est moins correct et l'on s'en

sert peu..... Il en est de même de l'*outcala* ou *odradessa*, qui est l'idiome de la province d'Orissa, et qui n'est guère qu'un sanscrit très-corrompu.

» Ces cinq idiomes qu'on parle au nord et à l'est de l'Inde portent le nom générique de *Gaurs;* le midi et l'ouest ont de leur côté cinq principaux dialectes qu'on désigne sous le nom de *dravirs.*

» Le Dravira est une contrée qui termine au midi la presqu'île de l'Inde, et qui au nord ne s'étend guère au-dessus du douzième ou treizième degré de latitude. La langue qu'on y parle s'appelle *tamoul*, mais les Européens lui ont donné le nom de *malabar;* ils ont même altéré son véritable nom, car les naturels prononcent *tamla* ou *tamalah* , et non tamoul. On l'écrit avec des caractères tellement défigurés qu'on y reconnaît difficilement le dévanagari; les brahmines du Dravira ne s'en servent pas pour écrire le sanscrit. J'ai examiné avec soin la grammaire tamoule publiée à Bombay par M. Drummond ainsi que le *Dictionnaire des missionnaires* de Madras, et je me suis convaincu que cette langue renferme beaucoup de mots sanscrits plus ou moins corrompus et un plus grand nombre encore dont l'origine est douteuse.

» Le *maharaschtra* ou mahratte contient

comme tous les précédens une grande quantité de sanscrit, et il s'écrit avec des lettres qu'on appelle *mourou* ou mour; cependant les livres sont tous en dévanagari. Cette langue, renfermée autrefois dans les districts montagneux du midi de la Nerbouddha, est aujourd'hui extrêmement répandue; les Mahrattes l'ont introduite dans tous les pays de leur domination.

» Le *carnata* ou *carnara* est l'ancien idiome du Carnataca ou Carnatic, vaste province qui s'étend sur les deux côtes de la péninsule. Le carnata se parle encore dans les districts voisins des montagnes; mais, sur la côte orientale, il a été remplacé par des dialectes particuliers. Le *télinga* ou *tilanga* est la langue de tout le pays compris entre la rivière de Krischna et celle de Godavéry, pays désigné autrefois sous le même nom. Les caractères avec lesquels on l'écrit sont empruntés au dévanagari; la langue elle-même ressemble plus au sanscrit qu'aucune autre du midi. Elle a été cultivée par les poètes; les Télingas possèdent un grand nombre de compositions dans leur propre langue; quelques-unes contiennent l'histoire ancienne ou plutôt l'histoire poétique de leur pays. Les habitans du *Gourjara* ou Guzzerat ont un dialecte qui diffère très-peu de l'hindi; on l'écrit avec les lettres vulgaires ou nagaris. »

Quant aux jargons incorrects qui ne se rattachent à aucun de ces dix principaux dialectes, on les désigne tous par le nom de *Maghadi* ou de *Bascha*, terme qui signifie : dialecte populaire du sanscrit.

Le docteur J. Leyden a inséré dans le recueil des *Asiatic Researches* un essai sur la littérature et les langues des nations *indo-chinoises;* il appelle ainsi tous les peuples qui habitent entre la presqu'île en-deçà du Gange et la Chine, soit dans les îles soit sur le continent. Cet essai renferme diverses notices très-curieuses ; j'en extrairai la partie relative au bali qui occupe parmi ces peuples la même place que le sanscrit tient chez les Hindous ou l'arabe chez les Musulmans.

« Dans toutes les contrées maritimes situées entre l'Inde et la Chine le bali est la langue des lois, de la religion et de la science; il domine dans les dialectes particuliers. Quoiqu'on prononce *bali*, on écrit plus communément *pali* : comme l'origine du mot est fort douteuse, on n'a pas de règle fixe pour en déterminer l'orthographe.... Son alphabet semble dérivé du dévanagari : la forme des lettres est assez différente mais l'ordre est le même..... Ce qui est évident, c'est que le bali est un ancien dialecte du sanscrit et que souvent il s'approche plus de l'original.... que le prakrit et le zend.

» Le prakrit, le bali et le zend sont probablement les plus anciens dialectes du sanscrit (1). La plus grande partie des mots indiquent très-clairement cette origine... Presque tous les livres sacrés des Djaïns sont en prakrit; ceux des bauddhistes sont en bali, et le zend langue sacrée de l'Iran jouit de la même faveur chez les parsis ou adorateurs du feu.

» Le mot *prakrit*, soit dans l'usage ordinaire soit dans les livres, a une acception assez étendue. Tantôt on l'applique au dialecte particulier employé par les Djaïns dans leurs controverses, ou par les poètes comiques dans leurs drames pour les personnes honnêtes qui toutefois sont d'une condition peu relevée; tantôt on s'en sert pour exprimer tous les dialectes dérivés du sanscrit; quelquefois même on l'étend jusqu'aux baschas ou jargons populaires de l'Inde.

» Le prakrit, le bali et le zend ont été cultivés régulièrement, et ce qui est à remarquer c'est que leur syntaxe est la même, quoiqu'il y ait pourtant assez de différence dans la forme que les mots reçoivent. »

Pour preuve de ce qu'il avance, l'auteur an-

---

(1) Le bali peut même n'être regardé que comme un dialecte du prakrit.

glais donne une triple liste de mots, et il traduit de bali en sanscrit un assez long passage où l'on ne remarque de changement radical que dans un seul mot. Il assure avoir pris ce passage au hasard (1). Plusieurs autres épreuves ont été faites; toutes ont donné le même résultat, et si l'on opérait de même sur le prakrit et sur le zend on arriverait infailliblement au même point (2).

§ III. Des grammaires et des dictionnaires sanscrits.

« Celui qui possède le Sanscrit, dit M. Wilkins excellent juge en cette matière, sait en même temps la moitié des langues particulières de l'Inde; celui qui l'ignore ne peut jamais se vanter d'en savoir aucune à fond, quelque connaissance qu'il ait pu en acquérir par l'usage. D'ailleurs les divers dialectes qu'on appelle hindi, hindavi, hindostani ou bascha, privés du sanscrit, perdent non-seulement leurs avan-

(1) Il se rapporte à la mythologie hindoue.

(2) M. Jones a établi une comparaison de ce genre entre le sanscrit et le latin. Dans sa préface de la traduction de Sacontala, il dit qu'il a commencé par traduire ce drame en latin mot à mot, et que l'analogie était si frappante qu'on aurait dit d'une traduction interlinéaire de deux langues modernes.

tages propres, mais encore ils sont réduits presque à l'impossibilité d'exprimer les idées abstraites.....

» On ne saurait donc trop recommander l'étude du sanscrit à ceux qui désirent s'instruire; car outre les Védas et leurs commentaires il existe une infinité de traités très-anciens sur l'astronomie, les mathématiques, la métaphysique, la philosophie, la grammaire, la rhétorique, la logique, la poésie, la médecine, la politique, la morale, la musique, etc.; des poèmes sur divers sujets, aussi variés qu'élégans; des poèmes épiques, historiques, mythologiques, dramatiques, etc.; des recueils d'apologues, de fables, de vieilles histoires. » Le moyen de pouvoir jouir sans fatigue de tant de trésors littéraires, est sans contredit d'apprendre le sanscrit par le moyen des grammaires, et ce secours ne manque point dans l'Inde, car le nombre des grammaires et des dictionnaires est infini.

Mais en général ces ouvrages sont très-obscurs; et c'est peut-être à cause de la difficulté qu'ils présentent qu'on a pensé que le sanscrit n'avait jamais été une langue parlée. Ce qui a confirmé dans cette opinion ceux qui l'ont eue, c'est la longueur extraordinaire de ses mots composés qui sont tout-à-fait inintelligibles, si ce n'est à la lecture. M. Colebrooke, en parlant de ces

mots, énonce une idée qui paraît juste en ce qu'elle est fondée sur les usages actuels. Il prétend que ces mots n'ont jamais été mis en usage dans le discours. Ceux qui aujourd'hui parlent sanscrit et veulent qu'on les comprenne s'abstiennent toujours de ces mots composés; et cela suffit pour prouver que le sanscrit a pu être parlé couramment à une époque plus éloignée.

I. Le premier et le plus célèbre de tous les grammairiens sanscrits est le fameux Panini, qui occupe une place parmi les sages dont les pouranas renferment la fabuleuse histoire; c'est à lui que d'un consentement unanime on attribue les premiers aphorismes de grammaire. Tout son système est fondé sur l'analyse et la comparaison des inflexions régulières du sanscrit avec ses nombreuses anomalies. Il a combiné ces analogies avec beaucoup d'art, mais il a pressé dans un cadre extrêmement étroit un trop grand nombre de règles.

On a prétendu que la grammaire de Panini était l'ouvrage de plusieurs personnes; toutefois le rapport qui existe entre ses diverses parties permet de voir que cette composition, toute d'un seul jet, ne peut appartenir qu'à un seul homme. Cela paraît d'autant moins douteux, que les additions ou les corrections qu'on y a faites se distinguent parfaitement du texte. On doit con

clure de là que Panini n'eut point de collaborateurs bien qu'il cite plusieurs grammairiens d'une époque antérieure, et presque toujours pour réfuter leurs principes.

« La grammaire de Panini, dit M. Jones, est tellement abstraite qu'on a pris le parti de dire qu'elle avait été inspirée; et pour la comprendre parfaitement il faudrait le travail de plusieurs années. » Quand M. Wilkins demanda à son pandit ce qu'il pensait de cet ouvrage, celui-ci répondit avec autant de laconisme que d'énergie: *c'est une forêt.* Il n'était guère possible que dans cette forêt il n'y eût beaucoup de lieux d'un accès difficile, c'est-à-dire qu'il n'y eût pas bien des erreurs dans l'ouvrage. Plusieurs commentateurs ont entrepris la pénible tâche de les faire disparaître; un des meilleurs commentaires est attribué au philosophe Patanjali, fondateur de l'une des six grandes écoles de philosophie; il porte le nom de *Mahabhaschya* (grand commentaire), et il mérite ce titre par le nombre infini d'interprétations et d'explications dont il se compose. Malgré son étendue, ce commentaire n'avait pas épuisé la matière; le Kaschmirien Caiyata a fait des annotations non moins volumineuses que le texte de Patanjali. On a tiré de ces deux ouvrages un abrégé qu'on appelle *Casica-Vritti* et qui est très-estimé.

Haradatta-Misra a fait aussi une grammaire dont l'autorité balance dans les écoles celle de Panini; il a produit des annotateurs et des commentateurs sans fin. Mais le grammairien le plus suivi parce qu'il est le plus clair, c'est Gossouami surnommé Vopadéva; son livre renferme en deux cents pages tout ce qu'on a besoin de savoir pour apprendre la langue avec fruit. Ramachandra partage la réputation de Gossouami, par l'ordre qu'il a su mettre dans la classification des matières.

II. Parmi les nombreux dictionnaires sanscrits que l'Inde possède, le meilleur, au rapport de tous les savans européens, c'est l'*Améra Coscha* (Trésor d'Améra). Il est en vers comme la plupart des vocabulaires sanscrits, et divisé en chapitres (1). Les premiers jusqu'au cinquantième renferment tous les synonymes; les dix suivans contiennent quelques homonymes rangés par ordre alphabétique (2). Dans le soixante-dixième,

(1) Les brahmines ont cru que les vers aidaient la mémoire, et que la division des matières en facilitait l'intelligence. Il en a été long-temps de même en Europe sur l'article des vers.

(2) L'ordre alphabétique des Hindous est à peu près l'inverse du nôtre. Ils le composent d'après les consonnes finales.

on trouve un long catalogue des noms indéclinables que nous appelons adverbes, prépositions et conjonctions. Le dernier chapitre est un traité sur le génre des noms. De nombreux commentaires de l'Améra Coscha expliquent les dérivés des noms, et réparent les omissions qui ont dû échapper à l'auteur dans un travail de ce genre.

Le dictionnaire de *Médini* ne renferme que les mots qui ont diverses acceptions, et les homonymes indéclinables. Celui d'Améra ne contient pas plus de dix mille mots; mais le sanscrit est assez abondant pour en fournir un nombre infiniment plus considérable. Améra jugea inutile l'insertion de tous les dérivés et des mots composés qui sont la plus grande richesse du sanscrit; les mots techniques sont pareillement exclus de son livre, comme en général ils le sont de tous les dictionnaires. L'*Haravali* compilé par Pourouschottama, auteur d'un ouvrage sur l'étymologie, sert de supplément à l'Améra Coscha.

Améra n'eut pas seulement la réputation de lexicographe, il fut encore savant et poète, et on le compta parmi *les neuf perles de la cour de Vicramaditya* (1). Par malheur pour lui, ses opi-

(1) On désignait par ce nom neuf savans de cette époque.

nions n'étaient pas orthodoxes et ses ennemis ne furent point tolérans; les brahmines le persécutèrent et tous ses ouvrages périrent à l'exception de son dictionnaire. Il vivait environ soixante ans avant J. C. et il passait pour bauddhiste; on croit pourtant qu'il ne fut que théiste et qu'il eut, comme Aboulfazil, l'intention de réunir en une toutes les religions de l'Inde.

CHAPITRE II.

TABLEAU DES CONNAISSANCES HUMAINES D'APRÈS LES PANDITS DE L'INDE.

Il existe en sanscrit un livre très-rare mais très-curieux, intitulé *Vidyadersa*, ou Revue des connaissances de l'homme. Le style en est concis et souvent difficile à entendre, mais il est aisé de voir dès les premiers mots que les Védas y sont considérés comme la source de toutes les sciences divines ou profanes; c'est sur ces principes que le pandit Goverdhan Caul a dressé le tableau suivant des connaissances humaines.

§ I. Analyse de Goverdhan Caul.

« Il y a dix-huit *Vidyas* ou branches des connaissances réelles et véritables; on compte aussi plusieurs branches de fausses connaissances; nous allons parler succinctement des unes et des autres.

» Les quatre premiers Vidyas sont les immortels Védas, révélés évidemment par la divinité;

on les appelle par un mot composé *Rigyajushamathava*, ou séparément *Rich*, *Yajusch*, *Saman* et *Atharvan*. Le premier a cinq sections, le second quatre-vingt-six, le troisième mille et le quatrième neuf; chaque section a plusieurs divisions et subdivisions. Les Védas étaient en bien plus grand nombre avant qu'ils eussent été recueillis et mis en ordre par Viassa. Ils contiennent l'explication détaillée des devoirs de l'homme. L'Atharva Véda est plus spécialement consacré à ce qui concerne les pratiques religieuses.

» Des Védas sont sortis les quatre *Oupavédas*, savoir : *Ayousch*, *Gandharva*, *Dhanousch* et *Sthapatya*. Le premier, c'est-à-dire, l'Ayour-Véda a été donné aux hommes par Brahma, Indra, Dhanouantari et cinq autres divinités; il traite de la médecine en général, des maladies et des remèdes; le second renferme la théorie de la musique, inventée et expliquée par Bharata; on l'emploie principalement pour élever l'ame à Dieu en excitant la dévotion. Le troisième, composé par Vissouamitra, est relatif à la fabrication des armes et des instrumens de guerre à l'usage des Tschatriyas. Le quatrième, révélé par Vissouacarman, contient divers traités sur soixante-quatre professions mécaniques, avec les moyens de les perfectionner.

» Six *Angas*, ou corps complets de science,

sortent de la même source; on les nomme *Sicscha*, *Calpa*, *Viacarana*, *Chandas*, *Iyotish* et *Niroucti*. Le premier, écrit par Panini, traite de la prononciation des voyelles; le second des pratiques et des cérémonies religieuses; le troisième de la grammaire dite Paniniya, ouvrage de trois rischis ou saints personnages. (D'autres grammaires moins abstraites et à l'usage du vulgaire ne sont point considérées comme Angas.) Le Chandas, écrit par un *Mouni* ou inspiré nommé Pangala, renferme un traité complet de prosodie et de versification; le cinquième Anga, nécessaire à quiconque veut calculer le temps, se rapporte à l'astronomie; il a été donné aux hommes par Sourya; le dernier, composé par Viassa, contient l'explication des passages obscurs des Védas.

» Après les Angas viennent les quatre Oupangas, savoir, les Pouranas, Nyayas, Mimansas et Dherma-Sastras. Les pouranas sont au nombre de dix-huit; ils furent composés par Viassa pour l'instruction et l'amusement des hommes. Les nyayas (1) sont en grand nombre. Les principaux sont le livre de Goutama en cinq chapitres et celui de Kanada en dix; l'un et l'autre

(1) Voyez au second volume des *six écoles de philosophie*.

donnent l'intelligence du texte sacré, marquent la différence entre le juste et l'injuste, et développent en vingt-trois propositions les principes des connaissances. Les Mimansas sont aussi divisés en deux parties principales qui font connaître ce qui est pur ou impur, ce qu'il faut chercher ou éviter, et par quels moyens l'ame s'élève jusqu'à son premier principe. Le premier Mimansa, *Carma*, est en douze chapitres où sont discutées plusieurs questions de morale et de devoirs sociaux; il y est aussi parlé du culte à rendre à Dieu; le second Mimansa, *Outtara*, traite des hautes questions de la nature divine et de plusieurs points de métaphysique; il a quatre chapitres divisés en soixante sections; c'est comme l'esprit ou la substance de tous les Angas. Il expose les opinions hétérodoxes de quelques sophistes, et il traite d'une manière qui est à la portée de tous de la nature de *Ganésha*, de *Bhascara* ou le soleil, de *Nilacanta*, de Laschmi et des formes du Grand-Être. Le Carma Mimansa est l'ouvrage de Jaïmini, l'Outtara celui du grand Viassa. Il existe un autre ouvrage dans le genre de ce dernier, écrit par Sri-Sancara; il y est question de la puissance suprême, de la bonté et de l'éternité de Dieu.

» Le corps des lois, appelé *smriti*, consiste en dix-huit livres qui ont chacun trois grandes

divisions : les devoirs de la religion, l'administration de la justice, le châtiment ou l'expiation des crimes. Ces livres ont été dictés (1) aux premiers hommes pour leur instruction par Menou et d'autres saints personnages.

» Tout ce qui concerne la morale se trouve en partie dans les Védas qui traitent des devoirs des rois, et en partie dans les pouranas où il s'agit des devoirs conjugaux et sociaux.

» Le Mahabbharat et le Ramayan sont deux poèmes épiques, qui renferment la partie la plus importante de l'histoire ancienne.

» Le Passoupata, le Pancharatra et plusieurs autres livres qui traitent de la religion ont été composés pour l'instruction du vulgaire; ils sont divisés en cent quatre-vingt-douze parties sur divers sujets.

» Les ouvrages dont il nous reste à parler ne sont rien moins qu'orthodoxes; ils fourmillent de contradictions. Les *Sankhias* ne s'accordent pas dans leur croyance; les uns reconnaissent *Issouara* (2), les autres le rejettent. Le livre de la première secte s'intitule *Patanjala*, et n'a qu'un

---

(1) Dictés, non donnés, parce que les instructions de Menou furent orales.

(2) C'est un nom de Schiba.

chapitre en quatre sections; le livre de la seconde, *Kapila*, a six chapitres. Patanjala enseigne à se garantir du doute par le moyen de la contemplation; Kapila traite de la production de tous les êtres par l'union de *Pracriti* ou la nature avec *Pourouscha* ou le premier mâle; il contient aussi des règles de dévotion et des doctrines particulières sur le pouvoir invisible. Ainsi les nyayas, les mimansas et les sankhias avec leurs divisions composent le code complet de la doctrine des théistes.

» Le livre de Bouddha a produit six écoles d'athéisme, *Yogachara*, *Sauddhanta*, *Vaibaschica*, *Madhyamica*, *Dijumbara* et *Charvac*. Tous les systèmes qu'on y professe sont remplis de pensées vagues, d'erreurs ou non-sens, de notions incompréhensibles, d'opinions inconsidérées, de dogmes destructifs de l'équité naturelle; ils confondent les qualités les plus opposées, omettent ce qu'il faudrait dire, disent ce qu'il faudrait taire, abondent en propositions fausses, incohérentes et se composent d'un monstrueux assemblage d'athéisme et de morale.

» Telle est l'analyse de toutes nos connaissances. »

§ II. — Observations générales sur l'analyse de Goverdhan.

Je ne parlerai ici ni des Védas ni des écoles de philosophie. Le chapitre suivant est tout consacré à ce qui concerne les livres saints; on a trouvé dans le second volume, au chapitre de la philosophie des Hindous, tout ce qui se rapporte à leurs six écoles philosophiques. Je me bornerai à quelques observations succinctes sur l'analyse de Goverdhan.

Il paraît généralement convenu que les Védas, autrefois très-nombreux puisqu'on donnait ce nom à tout livre qui traitait de la religion ou de la divinité, furent recueillis, réduits et mis en ordre par Viassa, et que la compilation qui porte aujourd'hui ce nom révéré est regardée comme renfermant toutes les connaissances nécessaires aux hommes. Mohsani-Fani, dans son Dabistan, parle d'une race antique de sages persans qui, d'après l'ensemble de ses récits, semblent avoir été Hindous. Cela conduit à penser que le livre de Mahabad ou Menou, écrit en *caractères célestes*, n'est pas autre chose que le Véda; de telle sorte que c'est dans l'Inde et non dans la Perse qu'on trouvera le principe duquel émane la religion des anciens Persans, puisque Zoroastre ne fut qu'un réformateur des doctrines déjà existantes.

Chaque Véda consiste en trois *candas* ou sections principales, savoir : *carma*, œuvres ; *iniana*, foi, et *oupassana*, adoration. Cette division ouvrait un champ immense aux discussions et aux controverses, et il devenait facile de faire tout dériver des Védas directement ou indirectement. Aussi l'on voit qu'après les sciences philosophiques et théologiques, les beaux-arts, les arts mécaniques et jusqu'à la danse et à la musique font partie des Oupavédas ou reçoivent de ces livres leurs institutions.

La chirurgie et la médecine sont pareillement rangées dans la classe des sciences sacrées par leur origine. Il serait à désirer au reste que les Européens eussent de bonnes traductions des livres sanscrits de médecine, car ils contiennent la description et le nom des plantes et des minéraux de l'Inde avec la manière de les employer dans la pratique, conformément aux propriétés ou aux vertus médicinales qu'une longue expérience y a fait découvrir. Il y a une vaste collection de livres de médecine, depuis le *Schéraca* etc. qu'on attribue à Schiba, jusqu'au *Hidana* qui est beaucoup plus moderne.

Les livres sur la musique ne sont pas moins nombreux ; les uns sont écrits en vers, les autres en prose ; quelques-uns sont accompagnés d'airs notés. Quant au traité qui renfermait la descrip-

tion des procédés mécaniques on croit qu'il est perdu.

Trois Védangas sur six appartiennent à la grammaire. J'ai parlé de l'ouvrage de Panini; les brahmines et les pandits eux-mêmes confessent qu'on ne saurait s'en servir sans prendre une peine infinie. Or, disent-ils, puisque la grammaire n'est et ne peut être qu'un instrument pour arriver à la science, il faut choisir cet instrument tel qu'on puisse le manier avec facilité. Pour ce qui est de la prosodie sanscrite, elle est fort aisée; son effet est surtout sensible dans les vers, où l'on retrouve tous les pieds, toutes les mesures de la versification grecque. Une chose bien digne de remarque, c'est que la langue des brahmines se tourne très-naturellement, et pour ainsi dire d'elle-même, en vers ïambiques, saphiques et alcaïques.

Les livres d'astronomie sont en grand nombre, et quelques-uns remontent à la plus haute antiquité; mais ceux de philosophie sont plus nombreux encore, ce qu'il faut naturellement attribuer au goût dominant des Hindous pour les disputes de l'école. Ce goût n'est pas éteint en eux. Il n'est pas rare de voir leurs savans parcourir les provinces pour défier d'autres savans dont la réputation les blesse, excités par le désir de la gloire qui s'attache à ces sortes de triom-

phes. Les législateurs, les philosophes et jusqu'aux grammairiens ont favorisé de leur côté, par des dispositions spéciales ou par des préceptes, les progrès de cette manie étrange de controverse. Tous les commentaires ne sont si longs que parce que les commentateurs entassent les argumentations sur chaque point isolé du texte, qu'ils tournent et retournent de mille manières. Le grammairien *Bhattoji-Dicschita* a fait lui-même une réfutation complète de sa propre grammaire.

Goverdhan n'admet au nombre des Angas que quatre systèmes de philosophie ; il rejette les deux autres comme fondés sur des principes peu orthodoxes, mais on ne doit pas adopter son opinion trop légèrement. L'école de Patanjali passe non-seulement pour orthodoxe mais encore pour sainte, tandis que Jaïmini et en général les mimangsas ne sont pas à l'abri des imputations d'athéisme.

Le corps du droit hindou se compose d'une multitude innombrable de volumes. Outre le *Menousmriti* ou institutes reçus par tradition de Menou et les livres de soixante mounis avec leurs commentaires, il existe des traités sur toute sorte de matières, parmi lesquels il s'en trouve qui méritent leur réputation. *Jimouta-Vahana* est auteur d'un livre excellent sur les succes-

sions; un digeste complet en vingt-sept volumes, compilé par *Raghounandan*, le Tribonien de l'Inde, offre un immense répertoire de législation et de jurisprudence ancienne et moderne. Le code Gentou, rédigé par les soins de M. Hastings et traduit par M. Halhed, n'est, tout volumineux qu'il semble, qu'un épitome des collections précédemment existantes.

Les *Pouranas*, attribués à Viassa, partagent avec les Védas le tribut de la vénération publique. On les répute sacrés, et par antonomase on les appelle les *dix-huit* (1). Ils portent les titres suivans : *Brimh* ou le Grand-Être; *Pedma* ou le lotos; *Brahmanda* ou l'œuf du monde; *Agni* ou le feu; *Vischnou* ou le pénétrant; *Garouda* ou l'aigle de Vischnou; les transformations de *Brahma*; *Schiba*; *Lingam*; *Naréda* fils de Brahma; *Scanda*, fils de Schiba; *Marcandéya* ou l'homme immortel; *Bhaouischya* ou les prédictions pour l'avenir; *Matsya*; *Varaha*;

(1) Chaque pourana traite de cinq différens sujets : la création de l'univers et ses progrès ; le renouvellement des mondes ; la généalogie des dieux et des héros ; la chronologie ou plutôt l'histoire fabuleuse de l'Inde ; l'histoire héroïque des demi-dieux et des guerriers célèbres. Ainsi l'on peut comparer les pouranas aux théogonies grecques, puisqu'ils contiennent comme elles une cosmogonie et une histoire mythologique et héroïque.

Courma; *Vamena* et *Bhagavata*. Les quatre premiers sont uniquement relatifs à la création; les neuf suivans se rapportent aux attributs et aux pouvoirs de la divinité; les quatre qui viennent ensuite sont l'histoire de quelques avatars, *le poisson*, *le sanglier*, *la tortue*; le dix-huitième contient la vie de Krischna.

Il résulte de l'analyse de Goverdhan que les Védas, les Oupavédas, les Angas, les Pouranas, les Dhermas et les Darsanas (1) sont les six grands sastras dans lesquels se trouvent tous les principes des connaissances. Le terme sastra a pour racine un mot qui signifie ordonner ou disposer, et il s'applique particulièrement aux réglemens qu'on suppose émaner directement de la divinité. Dans l'usage ordinaire on l'emploie pour indiquer les livres sacrés.

Les schoudras ou Hindous de la quatrième caste ne peuvent ni étudier ni lire aucun des sastras cités. Ils ne sont pas néanmoins privés de la faculté de s'instruire; car il existe une très-grande quantité de livres profanes, qui répondent pour le genre des matières aux divers sas-

(1) C'est le nom générique des traités ou collections de jurisprudence religieuse et civile, et des ouvrages de philosophie.

tras, qui peut-être même offrent plus d'intérêt et de beautés diverses. Mais les livres de médecine (Oupavédas) peuvent être lus par ceux qui sont nés médecins, c'est-à-dire de pères médecins; et il est assez ordinaire de trouver en eux plus de science que chez les brahmines avec beaucoup moins d'orgueil. Souvent ces médecins ou Vaidyas sont poètes, grammairiens, rhétoriciens, moralistes, et ils passent pour être les plus communicatifs et les plus affables de tous les Hindous. A la place des Védas ils étudient le Radjanati ou instruction pour les princes, et au lieu des lois de Menou le Nitisastra ou système général de morale.

Le Sahitya ou Cavya sastra est un recueil volumineux de poèmes, presque tous composés par des hommes de la tribu des médecins. Ces poèmes remplacent pour les Hindous des classes moyennes les pouranas, le Ramayana et le Mahabharat; ils contiennent toutes les histoires de Rama et de Krischna. Les schoudras possèdent pareillement plusieurs traités de *alancara* ou rhétorique; un corps d'histoire civile nommé Oupakhyana ou Radjatarangini; une collection de pièces de théâtre régulières en sanscrit et en prakit, intitulée nataca, et plusieurs grammaires ou dictionnaires.

CHAPITRE III.

DES LIVRES SACRÉS DES BRAHMINES.

Les Védas (1) sont les seuls livres sacrés des brahmines; ils viennent de Brahma lui-même; les autres livres, de quelque considération qu'ils jouissent, sont réputés l'ouvrage des hommes. Les Védas furent révélés par Brahma à Menou qui les communiqua à un sage nommé Bhrigou, l'un des grands ancêtres du genre humain; mais l'époque où ils furent mis en ordre par Viassa n'est pas facile à déterminer. Les brahmines la font remonter au commencement du satya-youga.

---

(1) Outre les Védas et les Pouranas, il y a une infinité de livres qui traitent des pratiques religieuses; on les appelle *Tantras*. Les Hindous les attribuent à Schiba et à Dourga, de qui les hommes les ont reçus, disent-ils, par l'intermédiaire de Narouda; ils entendent par Narouda la raison humaine.

M. Jones fait vivre Viassa vers le treizième ou quatorzième siècle avant Jésus-Christ; et sans indiquer aucune date précise il se borne à dire que les Védas sont très-anciens, beaucoup plus même qu'aucune autre composition sanscrite, ce qu'il décide ainsi d'après l'inspection et la comparaison de leur style avec celui des pouranas et du Dherma-sastra. M. Dow trop confiant dans les calculs des brahmines leur donnait environ quatre mille neuf cents ans d'antiquité; et dans la nouveauté d'un enthousiasme irréfléchi pour les Hindous, beaucoup d'écrivains d'ailleurs très-éclairés embrassèrent son opinion.

Une seule observation, faite sans partialité, aurait dû les convaincre qu'il y avait trop de faiblesse dans cette concession aux prétentions des brahmines. Les nombreux volumes des Védas contiennent tant de doctrines souvent opposées entre elles, les matières dont ils s'occupent se rapportent à des époques si différentes qu'il est pour ainsi dire impossible qu'ils soient l'ouvrage d'un seul homme, ni que leurs auteurs appartiennent à la même époque. Les sacrifices de sang qu'ils recommandaient, les imprécations violentes dont ils donnaient des formules indiquent sans doute un temps très-ancien, et certainement ce temps doit être antérieur à celui

de Bouddha le réformateur; mais à travers la fluctuation continuelle de principes qu'on y remarque, on peut voir les progrès successifs de la raison des législateurs, et cette progression même démontre la succession des âges.

Il paraît au surplus évident que, bien que les quatre Védas soient également attribués à Viassa, l'Atharva est beaucoup moins ancien que les trois premiers. M. Holwel est l'un des premiers qui l'ont soutenu et il l'a fait contre l'opinion contraire de ses contemporains; plusieurs années après lui MM. Wilkins et Jones ont mis pour ainsi dire la question hors de doute.

Le premier avait remarqué que malgré la fable des quatre bouches de Brahma, de chacune desquelles sort un Véda, les plus anciens écrivains ne parlaient jamais que de trois, ainsi que l'établit le mot composé *Rigyajouh Sama;* d'où il inférait que l'Atharva n'avait été écrit ou compilé qu'à une époque postérieure. Le second fortifie cette induction par les raisons suivantes. Il y a dans le onzième livre de Menou un passage où l'Atharva est nommé; il est même désigné sous le titre pompeux de *Véda des Védas,* et *Daraschecouh* auteur d'un commentaire dit que si les trois premiers Védas sont nommés seuls par les écrivains et sans qu'il soit fait mention du quatrième, c'est que l'Atharva n'est qu'un

science. Le colonel Polier, qui avait résidé plusieurs années dans l'Inde d'abord au service de l'Angleterre et ensuite à la cour de l'empereur Schaou-Alloum, et qui n'avait rien épargné pour s'instruire à fond de la religion des brahmines était parvenu à se procurer une copie entière des quatre Védas, en onze volumes in-folio, écrits en sanscrit et avec des caractères dévanagaris; il en fit hommage au musée britannique.

Les Védas, suivant Colebrooke, se composent de trois parties : la première, *Mantra*, est un recueil d'hymnes et de prières; la seconde, *Brahmana*, contient des préceptes et des maximes; la troisième, *Oupanischad*, est consacrée à l'explication des dogmes (1).

Les matières traitées dans les Védas sont en si grand nombre qu'il est presque impossible d'en faire l'analyse : hymnes aux dieux, actions de graces aux rois pour leur munificence (2), prières pour obtenir une vie longue et heureuse, description des cérémonies ou pratiques reli-

---

(1) Les Oupanischads ne sont pas tous de la même antiquité. M. Colebrooke pense que ceux qui se rapportent à Rama et à Krischna sont beauconp plus modernes et qu'ils ont été supposés.

(2) Le huitième livre du Rig-Véda contient un hymne

gieuses, règles ou statuts pour les ermites ou anachorètes, conjurations ou formules pour les divers sacrifices au ciel, au feu, au soleil, à la lune, à l'eau, aux génies, etc., descriptions de l'aschouaméda ou sacrifice d'un cheval pour obtenir l'empire universel, dialogues sur divers sujets, conjurations, imprécations contre ses ennemis, méthodes pour l'entretien du feu sacré etc. tout abonde dans les Védas, et ce n'est pas sans raison que les brahmines les appellent la source de toutes les connaissances.

« Toutes les prières employées dans les cérémonies du culte, dit le même écrivain, sont placées dans les trois premiers Védas. Celles qui sont en vers s'appellent *Rig* ou *Rich;* celles qui sont en prose ont le nom de *Yajousch*, et celles qu'on chante celui de *Saman*. Les prières de l'Atharva ne servent que dans les cérémonies particulières, ce qui constitue entre elles et celles des premiers Védas une différence essentielle. » Il semble, d'après l'analyse que fait M. Colebrooke, que les matières étaient mieux divisées

---

composé par un roi, qui vante et qui exalte sa propre munificence envers un sage dont les conjurations l'avaient rendu à son sexe, s'il était resté pendant long-temps métamorphosé en femme.

avant la compilation de Viassa; car on trouve dans les Brahmanas beaucoup de choses qui appartiennent aux Mantras, et plusieurs parties des Oupanischads sont mêlées avec les deux premières.

» Le Rig-Véda contient plus de panégyriques que de véritables prières; le Yajour-Véda traite principalement des oblations et des sacrifices..... Le Sama-Véda, plus que les autres, est réputé saint; les prières qu'il renferme sont très-efficaces pour faire obtenir le pardon des péchés... l'Atharva-Véda ne contient guère que des formules d'imprécations contre les ennemis, et des prières pour détourner de soi les calamités et opérer son salut; il renferme aussi des hymnes et des prières.

» Tout prêtre doit avoir fait une lecture régulière des Védas. Cette obligation est surtout de rigueur chez les Mahrattes et les Télingas; mais ils se contentent d'apprendre avec beaucoup de soin le nom de l'auteur, le sujet de chaque pièce, la mesure des vers, et ils s'embarrassent assez peu de comprendre le sens de ce qu'ils lisent. Il est toutefois recommandé par les compilateurs de s'attacher au sens des mots; mais ils recommandent de même qu'on ne néglige aucun des accessoires, et ils sont mieux obéis sur ce point que sur le premier; aussi le Véda

est-il lu ou récité avec une superstitieuse attention. »

Plusieurs copies des Védas sont accompagnées d'une table en forme d'appendice; tous les brahmines en reconnaissent l'autorité; elle contient les titres de toutes les pièces qui forment ce volumineux recueil et les noms des auteurs qui les ont composées. Suivant cette table, c'est à Vischouamitra que sont dus tous les hymnes du troisième livre du Rig-Véda, à Vaschistha ceux du septième, à Bouddha (1) et autres descendans d'Atri ceux du premier, etc. Dans les seconde et troisième parties de ce Véda, les auteurs sont en bien plus grand nombre; parmi eux on remarque Agastya, Kaschiapa, Angira, Jamadégni fils de Brighou, Vrihaspati, Narouda, Goutama et Nodhas son fils, Paraschara père de Viassa lui-même, etc. Une chose digne de remarque, c'est que parmi les auteurs des hymnes du Rig-Véda, on voit des souverains et des princes de la famille royale.

Viassa, ayant compilé et arrangé les Védas et les poèmes mythologiques, les communiqua ou les fit apprendre à ses disciples. Le Rig échut à

(1) C'est l'ancien Bouddha, tige de la famille de Chandra ou la lune.

Paila, le Yajousch à *Vaissampayana*, le Sama à *Jaïmini*, l'Atharva à *Schoumountou*, et les pouranas à *Souta*. Chacun de ceux-ci instruisit ses propres disciples, qui devenant instituteurs à leur tour répandirent dans tout l'Hindoustan les connaissances qu'ils avaient reçues. Elles se propagèrent si bien qu'au bout de quelque temps la diversité des interprétations, soit sur le texte soit sur la manière de le lire ou sur l'application de ses préceptes, eut fait naître jusqu'à onze cents différentes écoles.

Un géographe moderne anglais, qui ne s'est pas toujours montré assez sobre d'assertions hasardées ou irréfléchies, M. Pinkerton, a prononcé d'un ton fort tranchant que les Védas étaient supposés. S'il s'était donné la peine d'examiner la question qu'il décide aussi légèrement, il aurait probablement retenu cette expression indiscrète. M. Colebrooke a pris le soin de lui répondre, et il l'a fait avec cette supériorité de raison qui appartient à la véritable science. Après avoir prévenu l'objection qu'on peut faire sur ce que les Védas ont été *copiés à la main*, et avoir expliqué comment il n'était pas possible que la première copie eût été altérée, soit à cause des tables de matières qui l'accompagnent soit par l'effet des divers commentaires qui lui ont donné pour ainsi dire un état fixe et im-

mpable, et qui eux-mêmes ont donné naissance de siècle en siècle à des commentaires nouveaux, il continue en ces termes :

« Les grammaires sanscrites qui contiennent des règles explicatives des anomalies de l'ancien dialecte abondent en exemples pris dans les Védas; et le texte des Védas répond à ces exemples..... Les ouvrages philosophiques, principalement ceux des mimangsas et des védantas, s'ils ont besoin d'appuyer une proposition par une autorité décisive, rapportent de longues citations des Védas..... D'anciens recueils d'aphorismes, mille traités sur les cérémonies ou les pratiques religieuses, des rituels de prières, des commentaires de tous ces écrits ont également pour principal texte divers passages des Védas.... Menou dans ses institutes, tous les législateurs qui furent ses contemporains ou qui sont venus après lui citent fréquemment les Védas..... Les anciens auteurs de traités de morale, tous ceux qui ont écrit sur une branche quelconque de littérature, les astronomes, les médecins, les poètes, les fondateurs même des sectes hétérodoxes.... ont rempli leurs ouvrages de fragmens extraits des Védas..... Et l'on a supposé, forgé de faux Védas, livres d'une excessive longueur! Dites aussi qu'on a forgé ces milliers de volumes écrits sur diverses matières de théologie, de philosophie ou de lit-

térature, répandus parmi tous les peuples qui habitent l'Hindoustan et la Péninsule, et tout pénétrés de l'esprit des Védas, tout chargés de leur texte en d'innombrables citations.

M. Ward a consacré plusieurs pages de son ouvrage à relever les contradictions des Védas, les fausses connaissances, les exagérations, les erreurs en métaphysique ou en philosophie, les pratiques superstitieuses, les doctrines dangereuses que ces livres renferment ou recommandent. Avec un peu de justice et de bonne foi, cet écrivain aurait trouvé une réponse facile aux reproches qu'il adresse aux législateurs des Hindous; elle est dans l'époque où ils écrivaient, dans l'intervalle immense qui les sépare de nous. Je n'entreprendrai point de le réfuter, mais parmi ces reproches il en est un qui me paraît trop singulier pour le passer sous silence.

Pour montrer les incertitudes de la théologie des Hindous, il cite un passage en forme de dialogue sur l'ame universelle, c'est-à-dire Dieu; dans ce passage, chacun des six interlocuteurs énonce une opinion différente. On pourrait sans doute, ailleurs que chez les brahmines, trouver six opinions et plus sur la même matière, mais passons sur ce point; ce qui suit mérite plus d'attention : M. Ward ne fait-il pas un crime aux Hindous de demander aux dieux la sagesse,

les connaissances, le jugement, le bonheur éternel? Voici la prière du Véda, sujet d'une critique amère. « Puisse Varouna m'accorder la sagesse! Prajapati (ou le feu) me donner la science! Indra (ou l'air) m'envoyer l'instruction! La Providence me douer de jugement!.... Puissent les dieux m'accorder les célestes félicités! Puisse cette oblation arriver jusqu'à toi, toi qui es le bonheur même!

CHAPITRE IV.

DE LA POÉSIE ET DE L'ÉLOQUENCE CHEZ LES HINDOUS.

Aboul Fazil, qui était un bon juge en tout ce qui concernait l'Inde, dit en parlant du Mahabharat : « Ce poème abonde en images et en descriptions extravagantes; mais ces extravagances plaisent, attachent, et sont fécondes en instructions. » Si l'on voulait rendre le Dante et Shakespeare toujours raisonnables, on leur ferait perdre une grande partie de leur mérite; on nous ôterait à nous-mêmes une partie de nos plaisirs. On peut en dire autant des poètes hindous, s'il est permis d'en juger d'après les extraits que les Anglais ont faits de leurs ouvrages, ou sur les traductions qu'ils en ont données.

Valmic est le premier et le plus ancien poète de l'Inde; son Ramayana est un véritable poème épique où l'on trouve unité d'action et d'intérêt, avec toutes les conditions dont l'accomplissement constitue l'épopée. Viassa, auteur du

Mahabharat, marche à côté de lui, mais le compilateur des Védas a su imprimer à ses vers un caractère sacré, que n'ont pas au même degré les vers du Ramayana.

On raconte au sujet de ces deux poètes célèbres que Janaca, roi de Mithila, qui avait pris le plus grand plaisir à la lecture du Ramayana, appela Valmic à sa cour, et lui demanda un second poème dont la guerre des Kourous et des Pandavas lui fournirait le sujet. Sur le refus de Valmic, Paraschara et son fils Viassa tentèrent de répondre aux désirs du roi, et l'épreuve du fils étant jugée heureuse, il continua son travail et produisit le Mahabharat.

Kalidassa n'a pas moins de réputation que Valmic et Viassa (1). Il eut la faveur de Vicramaditya, et cette circonstance fait suffisamment connaître l'âge où il a vécu; mais entre Kalidassa et Valmic, séparés l'un de l'autre par douze ou quinze siècles, il y a plusieurs autres poètes fameux, tels que Gossouami, Jayadéva, etc., et il n'est guère possible de dire à quel siècle ils appartiennent.

La contrée de Mathoura est la terre poétique

(1) M. Jones parle toujours de ses ouvrages avec la plus grande estime.

de l'Hindoustan; elle a produit des poètes dans tous les genres. Leur versification est élégante, harmonieuse, correcte, mais en général ils s'élèvent moins que Valmic. On dit aussi que les habitans des districts voisins d'Agra sont naturellement plus éloquens que les autres Hindous, et qu'ils excellent à composer des contes et des chansons érotiques.

Les Hindous ont un goût prononcé pour les métaphores; les plus hardies, les plus étranges même ne leur déplaisent point; malheureusement ils se plaisent aux tableaux passionnés, aux images licencieuses. Cela tient sans doute à la mollesse de leur tempérament qui les porte au plaisir, autant qu'à l'idée établie parmi eux que rien de ce qui est naturel ne saurait blesser la décence ou la modestie.

« Les Hindous, dit M. Colebrooke, ont, outre leurs pièces en vers, plusieurs ouvrages en prose, écrits d'un style élégant et fleuri, qu'ils regardent comme des poèmes à peu près comme les Français font de leur Télémaque et les Allemands de l'Abel de Gessner (1); ils ont aussi des pièces mêlées de stances, soit dans la préface soit dans le corps de l'ouvrage. Il existe un troisième genre qui porte le nom de son inventeur *Champou*,

(1) Il est permis à un étranger d'ignorer que si quelques

dans lequel la prose et les vers se succèdent alternativement, comme dans le voyage de Chapelle et de Bachaumont. Champou n'a pas moins bien réussi que le poète français. »

Quant aux ouvrages dramatiques, ils sont presque toujours mêlés de prose et de vers. Les auteurs s'y servent aussi de plusieurs dialectes, suivant la qualité ou le sexe des personnages qu'ils mettent en scène.

§ I. — De la versification sanscrite.

Ramachandra, auteur d'une grammaire estimée, l'est encore d'un ouvrage intitulé *Kavia-Chandrika*, où il expose les règles de la poésie. « Les vers, dit-il, doivent avoir trois qualités essentielles, ou ce ne sont point des vers. Ces qualités s'appellent *gouna*, *alankara* et *rassa*. On entend par gouna les qualités du style : on

littérateurs du siècle dernier antagonistes déclarés des vers, sans doute pour bonnes raisons, ont voulu faire de la poésie sans vers et des vers sans rimes, les hommes éclairés et surtout ceux qui comme Voltaire ont fait des *poèmes en vers*, ont justement voué au ridicule cette prétention ennemie de nos plaisirs, et qu'ils n'ont pas plus regardé *Télémaque* comme un poème que Fénélon sans doute n'a cru faire des vers en écrivant de la prose.

doit y faire entrer un assez grand nombre de mots composés, en bannir surtout avec soin les mots bas ou populaires; le bon style est coulant, harmonieux et animé par la passion. L'alankara se dit de tout ce qui orne la poésie et peut lui donner de la grace ou de l'énergie : descriptions naturelles, comparaisons, métaphores, figures (1). Le rassa fait voir le parti qu'on peut tirer des passions. L'ouvrage muni de ces trois qualités reçoit le nom de *kavya* ou de poème.

» Les passions que les poètes doivent mettre en jeu sont au nombre de neuf : l'amour; le rire; le courage; la terreur; la pitié ou commisération; la paix de l'ame, ou pour mieux dire calme, indifférence, impassibilité; le dégoût ou l'horreur; l'étonnement; l'admiration ou le merveilleux; la colère. Les poètes emploient encore une dixième passion de nature mixte, consi-

(1) Parmi ces figures il en est qui méritent d'être citées, mais qu'il n'est guère possible d'expliquer que par des exemples. « Bien-aimé! ta figure ressemble au soleil *sans ses taches* » c'est le *Vibhavana*. Le *Samasokti* semble signifier tout effet qui n'a point de cause : « Bien-aimé! ta face est pure, *quoi qu'elle ne soit pas lavée.* » Le plus grand nombre des autres figures répondent aux nôtres plus ou moins exactement.

stant en gaieté et en tristesse, peine et plaisir, jouissance et douleur. »

Après avoir avoir parlé des qualités que le vers doit avoir, Ramachandra signale les défauts qu'il faut éviter, comme les sons durs, les mots parasites, impropres, vulgaires; les contre-sens, l'incohérence dans les idées, etc.

Les règles de la prosodie et de la versification sont contenues dans un traité en aphorismes; on l'attribue à un être fabuleux, nommé *Pingala-naga*, représenté par les mythologistes sous la figure d'un serpent. Ce livre est divisé en huit sections; on y trouve tout ce qui concerne les pieds d'une, de deux ou de trois syllabes, les diverses mesures employées dans les Védas, la manière de composer plusieurs sortes de stances, les règles de la poésie profane et la construction des vers à pieds inégaux, les règles de la versification *uniforme* où les mêmes pieds reviennent dans chaque vers à la même place, et enfin diverses combinaisons de brèves et de longues pour apprendre à composer des vers de toutes longueurs. L'auteur cite beaucoup d'écrivains plus anciens que lui; il a eu lui-même un grand nombre de commentateurs.

«L'Agni-Pourana, dit M. Colebrooke, est considéré comme contenant un système complet de prosodie fondé sur les aphorismes de Pingala; les

commentateurs s'en sont servis pour expliquer ou corriger les endroits obscurs ou défectueux des aphorismes. D'autres auteurs, entre autres Kalidassa, ont écrit sur le même sujet. Dans un court traité nommé *Schrouta-Bodha*, ce dernier joint l'exemple aux préceptes, et il trace en vers les règles de la versification.

»Les règles de Pingala sont exprimées très-brièvement, ce qui dépend en partie de la méthode dont l'auteur fait usage pour indiquer les pieds ou les syllabes. Par exemple, l'initiale *l* d'un mot qui signifie *court* indique une syllabe brève; le *g*, par une raison contraire, une syllabe longue, et la combinaison de ces deux lettres fait connaître la mesure des dissyllabes. Ainsi *lg* indiquent un ïambe, *gl* un trochée, *gg* un spondée, *ll* un pyrrique. On conçoit par là que les vers sanscrits se composent, comme les vers grecs et latins, de pieds de plusieurs mesures où les longues et les brèvès sont diversement combinées, et qu'ils se scandent à peu peu près de la même manière.

» Plusieurs vers réunis composent une stance ou strophe, qu'on nomme communément *Schloka;* Kalidassa restreint ce nom à une seule espèce de poëme. Les vers s'appellent *padas*. La strophe se compose ordinairement de quatre padas, partagés presque toujours par le sens en

deux parties égales. Cette suspension, soit qu'elle ait lieu au milieu de la strophe, soit qu'elle n'arrive qu'à la fin, est marquée par un trait de séparation. Dans ce dernier cas, il faut deux strophes pour compléter le sens, et ces deux strophes composent un *yougma*..... Quoique la méthode la plus commune soit d'arranger les vers par quatrains, on trouve quelquefois des stances de huit, de douze et même de seize vers, ce qui dépend des pauses indiquées par le sens.

» Il est à remarquer sur la quantité des voyelles que le sanscrit n'a que des longues et des brèves, et que la différence de leur durée est dans la proportion de deux à un. Il faut observer encore qu'une voyelle, naturellement brève, devient longue quand elle est suivie d'une double consonne et que la dernière syllabe du vers se prononce toujours ou longue ou brève suivant que le vers le demande, quelle que soit d'ailleurs la quantité de cette syllabe.

» Le sanscrit admet au surplus deux espèces de vers. La première se distingue par le nombre des syllabes, et s'emploie le plus souvent dans la poésie profane. L'autre, qui porte le nom de *arya*, se mesure par des pieds comme les hexamètres grecs ou latins. »

§ II. — Des Maha-Kavyas, ou grands poèmes.

On appelle ainsi les poèmes héroïques ou épiques. On les reconnaît au choix des personnages, à l'unité d'action, à la grandeur des événemens et à l'élévation du style. Les Hindous ont un grand nombre de poèmes de ce genre; mais leur goût dominant pour la poésie descriptive se fait remarquer jusque dans ces grandes compositions, où elle va ralentir l'action et refroidir l'intérêt.

I. On trouve à la première place le *Ramayana* de Valmic; j'en ai parlé à l'article de Rama dans la mythologie.

Le *Mahabarat* ou la grande Guerre, de Viassa, balance la réputation du Ramayana. Il a pour sujet la guerre des Kourous et des Pandavas. Le roi Youdischtir avait été détrôné par son ennemi Douryodhan. Au bout d'une lutte opiniâtre, il reconquit ses états par le secours de Krischna, et la race des Pandavas fut rétablie sur le trône. Les brahmines donnent à ce poème quatre mille ans d'existence; mais comme Viassa n'a vécu que treize ou quatorze cents ans avant l'ère vulgaire, il faut réduire d'un quart le calcul des brahmines. Le favori de Krischna-Vischnou, Arjooun, prit une part active

dans cette guerre dont le résultat fut de placer la couronne dans sa famille. Le Mahabharat ne contient pas moins de cent vingt-cinq mille vers. Crawfurd.

La bataille qui décida du sort de la guerre se livra, dit-on, sur la place où s'est élevée plus tard la ville de Délhy. Un épisode de ce poëme est intitulé Bhagavat-Gita. C'est l'exposition de tout le systèmereligieux des brahmines, supposée faite par Krischna lui-même à son ami Arjooun.

II. Le *Mágha-Badha* est l'ouvrage de plusieurs poëtes qui travaillèrent, dit-on, sous les auspices du roi Magha. Il roule tout entier sur la mort de Schissouapali, tué par Krischna dans une bataille. Cette guerre est censée n'avoir eu lieu qu'après celle de Youdischtir; elle a été suscitée par les conseils de Narouda, qui paraît être l'instigateur de toutes les querelles des dieux et des hommes. Schissouapali, pour son malheur, donne lieu à la rupture par la jalousie qu'il montre contre Krischna, son cousin. Après avoir perdu son armée, poussé par le désespoir il défie son adversaire et lui propose un combat singulier. La description de ce combat remplit tout un chant. Schissouapali finit par succomber. On trouve dans ce poëme un épisode d'un genre un peu libre, mais gracieux; c'est la description d'un voyage de Krischna accompagné d'une troupe de jeunes filles.

Colebrooke. III. Le *Naischadha*, de Sch-ri-Harscha, est un poème en vingt-deux chants sur le mariage du roi Nala avec Damayanti, fille de Bhima, roi de Vidharba. Ce poème, sur un sujet qui plaît aux Hindous, n'est pas exempt de défauts, mais il n'en est pas moins une des plus belles compositions sanscrites. Il contient la description douce et touchante du bonheur des deux époux, malgré les odieuses machinations de la déesse Kali qui tente tous les moyens pour le traverser. L'ouvrage est déparé par des peintures que le goût des Hindous ne réprouve point, mais qui paraîtraient licencieuses à des Européens. La suite des aventures de Nala forme la matière d'un autre poème, intitulé *Nalodaya*. On y voit ce prince, entraîné par les conseils artificieux de Kali, perdre son royaume au jeu, s'éloigner de sa femme, souffrir mille traverses et subir même une métamorphose qui empêche ses sujets de le reconnaître. On y voit aussi la tendre Damayanti se mettre à la recherche de son époux et le retrouver avec bien de la peine. Nala reprend enfin sa première forme et recouvre son royaume. Ces aventures font aussi le sujet d'un épisode du Mahabharat, et d'une nouvelle en vers et en prose.

IV. Le *Bhatti* comprend en vingt-deux chants les aventures de Rama. Il a été composé, dit-on,

par Bhartri-Hari dans l'intention de montrer avec des exemples l'application des règles de la grammaire. Aussi l'on y trouve une grande variété de style, et l'emploi très-fréquent des mots à inflexions anomales. Il est regardé par les Hindous comme un ouvrage classique, à cause de sa pureté et même de son élégance.

V. Le *Raghou-Vangscha*, de Kalidassa, passe pour l'un des livres le plus dignes d'admiration. Il contient l'histoire de Rama et de sa famille. Les huit premiers chants sont consacrés aux ancêtres de ce fameux personnage, principalement à Raghou; le neuvième contient l'histoire de Dachasata, de Rama et des enfans de ce dernier, *Kouscha* et *Louva*. Les trois chants qui suivent contiennent les aventures des descendans de Kouscha; mais à l'exception de ce qui concerne Athiti et Agnivarna, deux d'entre eux, les autres ne sont pour ainsi dire que cités. En parlant de Rama, le poète n'a pris que les principales circonstances de sa vie, et il les raconte à peu près comme elles se trouvent dans les poèmes mythologiques, mais avec beaucoup plus d'élégance et de verve. Le style des poèmes réputés sacrés est en général plat et diffus, sobre d'ornemens, prodigue de répétitions; il n'y a pas même d'exception à faire en faveur du Ramayana de Valmic.

Les aventures de Rama ont fourni une vaste

carrière aux poètes sacrés et profanes. Outre le poëme de Valmic, il en existe un autre intitulé *Adhyatma* qu'on attribue à son rival Viassa (1). Le grand poëme philosophique connu sous le nom de *Yoga-Vasischtha* n'est pas autre chose que la partie du Ramayana qui concerne l'éducation du héros; elle peut s'appliquer en général à l'éducation des princes.

Kalidassa est encore auteur du *Koumara-Sambhava*, de même que du *Naladaya* dont j'ai déjà fait mention; le Koumara ne paraît point terminé, ou du moins la fin s'en est perdue, car d'après la tradition il se composait d'un plus grand nombre de chants que ceux qu'il a maintenant. C'est l'histoire de Parvati, fille de la montagne Himalaya (2), avec la description des austérités qu'elle s'imposa pour obtenir la tendresse de Schiba, devenu saint ou anachorète. Les personnages de ce poëme sont revêtus de la forme humaine, parlent et agissent en conséquence.

VI. Le sujet du *Kiratarjoouniya*, par Barhavi,

---

(1) Il y a aussi plusieurs Ramayanas profanes à l'usage des classes inférieures. Quelques-uns sont en sanscrit, d'autres en hindi et en prakrit.

(2) Parvati, forme de Dourga.

est la demande d'Arjooun aux dieux pour obtenir le secours des armées célestes contre Douryodhan, et la description des moyens qu'il met en usage.

Ce poème, le Raghou et le Koumara de Kalidassa, le Naischadha de Sch-ri-Harscha, et le Magha passent généralement parmi les brahmines et les pandits pour les meilleurs ouvrages qui existent en langue sanscrite.

§ III. — Des poèmes dramatiques.

« La poésie dramatique est très-ancienne dans l'Inde, dit M. Halhed. On en attribue l'invention à un sage, nommé *Bhéret*, qui passe pour avoir été inspiré, et qui a aussi inventé un système de musique portant son nom. Ce qui rend ce fait douteux, c'est l'opinion générale que les premiers vers sanscrits ont été prononcés par Valmic dans un accès de ressentiment ou de colère. La poésie, lit-on dans une pièce assez moderne que j'ai vue, aimable et joyeuse fille de Valmic, fut élevée par Viassa; elle choisit Kalidassa pour époux, et devint mère d'Améra, de Soundar, de Sankha et de Danic. Maintenant, vieille et décrépite, sans ornemens, sans beauté, glissant à chaque pas, est-il quelque obscure cabane qu'elle dédaigne de choisir pour asile? — Ce Bhéret fut

le fils aîné de *Pourou*, successeur de Bouddha ou Mercure, et il devint la tige des Pandous ou Pandavas dans la famille desquels l'Apollon indien prit naissance. »

La vie de Rama n'a pas donné seulement des sujets de poèmes épiques; les poètes dramatiques s'en sont aussi emparés, et ils l'ont mise en action en cent manières. Sa naissance, ses guerres, ses amours avec sa femme, ses querelles avec ses enfans qui ne le connaissaient point, toutes les circonstances de sa vie si romanesque ont fourni la matière d'une foule de drames. Celle de Krischna, non moins merveilleuse et encore plus variée n'a pas été moins féconde pour les poètes en inspirations.

On ne doit pas chercher dans ces compositions la régularité de nos pièces modernes; ce sont plutôt des histoires dialoguées que de véritables drames; mais malgré leurs défauts, leur longueur et le manque d'unité dans l'intérêt et dans l'action, elles sont pleines de beautés réelles; on peut les considérer comme des galeries de tableaux dont quelques-uns sont parfaits, autant par la vérité des détails et le naturel des situations que par la force de l'expression et la peinture fidèle des passions humaines.

Le plus renommé de tous les drames de l'Inde est *l'Abignana-Sacontala* ou l'Anneau fatal, de

Kalidassa (1). Le principal personnage de cette pièce est le roi Douschmanta, de la famille du soleil; il a rencontré Sacontala dans une partie de chasse; il en devient amoureux, et l'épouse malgré la douleur qu'elle éprouve à se séparer de ses compagnes et du sol qui l'a vue naître; mais le sage Dourvasa a prononcé une imprécation sur le roi; il ne peut s'approcher de la reine, il est contraint à s'en séparer. Sacontala avait un anneau que son époux lui avait donné; elle a le malheur ou le bonheur de le perdre; un pêcheur qui le trouve dans le corps d'un poisson le rapporte au roi; celui-ci le reconnaît. Il part aussitôt pour se mettre à la recherche de Sacontala qui depuis long-temps était disparue; il la retrouve enfin dans le ciel avec sa mère Ménaka. Le charme attaché à l'anneau venait de se rompre; le roi ramène son épouse sur la terre, et il y jouit avec elle d'un long bonheur.

Le Sacontala renferme une peinture naïve des mœurs du temps, et même, autant qu'on en *W. Jones. Halhed.*

(1) « C'est, dit Halhed, le Shakespeare de l'Inde. Je connais de lui un autre drame en cinq actes, nommé *Ourvassi;* divers poèmes, des contes en vers et un excellent traité de versification.... On croit qu'il a revu et corrigé les ouvrages de Valmic et de Viassa, et sa réputation n'est pas au-dessous de celle de ces deux poètes. »

peut juger par la comparaison des documens contemporains, de celles de l'époque à laquelle vivaient les personnages que l'auteur fait parler.

Lorsque ce drame fut représenté, il dut paraître populaire, car l'empire hindou était alors dans toute sa splendeur, et l'on peut croire que la cour d'Avanti (Ougein) fut aussi brillante pendant le règne de Vicramaditya, que celle d'aucun prince ancien ou moderne.

Kalidassa a produit un grand nombre d'imitateurs, soit parmi ses contemporains soit parmi ses neveux. Plusieurs ont composé des tragédies, des comédies, des farces, et le nombre de ces pièces est si considérable qu'il n'y a pas de nation en Europe qui puisse montrer un répertoire plus ample. M. Halhed en connaît une trentaine qui passent pour les chefs-d'œuvre de la scène, après ceux de Kalidassa. Quelques-unes sont en vers, et d'un genre élevé; d'autres sont en prose, et le dialogue en est familier. Les hommes du haut rang et les savans y parlent le sanscrit pur; les femmes s'expriment en prakrit; les interlocuteurs des classes communes se servent des dialectes vulgaires.

II. Les Hindous ont un grand nombre de petits poèmes dont ils empruntent le sujet à leur mythologie. Jiva-Gossouami, Jagadischa, Kalidassa et beaucoup d'autres se sont distingués dans ce

genre gracieux et riant. Les amours de Krischna, les actions de Schiba, le charme des femmes, les vertus de Lakschmi, souvent des contes à rire et des historiettes, telles sont les matières que les poëtes choisissent de préférence. On cite parmi ces pièces un hymne à Schiba, de cent strophes, par *Schankaracarya ;* le *Panchaschika* par *Chourou*, condamné à mort pour avoir eu une intrigue avec la fille du roi, et se consolant de sa destinée par le souvenir de son bonheur; le *Navaratna*, ou l'histoire des neuf pandits de la cour de Vicramaditya; plusieurs pièces de Kalidassa, et surtout le Mégha-Douta du même auteur.

Dans ce charmant petit (1) poëme, dit M. Wilson qui l'a traduit, on suppose qu'un *yakscha* ou serviteur de Couvéra, le dieu des richesses, coupable d'avoir laissé entrer dans les jardins de son maître l'éléphant d'Indra, a été puni par l'exil sur la terre, ce qui le sépare de son épouse chérie. Le demi-dieu disgracié se retire sur une haute montagne; de là, il conjure les nuages qui passent sur sa tête de porter à sa bien-aimée les expressions de sa constante tendresse.

III. Les Hindous ont encore des compositions

---

(1) Il n'est composé que de cent seize strophes de quatre vers.

en prose poétique, où chaque mot et chaque phrase doivent pouvoir se prendre à double sens. L'exemple de ce singulier genre a été donné par *Souboundhou* dans un long poème qu'il n'a point fini, et dans son *Vasavadatta* dont le sujet apparent est le mariage de Kandarpa-Kétou avec Vasava, et dont le double sens renferme des pensées satiriques sur divers sujets. Le poète *Kaviraia* est allé encore plus loin; il a fait un poème en plusieurs chants, intitulé *Raghava-Pandaviya*, où chaque chant est en vers de mesure différente, et dont le sujet est la double histoire de Rama et de Youdhischthir. Le lecteur peut à son choix y lire l'une ou l'autre.

IV. Les Hindous n'ont point négligé la poésie lyrique, mais ils l'ont principalement consacrée aux matières religieuses; ils ont fait des hymnes plutôt que des odes; cependant on trouve, même dans les Védas, des pièces composées à la louange des héros ou des demi-dieux, des panégyriques pompeux, des actions de graces, et ces pièces ne manquent ni de chaleur, ni de verve, ni d'énergie. Plusieurs anciens poètes se sont distingués dans ce genre. Le plus célèbre est Jayadéva que M. Jones n'hésite point à placer à côté de Pindare.

§ IV. — De l'éloquence parmi les Hindous et des compositions en prose.

L'éloquence est fille de la liberté. Noble auxiliaire du malheur contre l'oppression, de la vertu sans appui contre le vice armé de puissance, des droits de l'humanité contre le despotisme, elle se plaît et se fortifie sur la tribune publique : des hommes sans liberté, sans tribune n'ont point d'éloquence. En faut-il pour apprendre l'aveugle obéissance à des esclaves? pour charger un peuple sans énergie des chaînes de l'arbitraire? pour étouffer sous les préjugés les inspirations de l'intelligence? pour livrer à l'ambition l'empire du monde?

Soumis par la terreur à leurs conquérans, soumis par l'opinion à l'influence de leurs brahmines, les Hindous obéissent et ne discutent point. Les droits qu'ils tiennent de la nature, ils ne les sentent ni ne les comprennent; ils les connaîtraient que par indolence ils refuseraient de les défendre; ils ne peuvent donc pas avoir des orateurs; ils n'ont pas même l'idée de l'éloquence oratoire. Toutefois ne les plaignons point, car ils se trouvent heureux. La liberté n'est le premier des biens que pour l'homme qui l'a .connue. Exempt des passions fortes qu'elle développe, l'Hindou ne la fait consister que dans la faculté de conserver sans obstacle ses vieilles habitudes.

Cependant les habitans de l'Agra sont naturellement éloquens; ils s'expriment avec facilité; leur langage est persuasif. Sous un autre gouvernement, ils auraient eu des orateurs. Combien d'hommes ne brillent que parce que l'occasion ou la fortune les ont placés sur un piédestal! combien vivent et passent ignorés, parce qu'il leur a manqué un théâtre où leurs talens auraient pu se montrer avec avantage!

Si les Hindous ne connaissent pas l'éloquence de la tribune, en revanche ils déploient dans leurs compositions en prose, même dans celles qui paraissent le moins susceptibles d'ornemens, tout ce que l'imagination, soutenue par l'érudition et la science, peut fournir de grandes idées et d'expressions pompeuses et pittoresques. On ne se douterait point, par exemple, que les concessions de terre qui se font par le souverain ou par les radjahs au plus mince individu sont écrites d'un style recherché, plein de figures et souvent d'emphase, plus d'une fois mêlées de stances régulières, et ressemblant assez à ces plaidoyers d'apparat des avocats du seizième et du dix-septième siècle, où il était parlé de tout excepté de la cause qu'il s'agissait de défendre. C'est que les pandits, qui sont les savans de l'Inde, se piquent de faire un grand étalage de connaissances, toutes les fois qu'ils en trouvent

l'occasion. Il en est de même des inscriptions; elles ne sont pas écrites chez eux de ce style uni et concis que nous nommons lapidaire; ce ne sont, comme les concessions de terre, que de longues déclamations où s'amalgament d'une manière bizarre les notions historiques et les détails du fait qu'on veut constater.

Quand les Anglais voulurent exécuter de nouveaux ouvrages au fort de Tanna dans l'île de Salcette, on découvrit, en creusant, des lames de cuivre sur lesquelles se trouvaient gravés les termes d'une concession de fonds, d'une date qui répondait à l'an 1018 de notre ère. L'inscription était en sanscrit. Il n'y eut dans le Guzzerat aucun brahmine capable de l'expliquer; ce fut le pandit Ramalochan qui la traduisit et la communiqua aux membres de la société asiatique. Elle commence par une invocation à *Om*, à Ganésha, à Ganga. Vient ensuite une généalogie poétique des radjahs ou ancêtres prédécesseurs de l'auteur de la concession; je dis poétique, parce que toute cette partie est en strophes régulières, au nombre de dix-huit. Le nom du concédant avec toutes ses qualités formant un mot composé de cent cinquante-deux syllabes, et une espèce d'adresse ou d'invitation semblable au *Salut aux amés et féaux serviteurs* des anciens édits, terminent ce long préambule. Il ne faut pas croire

qu'on entre ici en matière; ce sont encore des vers et des réflexions morales sur la jeunesse, la vieillesse et la mort; sur la vie et la fortune, *deux choses plus mobiles que le flot qui emporte la feuille de lotos détachée par les vents de sa tige*. Ces réflexions amènent de nouvelles stances qui aboutissent à cette proposition : qu'il appartient aux princes de concéder des terres, et que le fruit de la concession sera pour eux le ciel d'Indra.

« En conséquence, et d'après les déclarations des anciens mounis, habiles à distinguer le juste et l'injuste, et afin de procurer quelque bien à ma mère, à mon père (défunts) et à moi-même: le quatorzième de la pleine lune de *Kartica* (suit la date), moi, m'étant baigné dans la mer voisine, *qui ressemble à une ceinture passée autour du corps de la terre* (*qui est femelle*), *et qui est légèrement colorée par un grand nombre de rayons semblables à de très-brillans rubis, à des perles et à d'autres pierres précieuses, dont l'eau et le limon sont devenus odorans comme le musc, parce que fréquemment les belles déesses viennent y plonger leur sein parfumé, après quoi elles s'élèvent dans les airs* (1); et ayant of-

(1) Tous les mots en italique ne forment qu'un mot composé.

fert au soleil, divin flambeau, *perle du cercle du ciel, œil des trois mondes, seigneur du lotos*, un vase paré de fleurs de plusieurs sortes (1), j'ai accordé à *lui* (le concessionnaire), qui a vu le précepteur des dieux et des démons; qui a adoré le dieu souverain, mari de *Ambica* (ou Dourga); qui a sacrifié et engagé les autres à sacrifier; qui a lu (les Védas) et engagé les autres à le lire, et a rempli le reste des fonctions (sacerdotales); qui est éminemment instruit sur toutes les manières d'accomplir les sacrifices; qui a protégé la racine et la tige du lotos sacré; qui habite dans la cité de Sri-Sthanaca et descend de Jamadagni; qui remplit ses devoirs pieux dans le fleuve saint; qui connaît parfaitement les branches mystérieuses des Védas; prêtre particulier, lecteur (du Véda), *Sri-Ticcapaiya* (2), fils de *Sri-Ch-Nintapaiya* l'astronome; (et ce) afin qu'il sacrifie et engage les autres à sacrifier; qu'il lise et fasse lire les autres; qu'il remplisse tous les devoirs sacerdodaux; qu'il rende tous les jours aux dieux le culte de *Vaissouadeva* qui consiste à offrir du riz, du lait et autres choses propres aux sacri-

(1) Ce vase doit contenir la plante *darbha*, du riz, des fleurs et du bois de sandal.

(2) C'est le nom du concessionnaire.

fices; qu'il accomplisse avec les solennités d'usage le sacrifice du feu; qu'il continue à faire comme il a fait continuellement jusqu'ici; qu'il accueille les étrangers et les conviés, et qu'il puisse soutenir sa propre famille: le village de *Chavinara*, qui se trouve à l'extrémité du territoire de *Vatsa-Raja*, lequel a pour limites, etc., etc. »

L'acte n'est point terminé là, tant s'en faut. Plusieurs stances morales servent d'introduction à la défense de troubler le concessionnaire dans sa possession. Ces prohibitions sont suivies d'autres stances, où l'on apprend que le prince qui donne des terres passe soixante mille ans dans le ciel, mais aussi que celui qui les usurpe fait un long séjour dans l'enfer. L'acte arrive enfin à la conclusion, au moyen de quelques mots composés qui expriment jusqu'aux qualités du secrétaire qui a écrit pour le roi.

Je suis entré dans quelques détails sur l'acte de Tanna, pour donner une idée de ce genre extraordinaire qui semble, au surplus, avoir toujours été le même dans l'Inde; car un acte de concession trouvé à Mounguir et qui porte une date correspondante à l'an 33 avant Jésus-Christ, traduit du sanscrit par M. Wilkins, est absolument écrit sur le même plan et du même style; peut-être encore y trouve-t-on des idées plus gigantesques. « Quand son armée innombrable était

en marche, y est-il dit du roi Gopaal, les cieux se couvraient d'une poussière si épaisse que les oiseaux s'y trouvaient arrêtés. » Ce roi eut pour fils *Dhormo-Paal*; « ses éléphans ressemblaient à des montagnes mouvantes, et la terre opprimée par leur poids et réduite en poussière allait chercher un asile dans les cieux. » Le même savant a donné la traduction de plusieurs inscriptions, parmi lesquelles on distingue celle qui fut trouvée par lui-même dans le voisinage de la ville de Bouddal. M. Jones croit qu'elle doit être de l'an 67 de notre ère. Ce qu'elle a de particulier, c'est que, de même que l'acte de Mounguir, elle se rapporte aux princes de la famille de Pal ou Paal qui a joué un grand rôle dans l'Inde après l'invasion d'Alexandre, comme nous le verrons par la suite.

Outre ces inscriptions et ces actes, les Hindous ont un grand nombre de livres en prose, de théologie, de philosophie, de législation, de médecine, et de sciences; malheureusement on ne leur connaît aucun corps d'histoire (1). Je parlerai plus tard de ces ouvrages.

---

(1) On ne peut donner le nom d'histoire ni à leurs poèmes ni aux pouranas, bien qu'ils contiennent quelques fragmens historiques; car la vérité s'y trouve tellement enveloppée de

§ — V. De l'état actuel des connaissances dans l'Inde (1).

I. Le nombre des savans et des philosophes fut autrefois très-considérable; c'est qu'on avait pour eux un respect qui tenait presque de l'idolâtrie. Lorsqu'un homme déjà renommé pour ses connaissances consacrait ensuite quelques années à la pratique des austérités que les Védas recommandent si fortement, il acquérait une telle réputation de sainteté qu'on lui rendait une espèce de culte, et que des milliers de disciples ou de prosélytes s'attachaient à ses pas.

On raconte de Schankàra qu'étant arrivé à Bénarès il suivit l'école des védantas, et qu'il devint le plus grand philosophe de l'époque. Mais il s'était mis en tête de relever la secte des dandis qui était alors totalement décriée, et voici comment il y réussit. Il avait un grand nombre de disciples; suivi de leur troupe docile, il fit le tour de l'Inde, défiant les savans des pays qu'il parcourait à disputer et argumenter contre

---

fables qu'il est impossible ou du moins extrêmement difficile de faire sortir de tous ces livres un fait positif, si l'on n'a quelque secours étranger.

(1) Ce paragraphe est extrait presque en entier de l'ouvrage de M. Ward.

lui. Il mettait pour condition au combat que le vaincu serait tenu d'adopter les opinions et la secte du vainqueur ; et comme nul ne pouvait lui résister, ce qui lui valut de ses admirateurs le nom de *conquérant du monde*, il fit un si grand nombre de dandis qu'il fut considéré comme le restaurateur de la secte.

On dit qu'il y en a maintenant quatre mille environ à Bénarès, et dix mille dans le Dravira (1); on montre encore dans cette province quatre collines sur lesquelles, dit-on, le sage Schankara réunissait et instruisait ses disciples.

L'opinion où l'on était au temps de Schankara que le mépris des choses terrestres était le premier caractère de la sagesse avait peuplé les montagnes et les forêts de pieux solitaires. Cette ferveur s'est successivement refroidie, et aujourd'hui les philosophes résident dans les villes.

L'ère de Vicramaditya est fameuse chez les Hindous. Il paraît que ce prince aima et protégea les savans. Il en avait à sa cour un grand nombre, parmi lesquels on en distinguait neuf par ce titre : *les neuf joyaux du roi*. Les temps postérieurs ont produit aussi beaucoup de philosophes et

(1) On donne ce nom à la partie la plus méridionale de la Péninsule.

quelques poètes; mais l'époque actuelle est moins riche; toutefois, s'il faut en croire MM. Jones, Wilkins, Colebrooke et quelques autres dans ce qu'ils disent de leurs pandits, on ne saurait douter que Bénarès et Calcuta n'aient dans leurs murs des Hindous très-instruits. M. Ward nomme trois pandits qui jouissent (en 1817) de la plus grande et en même temps de la plus juste considération.

II. Les Hindous donnent à leurs colléges le nom de *Chatouschpathi* (lieu où l'on enseigne les quatre sastras); mais dans l'usage ordinaire, surtout parmi le peuple, on les appelle *Choupari*. On entend dans les écoles par les quatre sastras, les livres de grammaire, les traités de législation, les pouranas et les dharsanas ou systèmes philosophiques.

Autrefois les brahmines donnaient leurs leçons dans les rues, sur les places publiques, au pied d'un arbre. Les choses n'ont guère changé, et rien n'est plus simple ni plus modeste que es modernes écoles. Elle consistent ordinairement en trois pièces qui sont à la fois salle à manger, chambre à coucher et salle d'étude. Tout l'édifice est en terre; quelquefois le nombre des pièces est plus considérable; alors elles sont sur deux rangs, et la chaire du professeur, aussi en terre et ouverte de tous les côtés, est située au

fond du corridor qui sépare les deux rangs de chambres.

« L'aspect de ces colléges, dit le caustique M. Ward, doit bien surpendre un académicien anglais; mais les Hindous n'ont pas encore appris qu'on ne devient savant que dans un somptueux édifice, doté de bonnes rentes. »

Le régime des écoles est partout le même. La matinée est consacrée au travail; les élèves ont ensuite trois heures pour le bain, le dîner et la récréation; ensuite on reprend le travail jusqu'au coucher du soleil; on a encore deux heures de relâche qu'on emploie à souper où à jouer; après quoi l'on rentre dans l'école, où l'on reste jusqu'à dix ou onze heures du soir.

Il y a dans le Bengale trois sortes de colléges. Dans les premiers, on enseigne la grammaire, les principes de la poésie et quelques pouranas; dans les seconds, on étudie la science des lois. Ceux de la troisième classe sont consacrés à l'enseignement de la philosophie, ce dernier mot pris avec le sens qu'on lui donnait dans nos anciennes universités; on y fait faire aux élèves un cours de philosophie *nyaya* (1). La leçon se

(1) Voyez tome II, *des six grandes écoles de philosophie.*

prend de la manière suivante. Un des meilleurs élèves lit à haute voix le livre qu'on étudie; les autres tiennent ouvert devant eux le même livre, et ils suivent le lecteur. Quand l'un d'eux ne comprend pas ce qu'on a lu ou qu'il a besoin d'une explication quelconque, il la demande et le professeur la donne. L'étude de la grammaire dure de deux à six ans, et s'il s'agit de la grammaire de Panini ce temps est double; on consacre huit ou dix années à l'étude des lois et de la philosophie.

Les colléges sont rares dans l'Inde, excepté au Bengale; mais on trouve partout des instituteurs particuliers qui montrent la grammaire, ou même expliquent les Védas dans leurs propres maisons. L'étude des Védas est très-suivie dans la partie méridionale de la Péninsule. Il est rare que le maître ou le professeur reçoive des gages pour les élèves qu'on lui confie; mais les parens, surtout s'ils sont riches, le dédommagent par des présens. Jagannatha-Tarka-Panchanana, décédé depuis peu d'années, passait pour le plus savant pandit de son temps, et pour l'homme le plus âgé du Bengale; il avait à sa mort cent neuf ans révolus.

Les savans hindous, ou ceux qui prétendent l'être, ne manquent jamais d'ajouter à leurs noms un titre d'honneur qui indique, autant

que cela est possible, le genre de connaissances qu'ils possèdent : *Tarkalancara*, celui qui est orné de la philosophie nyaya; *Vasischa*, le seigneur des mots; *Ratna*, le joyau; *Panchanana*, celui qui a cinq faces, ce qui signifie éloquent comme s'il avait cinq bouches, etc., etc.

Les étudians ne sont pas plus retenus que ceux de nos villes; très-réservés cependant envers le sexe ils savent se tenir dans les bornes de la bienséance. Les *Institutes de Menou* contiennent des dispositions très-sévères sur le compte des étudians en théologie. Ce qui nuit à l'avancement des élèves, c'est le nombre infini des fêtes qu'on célèbre dans l'Inde, car les écoles sont rigoureusement fermées les jours fériés de même que les ateliers, ce qui n'est pas moins désavantageux pour l'industrie et pour le commerce. Ce n'est pas que l'établissement d'un nombre limité de jours de repos, considéré même sous un aspect étranger à la religion, ne puisse produire de bons effets en exerçant une utile influence sur la morale publique : quand on enleverait à la cupidité ou à l'ambition quelques heures, quelques journées, pour les consacrer aux exercices religieux et au calme qui les accompagne, je conviens que le mal ne serait pas bien grand. Assurément la société n'en souffrirait pas, car son bonheur ne tient

pas à l'action perpétuelle des intérêts particuliers. Mais les jours de repos trop multipliés lui deviennent nuisibles, puisque le travail et le mouvement sont en quelque sorte pour elle des signes de vie et de durée. Les Hindous tombent à cet égard dans un excès qui passe toutes les bornes. Ils ne ferment pas les écoles et les ateliers les seuls jours de fête; ils le font encore dans une infinité d'occasions : le huitième jour de la nouvelle ou de la vieille lune, par exemple; les jours d'orage; toutes les fois qu'un animal ou un homme viennent à passer entre le maître et les élèves au moment de la leçon; quand il arrive une visite; en quelques contrées, durant toute la saison pluvieuse, etc., etc. Voilà ce que la raison et l'intérêt de la société condamnent également.

III. « On ne peut nier, dit ici M. Ward (1), que les anciens Hindous n'aient possédé des connaissances très-étendues. La diversité des matières sur lesquelles ils ont écrit prouve qu'ils ont cultivé toutes les sciences....; et plus on lit leurs ouvrages de philosophie et de législation, plus on est convaincu que leurs auteurs étaient doués d'une profonde sagesse. Il serait injuste

(1) Je traduis littéralement ce passage, qui m'a paru trop intéressant pour en rien omettre.

de juger des ouvrages écrits dans l'Inde il y a trois mille ans, sur ceux qui sortent aujourd'hui de nos presses; mais ces mêmes ouvrages comparés à ceux des peuples qui fleurirent à la même époque, paraîtront infiniment supérieurs à ces derniers.

» On n'entre maintenant dans la carrière des lettres que pour se procurer des moyens de subsistance. Tout dans l'Inde est trafic; on n'estime la science qu'autant qu'elle produit de l'argent; aussi rien ne se perfectionne. Comme l'Hindou ne pense qu'à son propre avantage, pourvu qu'il le trouve dans la méthode qu'il a embrassée, il ne fait rien pour reculer les bornes de ses connaissances. Au reste il n'entre pas dans son esprit qu'il puisse aller plus loin que ses aïeux.

» Une règle des sastras porte que les dons faits aux brahmines doivent, pour devenir méritoires, être mesurés à leurs connaissances. Aussi ceux qui passent pour les plus éclairés sont toujours sûrs d'obtenir les plus riches présens dans les fêtes et dans les cérémonies pieuses. Il y a d'ailleurs une grande quantité d'emplois publics où l'instruction est nécessaire, ce qui excite l'émulation; enfin, pour pouvoir officier comme prêtre, il faut des connaissances qu'on n'acquiert pas sans étude. Beaucoup de brah-

mines apprennent la grammaire sanscrite; toutefois le vieux sanscrit, celui des Védas, n'est entendu que d'un bien petit nombre.

» Sur cent mille brahmines, mille environ comprennent le sanscrit; et chez ces derniers, les connaissances se trouvent très-inégalement réparties. A peine en voit-on dix qui sachent quelques parties des Tantras ou livres de morale. Environ trois cents suivent les doctrines de Nyaya, mais les autres écoles, Mimangsas, Sankhias, Védantas, etc. comptent tout au plus cinq ou six disciples chacune; il en est de même pour les Védas : quatre ou cinq brahmines les connaissent. Ceux-ci et ceux qui ont étudié les dharsanas sont tenus pour les plus savans.

» La bibliothèque de chaque brahmine renferme toujours quelques livres sanscrits. Le nombre des volumes est de dix à vingt. Quelques-uns en ont jusqu'à cent. Mais dans ces derniers temps, les Hindous instruits font des collections nombreuses de ces sortes de livres. Un pandit de Khardah, lieu voisin de Sérampour, n'a pas moins de mille volumes sanscrits; le radjah Nava-Krischna de Calcutta en a un nombre égal. Les volumes commencent tous par une invocation au dieu gardien ou patron de l'auteur; mais le nom de l'auteur et le titre du livre ne sont qu'à la fin. »

» Les brahmines qui ne cultivent point les sciences n'ont pour tous livres que quelques formulaires de prières, écrits sur des feuilles volantes. C'est aussi tout ce que possèdent en général les Schoudras. Ceux de cette classe qui se piquent d'instruction ont de courtes notices mythologiques, et quelques petits ouvrages de dévotion. Quant aux basses classes du peuple, elles sont tout-à-fait illettrées; et quoique le Bengale soit couvert pour ainsi dire d'écoles publiques, il n'y a guère que le cinquième de la population qui sache lire.

» Les femmes sont tenues communément dans l'ignorance, ce qu'on attribue à la jalousie des Hindous. « Toute femme, disent-ils, qui sait lire ou écrire ne manque pas de devenir bientôt veuve, ou d'éprouver de grands malheurs; » et ils racontent là-dessus mille histoires funestes. On voit pourtant quelquefois des femmes savantes. Il n'y a pas beaucoup d'années qu'il y avait à Bénarès une femme philosophe, nommée Hati-Vidyalankara; elle était du Bengale et d'une famille de brahmines *Koulîna*. C'est l'usage des brahmines de cette tribu de laisser leurs femmes chez leurs parens. Hati bien que mariée était restée dans la maison paternelle conformément à ce singulier usage. Son père, trouvant en elle d'heureuses dispositions, prit

plaisir à l'instruire; elle apprit la grammaire sanscrite et les Kavya-sastras. Au bout de peu de temps elle devint veuve, comme pour fournir en elle une preuve de la vérité de l'adage; elle perdit même son père et tomba dans la détresse. Comme elle ne s'était pas brûlée sur le bûcher funèbre où fut consumé le corps de son mari, elle s'en vint à Bénarès où elle poursuivit le cours de ses études. Elle acquit bientôt tant de connaissances sur les divers sastras, qu'elle reçut l'honorable titre de Vidya lankara, et ce qui valut mieux pour sa fortune, elle eut un grand nombre de disciples.

» Il y a maintenant à Vaschavariya une veuve qui possède de vastes propriétés, et qui réunit beaucoup d'instruction à la richesse. On la désigne communément sous le nom de *rani*, reine. En général les femmes des sanyassis apprennent le sanscrit, et connaissent très-bien les poèmes vulgaires composés dans les dialectes du pays.

» Les livres sont très-chers, parce qu'ils se copient au lieu de s'imprimer. Le prix de la copie est d'une roupie par trente-deux mille lettres, ce qui fait monter le prix du Mahabharat à soixante roupies, celui du Ramayana à vingt-quatre, celui du Sri-Bhagavat à seize, et ainsi du reste. Le papier dont on se sert pour ces copies s'appelle *toulata*. Il est revêtu d'une couche

de couleur composée d'orpiment jaune et de jus de graine de tamarin ; cette préparation le garantit des insectes. Pour une roupie, on a de trois à six mains de papier, suivant la qualité. Les livres se composent d'ordinaire de feuilles volantes, garnies par les extrémités de deux morceaux de planche mince, attachés avec des cordons et recouverts d'étoffes ; ils ont à peu près six pouces de large sur dix-huit de long. Cette méthode de copier les livres perpétue les fautes ou en produit de nouvelles, et l'on ne peut jamais s'en rapporter à une copie qu'après l'avoir soumise à un examen rigide.

» Tout ce qui a été dit ou écrit par les Européens au sujet des Hindous, doit être considéré du moins en grande partie comme très-suspect et peu capable de rien apprendre à personne ; car on ne peut acquérir la connaissance réelle de la philosophie ou de la mythologie des Hindous que par la traduction des livres sanscrits. Plus le nombre de ces traductions augmente, plus il devient facile d'apprécier leurs systèmes philosophiques ; mais ce ne sera qu'après que leurs principaux livres auront été traduits en entier que ces divers systèmes pourront être jugés définitivement. »

SECTION II.

DES SCIENCES ET DES ARTS.

CHAPITRE I.

DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES.

Il est peu de sciences que les Hindous n'aient pas cultivées; mais ils n'ont pas su ou n'ont pas voulu imposer un frein à leur imagination. Dans un système régulier où chaque chose est mise à sa place, l'étude est plus facile et plus fructueuse, parce que l'esprit d'ordre ne favorise pas moins les progrès de la science elle-même qu'elle n'aide à l'avancement de celui qui veut l'acquérir. Les Hindous ont tout suivi, tout embrassé à la fois, et de là est résulté un mélange continuel des fictions de la poésie avec les vérités de l'histoire, des faits naturels avec les doctrines les plus abstraites: toutes leurs annales sont dans leurs poèmes; toute leur mythologie n'est qu'un système de physique personnifié. Cela vient peut-être de ce que la carrière de la science n'a été ouverte qu'aux seuls brahmines, qui sont les

philosophes et les théologiens de l'Inde. Là où les prêtres seuls ont le droit de s'instruire, toutes les connaissances doivent être imprégnées de doctrines théocratiques, toutes se lient à la religion par une chaîne dont ses ministres tiennent l'extrémité dans leurs mains. Aussi, non-seulement les sciences mais encore la théorie des arts mécaniques ont-elles dans l'Inde un caractère religieux fortement prononcé. Chaque profession, depuis la plus utile jusqu'à la moins importante, est sous l'inspection d'un dieu particulier qui est censé présider aux travaux de l'artiste et diriger sa main dans son atelier, tandis que, d'autre part, les spéculations philosophiques et théologiques sont fondées presque en entier sur l'observation plus ou moins exacte des causes naturelles. Les brahmines ont vu dans l'intelligence qui régit le monde une disposition active à conserver ce qu'elle a créé, et le dieu conservateur, le bienfaisant Vischnou a répondu dans la mythologie à cette énergie de la nature. Ont-ils remarqué la tendance contraire de tous les êtres à la destruction ou du moins à la dissolution des formes? Schiba s'est présenté aussitôt, armé de son pouvoir destructeur.

Libres de l'influence du dogme religieux, les sciences auraient sans doute reculé leurs limites chez des hommes en qui l'on peut dire que

la civilisation date d'environ trois mille ans. Les astronomes surtout ont senti combien les préjugés qu'ils ne pouvaient vaincre ni même combattre ouvertement, s'opposaient à l'accroissement des lumières. Il est à présumer que dans leurs travaux ignorés du vulgaire, ils ont secoué ce joug importun, souvent ridicule; mais s'ils ont pu avoir des idées saines, des notions exactes, ils ont dû les renfermer dans le cadre étroit de leurs livres et les envelopper même d'ombres épaisses, afin d'empêcher que leur propre éclat ne les fît apercevoir.

Le même inconvénient s'est fait remarquer dans les autres branches des connaissances, mais d'une manière un peu moins sensible, parce que les rapports qui les unissent à la science dominatrice ne sont ni aussi essentiels ni aussi nombreux. Je vais parler de celles où les Hindous ont le mieux réussi; mais si, dans une analyse beaucoup plus rapide que l'intérêt des matières ne semble le permettre, je ne puis offrir à mes lecteurs le tableau complet des connnaissances de l'Inde, je tâcherai du moins de ne rien omettre d'intéressant.

§ I. — De l'astronomie.

Les Hindous ont dû tourner leurs regards vers

le ciel dès l'instant où, formés en société, ils ont demandé à la terre les grains dont ils se nourrissent; car ils ont eu besoin de connaître les saisons et d'observer la marche de l'astre qui tour à tour les ramène. Toutes les sciences viennent de commencemens très-simples. Quand les premiers hommes eurent remarqué le retour régulier des phénomènes qui accompagnent les révolutions planétaires, ce ne fut point une vaine curiosité qui dirigea leurs esprits et commanda leurs observations: ils ne furent frappés qu'à cause de l'influence de ces phénomènes sur les opérations de la nature.

Au reste, et ceci n'est qu'une conjecture, s'il est vrai comme j'ai tâché de le démontrer que le fameux Menou est le Noé de l'Écriture; si la fille de Noé ou Menou, Ila, épousa l'ancien Bouddha, tige vénérée de la dynastie de Chandra; si la nation hindoue sortit alors du berceau, soit qu'elle habitât encore dans la Chaldée ou dans l'Iran, soit qu'elle commençât à tourner ses pas vers l'orient et le midi : il est possible que de faibles restes des sciences antédiluviennes, conservés par la tradition parmi les enfans de Noé, se fussent transmis aux Hindous et que, trouvant les Hindous rassemblés en tribus et livrés à des occupations douces et paisibles, ils eussent germé au milieu de leur société naissante, au

lieu de suivre les familles errantes et dispersées qui s'étendirent au nord et à l'occident.

Je ne parlerai pas de quelques opinions exagérées qui donnent à l'astronomie hindoue une antiquité fabuleuse. Ce que je dirai sans aucune crainte d'être démenti, puisque les indifférens et même les détracteurs des Hindous en conviennent, c'est que l'astronomie est chez eux très-ancienne, et que vraisemblablement elle y est née en même temps que leurs institutions, sans rien devoir à aucune source étrangère.

Dès l'époque la plus reculée, ils lièrent à leurs observations astronomiques l'histoire de leurs souverains dont ils firent des divinités aériennes, régnant sur les planètes et sur les étoiles; et dans leurs fictions mythologiques il confondirent sans cesse les faits qu'ils attribuaient à ces princes avec les révolutions de l'astre qu'ils leur assignaient pour demeure. D'un autre côté, les rois de l'Inde protégèrent toujours les savans et les philosophes qui, pour les faveurs qu'ils en recevaient, leur procuraient les honneurs divins.

Vers le même temps, peut-être quelques siècles plus tard, parurent les Védas, les pouranas, d'autres livres sacrés auxquels on accorde plus de trois mille ans d'existence ; et ces livres prescrivent une infinité de fêtes, de jeûnes ou

de cérémonies religieuses dont les époques sont très-exactement réglées sur la position dans les cieux de certaines planètes, et sur la théorie superstitieuse de leurs bons ou mauvais aspects, ou pour mieux dire sur les folies astrologiques nées de la contemplation des astres. Il y a plus; les Institutes de Menou, non moins anciens que les Védas, parlent des expéditions maritimes de long cours et des mesures à garder pour éviter les accidens. Des expéditions de ce genre ne peuvent s'entreprendre sans le secours de l'astronomie. Les marins avaient, il est vrai, la ressource des moussons qui les portaient sur les côtes de l'Afrique et de l'Arabie; mais il n'est point à présumer qu'ils se fussent aventurés au milieu des mers s'ils n'avaient su diriger leurs vaisseaux, le jour par l'aspect du soleil, la nuit par celui des étoiles.

Les plus anciennes pagodes de l'Hindoustan sont toutes construites de manière que leurs quatre faces regardent les quatre points cardinaux, et l'on ne peut nier que la position de ces temples n'ait été tracée par des procédés de la plus grande précision; d'ailleurs les voûtes et les murs de ces édifices sont couverts de sculptures qui représentent le zodiaque et ses divers astérismes.

Ce serait ici le lieu de parler des fameuses ta-

bles astronomiques de Tirvalour, apportées en France par M. Legentil. Elles ont fait naître parmi les savans de vives contestations relativement à l'époque à laquelle elles furent dressées; mais comme les uns les font remonter à l'an 3102 avant Jésus-Christ, année à laquelle commencent les observations dont elles se composent; que les autres soutiennent qu'elles n'ont été faites que dans le treizième ou le quatorzième siècle de notre ère; que certains savans français et anglais, qui avaient d'abord embrassé la première opinion, ont ensuite adopté la seconde; que quelques autres savans, non moins estimables, hésitent à prononcer sur la question qu'on peut regarder au moins comme très-douteuse, je n'insisterai pas sur l'avantage qu'on peut en tirer pour établir l'antiquité de l'astronomie dans l'Inde; je me contenterai de dire que la manière dont elles sont construites, le rapport étonnant qui se trouve entre leurs résultats et les calculs de Cassini, l'exactitude avec laquelle sont décrits tous les mouvemens des corps célestes pour les époques les plus éloignées, prouvent de très-grandes connaissances dans les astronomes qui les ont faites; et quand ce travail ne daterait que du treizième siècle, l'opinion qu'il donnerait des Hindous ne serait pas moins honorable pour eux, surtout si l'on considère qu'à cette

époque l'Europe était à cet égard dans un état d'ignorance voisin de la barbarie.

Dans une longue et savante dissertation, M. William Jones a prouvé l'antiquité du zodiaque indien, et répondu victorieusement aux assertions de certains écrivains qui ont avancé que les Hindous avaient pris leur système des Grecs ou des Arabes. Il serait trop long de le suivre dans les développemens qu'il donne à son opinion et dans sa réfutation des opinions contraires; je me bornerai à quelques citations.

« Il ne faut jamais confondre, dit-il, le système des *Jyauthistiques* ou mathématiciens-astronomes avec celui des *Pouraniques* et des poètes; car c'est à cette confusion de doctrines qu'on doit attribuer les erreurs des Européens sur l'état de la science dans l'Inde. Les pouraniques, dit un savant mathématicien du Bengale nommé Ramachandra, prétendent que la terre est une figure plane, hérissée de huit montagnes, entourée de sept mers, dont l'une est de lait, l'autre de nectar, etc.; que la partie que nous habitons est une des sept îles qui composent le monde; qu'une montagne d'or s'élève au centre....; qu'un dragon avale la lune et cause les éclipses, etc. Mais nous pensons que.... la tête et la queue du dragon ne sont pas autre chose que

les nœuds formés par les intersections de l'écliptique et de l'orbite de la lune....

» Les douze signes des Hindous ressemblent beaucoup à ceux des Grecs; mais ils en diffèrent par des traits trop prononcés pour qu'on puisse les regarder comme une copie; la nature même de ces différences prouve que ceux des Hindous sont originaux (1). Assurément cette ressemblance n'est pas plus grande que celle qui existe entre les jours de la semaine gothique et les jours de la semaine hindoue, consacrés les uns et les autres aux mêmes planètes, et dans le même ordre : a-t-on jamais imaginé que l'Inde a reçu les noms de sa semaine du pays des Celtes ou des Germains?....

» Les noms et les formes des constellations lunaires, chez les Hindous et les Arabes, diffèrent essentiellement..... il en est de même pour

(1) « Cependant, dit ailleurs le même M. Jones, comme les divisions solaires sont les mêmes dans l'Inde et dans la Grèce, on peut raisonnablement croire que les Hindous et les Grecs ont reçu leur système d'une nation plus ancienne qu'eux, qui a la première donné des noms aux corps célestes, et de qui les Grecs et les Hindous sont probablement descendus, comme le fait supposer la ressemblance qu'on remarque entre leurs langues et leurs doctrines religieuses. »

le nombre des étoiles de chaque *menzil* arabe, rarement il s'accorde avec celui des *maisons* de la lune dans l'Inde. Il est naturel que deux peuples qui ont eu les mêmes raisons pour observer les révolutions planétaires, aient vu et désigné les étoiles auprès desquelles la lune passe chaque jour; et, quoique d'anciennes relations commerciales aient existé entre eux, ce n'est pas une raison pour croire qu'il y ait eu de même des communications relatives à la science. Les Brahmines n'auraient pas conversé avec des *marchands* arabes, surtout sur la matière d'un de leurs sastras sacrés. Sera-ce donc pendant l'irruption des Arabes et plus tard celle des Mogols de Ghengiz, que le système astronomique des Hindous aura reçu des altérations ou des changemens?.... Mais nous savons positivement que Améra Sinha et Kalidassa ont composé leurs ouvrages avant l'ère chrétienne;... et les douze signes et les vingt-sept maisons se trouvent mentionnés sous leurs divers noms dans l'Améra-Conscha, et dans Sacontala... On pourrait citer encore les institutes des Menou, dans lesquels les vingt-sept astérismes sont appelés filles de Darscha et épouses de Soma ou la Lune; invoquer aussi le témoignage des Brahmines, qui affirment que le nom des signes et des constellations du zodiaque sont mentionnés dans les Vé-

das (1) qui, les trois premiers du moins, j'en suis bien convaincu, ont plus de trois mille ans d'existence.

» Newton a dit dans son histoire de la Sphère que la coutume d'observer les étoiles a commencé en Égypte au temps d'Ammon; que sous le règne de Sisac son fils elle passa par la voie de la conquête en Afrique, en Europe et en Asie; et que postérieurement Atlas forma la Sphère des Libyens, Chiron celle des Grecs et les Chaldéens celle qu'ils possédaient. Pour moi j'ai la conviction intime..... que la pratique d'observer les étoiles a commencé avec la société elle-même dans le pays des Chaldéens; que de là elle a été transportée en Égypte, dans l'Inde, dans la Grèce, en Italie et dans la Scandinavie, avant le règne de *Sisac* ou Sacya qui par la force des armes imposa sa philosophie et sa religion aux peuples soumis depuis le Nil jusqu'au Gange, mille ans environ avant Jésus-Christ; et que Chiron et Atlas sont purement des personnages allégoriques et mythologiques, qui ne doivent point prendre place dans une histoire sérieuse du genre humain. »

(1) Dans son essai sur les Védas, M. Colebrooke l'assure positivement.

On a dit encore que les Hindous avaient pris des Égyptiens leur astronomie, parce que les figures qu'ils donnent aux signes du zodiaque ressemblent aux hiéroglyphes de Memphis; mais une observation assez simple suffit pour démontrer que le zodiaque de Bénarès ne peut pas être originaire de l'Égypte: ces douze signes, qui peignent très-bien les diverses époques de l'année chez les Hindous, s'accordent fort mal avec l'ordre que les saisons suivent chez les Égyptiens. La Vierge, par exemple, est représentée sous la forme d'une jeune fille tenant dans ses mains des épis de blé, ce qui indique évidemment le temps de la moisson; et cela se trouve juste dans tous les pays où le soleil entre dans ce signe en août et septembre. Mais en Égypte, où la fertilité dépend uniquement des inondations du Nil, la récolte se fait en mars, ou comme dit Pline un peu avant les kalendes d'avril. Une observation du même genre s'applique au signe du verseau qui amène les pluies; mais il ne pleut presque jamais en Égypte où la plus belle saison c'est l'hiver. Ne peut-on pas conclure de ces remarques que les Égyptiens n'ont pas inventé la sphère, mais qu'ils en ont tiré une de quelque contrée ancienne qu'ils ont peut-être habitée dans les premiers âges? Et cette contrée, où vraisemblablement les signes

de la sphère répondaient aux accidens des saisons, n'est-elle pas la Chaldée ou l'Iran?

Les Hindons n'ont pas plus tiré des Grecs que des Égyptiens ou des Arabes; car leur division en vingt-sept parties de la ligne que la lune parcourt était une chose inconnue aux Grecs. D'ailleurs les noms des astérismes et les livres où ils sont décrits sont en langue sanscrite, par conséquent antérieurs à l'invasion d'Alexandre, événement important auquel on peut rapporter les premières causes de la décadence des sciences dans l'Inde : d'un autre côté, les figures par lesquelles ces signes sont représentés sont toutes dans le genre et dans la manière des Hindous, ce qu'on peut dire également des sept planètes. Qu'il me soit permis de faire remarquer à ce sujet deux faits qui me semblent concluans. L'avant-courrière Vénus est représentée montée sur un chameau; cet animal, qui paraît insensible à la fatigue, commence sa journée de marche *avant le lever* du soleil et ne la termine qu'*après le coucher* de cet astre. Saturne, monté sur un corbeau, est entouré de deux serpens dont les corps entrelacés forment *un cercle autour de lui*. Il est plus que probable que ce cercle formé par les serpens est ce que nous appelons l'anneau de Saturne.

M. Colebrooke a comparé le zodiaque arabe

avec le zodiaque hindou, et s'ils lui paraissent très-ressemblans sous certains rapports, il remarque aussi qu'ils diffèrent sur quelques points essentiels; aussi tout convaincu qu'il est que la ressemblance, là où elle se montre, ne peut pas être l'effet du hasard, il finit par dire qu'il croit que les Arabes ont adopté, avec très-peu de changement, les divisions du zodiaque en usage depuis long-temps parmi les Hindous. Quant à la sphère armillaire, il est bien évident, dit-il, que celle des Hindous est très-différente de l'instrument décrit par Ptolémée.

M. Bailly est l'un des savans qui ont soutenu avec le plus de force l'antiquité de l'astronomie des Hindous; il se montre également convaincu qu'elle ne leur vient ni des Grecs, ni des Arabes, ni des Perses, ni des Tartares. « Cela, dit-il, a paru si clair à Cassini, quoiqu'il n'ait vu que les tables astronomiques de Siam (1) et qu'il n'ait connu aucun des traits essentiels qui distinguent l'astronomie indienne de celle des autres peuples, qu'il donne positivement pour son opinion que ces tables ne dérivent ni de l'astronomie persane de Chrysococca, ni de l'astronomie grecque de Ptolémée, parce qu'elles assignent à

(1) Ces tables furent rapportées de Siam par La Loubère sous le règne de Louis XIV.

leur époque, pour l'apogée du soleil et de la lune, de tout autres places que ne l'ont fait les Grecs et les Persans. »

M. Plaifair, célèbre professeur d'astronomie à Édimbourg, a traité la question avec autant de talent que de profondeur. Il se décide en faveur des Hindous. Parmi les argumens sur lesquels il se fonde, il en est un que je cite parce qu'il est très-simple et que chacun peut en sentir la justesse. « Loin de faire des progrès dans l'Inde, dit le professeur, la science va tous les jours en déclinant; c'est là un fait incontestable. La confection des tables astronomiques de Tirvalour a demandé de profondes connaissances; ces connaissances ne pouvaient naître que d'une très-longue expérience antérieure. Lors même que ces tables n'auraient été dressées que dans le treizième siècle, comme on le prétend, elles prouveraient toujours que leurs auteurs possédaient une science déjà existante depuis bien des siècles. » Il me semble qu'on peut ajouter que dans le treizième et le quatorzième siècles l'Inde était tourmentée par les invasions étrangères et les guerres intestines, et qu'on ne doit pas trop supposer que les brahmines eussent pu, dans ce temps de trouble et d'orage, se livrer aux longs travaux qu'exigeait nécessairement la confection de ces tables.

Quant au Sourya-Siddhanta, le plus ancien livre d'astronomie qui soit au monde (1), voici comment M. Plairfair s'exprime. « Abstraction faite de ce qu'on peut savoir de l'antiquité de ce livre, il suffit de le voir pour décider que le système de trigonométrie qu'il renferme n'est emprunté ni à la Grèce ni à l'Arabie; car les règles fondamentales sur lesquelles il s'appuie étaient inconnues aux géomètres de ces deux contrées, et elles sont de beaucoup préférables à celles que ces derniers employaient..... On ne peut guère donner à ce livre moins de deux mille ans d'antiquité antérieure à notre ère, même en se conformant au système chronologique extrêmement modéré de Sir William Jones; car si l'on se décidait sur les preuves qu'il porte en lui-même d'une date plus reculée, on le ferait beaucoup plus ancien. Mais n'est-ce point assez pour exciter notre admiration, que d'y trouver le développement complet d'une science dont les Grecs n'ont connu les premiers rudimens que cent trente ans avant l'ère vulgaire? »

Dans son exposition du système du monde,

---

(1) Le Sourya-Siddhanta n'est pas le plus ancien sastra comme le dit M. Plairfair, mais le cinquième anga, du moins suivant les indications de Goverdhen Caul.

M. de Laplace qui, après avoir cru d'abord à l'antiquité des tables, a soutenu plus tard qu'elles ne remontaient guère au-delà du treizième siècle, résume ainsi son opinion sur le fond de la question même. « Cependant, l'antique réputation des Indiens ne permet pas de douter qu'ils n'aient dans tous les temps cultivé l'astronomie. Lorsque les Grecs et les Arabes commencèrent à se livrer aux sciences, ils allèrent en puiser chez eux les premiers élémens. C'est de l'Inde que nous vient l'ingénieuse méthode d'exprimer tous les nombres avec dix caractères, en leur donnant à la fois une valeur absolue et une valeur de position; idée fine et importante qui nous paraît maintenant si simple que nous en sentons à peine le mérite..... et qui avait échappé au génie d'Archimède et d'Apollonius, deux des plus grands hommes dont l'antiquité s'honore. »

Les rédacteurs de la revue d'Édimbourg rapportent et discutent les opinions diverses, adoptent enfin celle qui regarde le système astronomique des Hindous comme le plus ancien de tous ceux dont nous avons connaissance.

« Chaque Véda, dit M. Colebrooke, contient sous le titre de Jyotisch un traité qui indique la manière d'appliquer les divisions du calendrier pour l'accomplissement des devoirs religieux. La méthode est fondée sur la comparaison du temps

solaire et du temps lunaire avec l'année vulgaire et l'année civile; on voit que les sciences astronomiques étaient encore dans l'enfance. Il résulte de l'examen que j'ai fait de ces divers traités que le cycle dont ils se servent est une période de cinq ans; et comme le mois est lunaire, ils intercalent un double mois, au commencement et au milieu de cette période, de sorte que la première et la troisième année sont chacune de treize mois. L'année est divisée en six saisons, chaque mois a deux moitiés. Une lunaison complète se mesure sur trente jours lunaires, mais un jour est retranché tous les deux mois alternativement pour faire accorder les époques avec celles du Nycthéméra ou temps solaire. Ainsi le cycle de cinq ans a 1860 jours lunaires, et 1830 nycthéméras seulement. Le zodiaque est divisé par vingt-sept astérismes ou signes, dont le premier s'appelle *crittica*, (les pléiades)..... Les divinités qui président aux vingt-sept constellations sont nommées au commencement du Jyothisch qui accompagne le Yajourvéda, et dans plusieurs autres lieux des Védas. »

Cet écrivain s'étonne de ce qu'on conteste aux Hindous l'antiquité de leurs livres, et il n'hésite pas à dire que l'opposition des dissidens n'est fondée que sur des assertions dénuées de fondement ou sur des conjectures inconsidérées,

hasardées sans réflexion, reçues avec empressement et poussées jusqu'à l'extravagance.

« Les Hindous, dit à son tour M. Ward de qui l'opinion n'est certainement pas le produit de l'enthousiasme, ont observé et compris les phénomènes célestes aussi bien qu'aucun autre peuple de l'antiquité. Leurs livres astronomiques, tout mêlés qu'ils sont d'extravagances, n'en sont pas moins un monument superbe de toutes les puissances de l'entendement. »

M. Davis partage l'opinion générale (1). Après avoir fait l'exposé de diverses parties du Sourya-Siddhanta, il continue en ces termes :

« Il est évident que les pandits qui ont étudié le Jyotisch, ont sur la forme de la terre et sur l'économie générale de l'univers des notions beaucoup plus exactes que celles qu'on prête généralement aux Hindous. Ils rejettent absolument la cosmogonie ridicule des brahmines et leurs idées sur la formation des éclipses par l'intervention du monstre Râhou. Mais comme ces extravagances sont fondées sur le texte précis des Védas et des pouranas qu'on ne doit ni contredire ni discuter, les astronomes ne parlent qu'avec

---

(1) *Mémoire sur les computations astronomiques des anciens Hindous.*

beaucoup de précaution et de réserve de tout ce qui pourrait être en opposition avec les livres sacrés; et quand ils ne peuvent le faire ainsi, parce qu'il serait trop difficile de sauver la contradiction qui existe entre leurs principes et ceux des sastras, ils disent : *qu'assurément les choses ont été autrefois comme il est expliqué dans les sastras, et qu'elles seront toujours de même; mais que dans les opérations astronomiques on doit supposer d'autres règles.*

» Il est toutefois des hommes courageux qui attaquent de front la superstition et l'erreur. Bhaskara-Charya, auteur d'un abrégé très-estimé du Sourya-Siddhanta, dit clairement qu'il est bien plus raisonnable de croire que la terre se soutient elle-même et se balance au milieu de l'espace, que de supposer qu'elle est supportée par une série d'animaux dont le dernier n'est soutenu sur rien. Nara-Singha, dans son commentaire sur le même ouvrage, parlant des éclipses que le commun des brahmines attribuent au monstre Rahou (1), soutient que la tête et la queue de Rahou ne sont pas autre chose que les nœuds de la lune sur l'écliptique; et c'est bien

(1) Voyez au chapitre de la mythologie hindoue, t. II, l'histoire du géant Rahou.

là, dit-il, ce qui produit les éclipses; mais il se garde bien de nier l'existence de Rahou et de Kétou : il convient au contraire qu'ils sont présens à chaque éclipse qui a lieu, et qu'on doit le croire comme un article de foi, sans tirer néanmoins à conséquence pour l'astronomie.

»Les pandits croient la terre sphérique, et ils supposent que son diamètre est divisé en seize cents parties égales qu'ils nomment *yojanas*. Dans les temps les plus anciens, on avait multiplié le diamètre par trois pour trouver la circonférence; mais comme le résultat n'était pas tout-à-fait juste, on fit la multiplication par la racine carrée de dix, ce qui produisit, pour la circonférence du globe 5059 *yojanas*, comme on le voit dans le Sourya-Siddhanta... Mais les pouranas déclarent que cette circonférence est de cinq cent millions de yojanas : à cela les pandits répondent que chaque yojana du Sourya-Siddhanta en vaut cent mille des pouranas, ou que peut-être la chose était telle qu'on la trouve dans ces livres durant le précédent calpa (1). D'autres disent qu'il est possible qu'au-delà de l'équateur, vers le midi, la terre augmente de

(1) C'est la grande période des quatre yougas ou âges hindous. Voyez au volume précédent *la chronologie*.

volume, mais que pour les opérations astronomiques il faut s'en tenir aux mesures du Siddhanta.

» Ils ont plusieurs manières de trouver la latitude d'un lieu ; la plus ordinaire est celle du *palabha*. Elle consiste à mesurer l'ombre d'un gnomon perpendiculaire, quand le soleil est à l'équateur. Quant à la longitude, ils la déterminent par l'observation des éclipses lunaires calculées sur le premier méridien qui, suivant le Siddhanta, passe par Lanka, Rohitaca et Avanti. Cette dernière ville, d'après les commentateurs, est l'ancienne Ougein (1). »

§ II. — De la géométrie, de l'arithmétique et de l'algèbre ; de l'attraction ; du jeu d'échecs.

I. On a fait honneur aux Égyptiens de l'invention de la géométrie; on a dit que cette science était née chez eux de la nécessité d'apprécier avec justesse les crues annuelles du Nil; mais si une cause de ce genre a suffi pour produire des géomètres, l'Inde a dû sans doute en

(1) Ougein fut la capitale du fameux Vicramaditya. Elle fut renversée par un tremblement de terre, il y a dix-huit cents ans. La ville moderne est à une demi-lieue environ de l'emplacement que l'ancienne occupait.

avoir plus tôt et en plus grand nombre que l'Égypte. Les débordemens du Nil se font sans violence; le volume des eaux s'accroît progressivement et diminue de même; elles ne laissent pour marques de leur invasion et de leur séjour que la vase fécondante qui recouvre le terrain inondé. Il en est bien autrement dans l'Inde: ces masses d'eau qui tombent de l'Hindo-ko, ces rivières qui se précipitent du Paropamisus ou de la double chaîne des Gattes, ces courans rapides qu'aucune puissance humaine ne peut arrêter dans leur marche irrégulière ne s'étendent pas seulement sur les plaines unies que rien ne protége, mais ils entraînent les arbres, les rochers, les digues qu'on leur oppose, et changeant fréquemment de lit ils bouleversent les propriétés, font disparaître les limites qui les séparaient, dénaturent le sol et rendent constamment nécessaires les opérations du géomètre et de l'arpenteur.

Ce qui semble prouver l'ancienneté dans l'Inde de l'art de mesurer les surfaces, c'est que tous les fonds de terre ont dû être cadastrés, puisque de temps immémorial les taxes se sont payées en nature et dans la proportion de la quantité de terrain possédée par chaque contribuable. On lit dans le Sacontala que le roi Douschmanta avait fixé *au sixième* le montant de la taxe.

Les Égyptiens avaient creusé, dit-on, le lac Mœris et d'autres réservoirs assez vastes pour conserver les eaux du Nil durant la saison de la sécheresse. Les Indiens avaient aussi des étangs d'une grandeur prodigieuse, et ils employaient dans leur construction des procédés qui n'appartenaient qu'à la géométrie. On peut en dire autant de leurs édifices ou monumens publics. Comment, sans le secours de la géométrie appliquée à la mécanique, auraient-ils pu tailler, enlever et poser à cent vingt pieds d'élévation ces blocs énormes qui couronnent le portail de Challambroun, de quarante pieds de long sur cinq pieds d'épaisseur? Comment auraient-ils exécuté ces merveilleux ouvrages d'Éléphanta et de Salcette, remarquables surtout par la justesse de leurs proportions? Comment auraient-ils érigé ces colonnes qui cachent leur tête dans les nuages, orienté si exactement leurs pagodes, orné leurs plus anciens temples de pyramides triangulaires, rondes et carrées? *T. Maurice.* *M. Hunter.*

Au reste, ce n'est pas sur des présomptions seules que s'établit la preuve que les Hindous furent géomètres. « Si nous n'avions la certitude que l'astronomie est très-ancienne dans l'Inde, rien ne devrait nous paraître plus étonnant que de trouver dans un livre aussi vieux que le Sourya-Siddhanta, un système de trigonomé- *M. Davis*

trie aussi complèt, aussi parfait dans ses principes. » Et certes, celui qui a senti la nécessité de mesurer les triangles a su probablement mesurer la surface des corps sous toutes leurs formes. M. Jones assure qu'il a vu un livre de mathématiques en sanscrit, de la plus haute antiquité, et que ce livre lui a paru simplement élémentaire par l'inspection des figures qui accompagnent le texte.

II. Mais ce qu'on ne conteste plus aux Hindous, c'est la gloire d'avoir inventé les dix chiffres numéraux dont pendant si long-temps on s'est cru redevable aux Arabes. Ceux-ci les ont introduits en Europe, et les juifs qui étaient les facteurs des Arabes d'Espagne les ont fait connaître aux peuples voisins; mais les Arabes eux-mêmes ont toujours confessé qu'ils les tenaient des Indiens qui, disaient-ils, s'en servaient depuis un temps immémorial.

Les Hindous semblent nés pour la science du calcul; l'étonnante facilité avec laquelle les marchands ou *banians* font de mémoire, sans papier ni plume, les opérations les plus compliquées, a toujours causé aux étrangers la surprise et l'admiration. Il n'est pas jusqu'aux Hindous des dernières classes qui ne comptent fort vite et très-exactement, à l'aide de quelques figures qu'ils tracent dans le sable avec le doigt.

Il est possible que l'obligation de payer l'impôt en nature, laquelle entraînait la nécessité de compter sans cesse, de peser et de mesurer, ait donné naissance à l'arithmétique et même ait fait trouver la balance, instrument vénéré que les astronomes de l'Inde ont placé dès les premiers âges parmi les douze signes de leur zodiaque; mais on peut croire aussi que les besoins du commerce ont contribué puissamment à cette double invention (1). *T. Maurice.*

M. Legentil voulant mettre à l'épreuve le talent de son pandit lui donna quelques éclipses à calculer et, entre autres, l'éclipse totale de lune du 23 décembre 1768. Le pandit s'assit sur le plancher, et à l'aide de quelques cauris (2) il fit l'opération en un peu moins de trois quarts d'heure, avec une précision telle qu'il étonna le savant français. Et ce pandit n'était pas des plus

---

(1) L'usage des lettres de change, dont on attribue aussi l'invention aux juifs d'Espagne chassés par l'intolérance de Ferdinand et de ses successeurs, remonte au temps de l'invasion de ce pays par les Arabes, et il est plus que probable que les Arabes l'avaient apporté de l'Inde avec les dix chiffres; car depuis les temps les plus reculés, les échanges et les paiemens se sont faits dans l'Inde, d'un lieu à un autre, par des billets de la même espèce que nos effets de commerce.

(2) Menus coquillages qui servent de monnaie.

éclairés, car il paraissait ignorer la valeur des termes les plus ordinaires; ce qui a fait dire à plusieurs savans et à M. Legentil lui-même que les Hindous calculaient les éclipses par des méthodes dont ils se servaient sans les comprendre. Mais Davis a complétement lavé les Hindous d'un reproche non mérité, et s'il en est parmi eux quelques-uns qui n'opèrent que par routine, il n'en est pas moins vrai que la doctrine du Sourya-Siddhanta est aussi claire que positive.

Lacroze. Les dispositions naturelles des Hindous sont cultivées avec soin dès la plus tendre enfance; on les accoutume de bonne heure à faire des calculs compliqués. Ils divisent l'unité en un grand nombre de fractions, communément de cent; c'est la base du calcul décimal. Les Grecs et les Romains usèrent de la même méthode. On en trouve la preuve dans un passage d'Horace, où il est dit (1) que les enfans apprennent à diviser l'as en cent parties, et dans un autre passage de Pétrone dont le sens avait toujours paru fort obscur, et où il est fait aussi mention de cette division en cent parties (2).

---

(1) Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum deducere.

(2) Partes centum dico : ad æs, ad pondus, ad nummum.

III. William Jones croit que les Hindous sont les inventeurs de l'algèbre, comme ils le sont de l'arithmétique. Il cite plusieurs traités sanscrits sur cette science et sur la géométrie. M. Ward semble appuyer cette opinion en disant que dans aucune des sciences qui exigent de l'application et de la profondeur dans les idées, les Hindous n'ont été surpassés, et que leurs livres de mathématiques, résultat de leurs propres connaissances, ne doivent rien ni aux Grecs ni aux Arabes. Il regarde comme preuve suffisante de cette assertion l'existence du Vija-Ganita, traité d'algèbre en sanscrit, et de quelques autres ouvrages du même genre. Le Vija-Ganita a été traduit en persan en 1634; le Lilavati, traité d'arithmétique, l'avait été en 1587, et le brahmine Bhascara qu'on suppose avoir vécu du douzième au treizième siècle avait fait du traité d'algèbre trois extraits qu'on dit perdus, ou que du moins on ne saurait se procurer sans beaucoup de peine et de dépenses. M. Strachey qui a traduit ce même traité s'exprime en ces termes : « Nous ne possédons que quelques débris des connaissances qu'ont eues les anciens maîtres de Pythagore; mais quand nous trouvons d'aussi importans vestiges de ce que la science fut autrefois, quand nous voyons que l'algèbre des Hindous avait, il y a six cents ans, des procédés que les Euro-

péens n'ont dus qu'aux plus récentes découvertes, procédés qui à cette époque étaient appliqués à l'astronomie, nous ne pouvons douter raisonnablement de l'antiquité des mathématiques dans l'Inde, ni croire qu'elles n'y sont pas indigènes.»

IV. « J'ai eu souvent occasion, dit M. Jones dans sa préface de l'Hitopadès, d'examiner de près les principes des philosophes hindous sur les corps naturels; et, de même que Cicéron nous apprend que les anciens philosophes européens eurent quelques notions de la *force centripède* et qu'ils connurent un principe de *gravitation universelle*, je crois aussi pouvoir affirmer, sans rien ôter de sa gloire à notre immortel Newton, qu'une grande partie de sa philosophie et de ses idées sur la divinité se trouve dans les Védas et leurs commentaires. Cet esprit subtil qui pénètre suivant lui les corps naturels, et qui se cachant sous leurs formes cause l'attraction et la répulsion; l'émission de la lumière, sa réflexion et sa réfraction; l'électricité, la caléfaction, la motion musculaire: ce sont tout autant de pouvoirs du cinquième élément des Hindous, et les Védas sont remplis d'allusions à la *force universelle d'attraction*, force qu'ils attribuent principalement au soleil que pour cette raison ils nomment *aditya* (qui attire); mais il existe, dans

un charmant poème allégorique intitulé *l'Esprit divin*, ou *l'Ame désintéressée dans sa piété*, ouvrage qui d'un bout à l'autre étincelle de verve et de feu poétique, il existe un passage si curieux sur la théorie de l'attraction et en même temps si extraordinaire que je crois devoir le rapporter en entier :

« Il y a dans la nature une sorte de penchant très-prononcé qui, pour ainsi dire, se glisse à travers tous les atomes, et qui attire les parties les plus déliées à quelque objet particulier. Parcourez l'univers du sommet à la base, allez du feu à l'eau, de l'eau à la terre, des régions sublunaires aux plus hautes sphères célestes, et vous ne trouverez pas un seul corpuscule qui soit destitué de cette propriété d'attraction (1).... C'est de ce penchant naturel que naissent tous les mouvemens des corps pesans, c'est-à-dire, terrestres. C'est cette disposition à être attiré qui fait que l'acier sort de sa place pour s'attacher de lui-même à l'aimant ; qui fait que la

(1) Yavan-Acharya est auteur d'un ouvrage philosophique où il développe le système de l'univers ; il le fonde sur le principe de l'*attraction* et sur la position centrale du soleil. Ce nom de Yavan, qui signifie Grec ou Ionien, peut faire croire qu'Acharya fut un de ceux qui conversèrent avec Pythagore. Il y a aussi un livre d'astronomie intitulé *Yavana-Jatica*, ce qui à la lettre signifie secte ionienne,

paille légère adhère fortement à l'ambre; qui fait que chaque substance naturelle tend à s'unir à une autre...

» Ces idées sans doute sont vagues et peu capables de satisfaire; mais je demande si Newton même va beaucoup plus loin dans son livre, d'ailleurs incomparable, ou si quelques expériences récentes ont jeté plus de lumière sur un sujet si abstrait et si obscur. »

V. Le jeu des échecs, qui nous paraît très-simple aujourd'hui malgré ses nombreuses combinaisons, mérite de trouver ici une place; car ce jeu, trop compliqué pour être l'effet du hasard, a dû coûter à son inventeur les plus grands efforts de génie; il a fallu pour le produire la réunion et la combinaison dans une seule tête d'un grand nombre de connaissances, parmi lesquelles il faut incontestablement compter les mathématiques. Les Persans, qui n'ont pas eu moins de penchant que les Grecs à s'approprier les découvertes de leurs voisins, conviennent que le jeu des échecs leur fut apporté de l'Inde occidentale, en même temps que le recueil d'apologues de Vischouarkarman, vers le sixième siècle de notre ère. Il eut d'abord le nom de *chatouranga* (les quatre angas) c'est-à-dire les quatre corps d'une armée, qui se compose d'éléphans, de chevaux, de chariots et de

fantassins, d'après la définition de l'Améra-Coscha; ce mot est souvent pris en ce sens par les poètes épiques, dans les dénombremens qu'ils font des armées de leurs héros. De chatouranga, les Persans ont fait d'abord *Chatrang*; les Arabes, qui ne tardèrent pas à prendre possession de la Perse et qui n'ont dans leur alphabet ni la première ni la dernière lettre de ce mot, l'ont converti en *shatranj*, et ce nom a prévalu non-seulement dans la Perse moderne mais encore dans l'Inde, où les savans seuls connaissent sa véritable origine. Les altérations qu'il a subies en passant dans les langues européennes l'ont changé en *axedrez*, en *scacchi*, en *chess*, en *échecs*.

Ce jeu est trop simple, et en même temps trop parfait pour avoir pu recevoir aucune amélioration; il faut qu'il soit né *d'un seul jet*. Ce qui est extraordinaire, c'est que les livres classiques des brahmines n'ont rien qui se rapporte aux échecs, bien qu'ils soient incontestablement d'origine indienne. On assure pourtant qu'il y a un livre sanscrit qui contient l'histoire et les règles du chatouranga.

Les Hindous ont un autre jeu auquel ils donnent le même nom, ou plus communément celui de *chatouraji* (les quatre rois); mais il est beaucoup plus compliqué et bien plus moderne,

quoiqu'il soit décrit dans un pourana. Il se joue à quatre; les joueurs représentent autant de princes, dont deux sont unis ou alliés ensemble contre les deux autres. La forme des pièces est aussi différente, et l'on s'y sert de dés comme au trictrac, de sorte que les chances du jeu dépendent autant du hasard que de la science du joueur.

§ III. — De quelques branches de la physique.

I. Les anciens Hindous ont considéré l'eau comme la base universelle, la matière élémentaire de laquelle ont été formés tous les êtres, à l'aide du principe igné dont l'application a produit la configuration et le développement des organes. Ce fut d'eux que probablement Thalès tira sa doctrine, qui devint celle de l'école ionienne : *l'eau est le principe de tout.* Les Hindous, poussant l'enthousiasme pour cet élément jusqu'à la plus aveugle superstition, ne manquèrent pas d'en faire une divinité; obligés d'ailleurs de creuser des canaux pour l'écoulement des eaux dans la saison des pluies, ou des réservoirs pour la conserver dans la saison des chaleurs, ils ne purent pas rester étrangers aux principes de l'hydraulique.

On en voit la preuve dans ces fontaines arti-

ficielles que firent construire d'anciens Radjahs, et dont quelques-unes lançaient en jets d'eau ou versaient en cascades et en nappes des masses considérables, empruntées aux rivières ou aux sources des montagnes; on la voit surtout dans la construction de ces vastes bassins, d'où l'eau se distribuait dans les campagnes pour l'arrosement des plantes de la terre, après avoir été élevée au niveau du sol par le moyen des machines. Sonnerat.

II. Il n'est guère possible de croire qu'une nation accoutumée à observer les phénomènes célestes, à trouver dans sa mythologie des dieux qui n'étaient pas autre chose que ces phénomènes personnifiés, à sentir les effets des tempêtes, à voir tous les ans ceux des moussons, n'ait pas connu les qualités de l'air et la propriété qu'il a de se raréfier ou de se condenser par la présence ou la privation du calorique. Cette réflexion paraît d'autant plus juste qu'on sait que les anciens philosophes indiens avaient imaginé un cinquième élément qu'ils nommaient akass, formé des parties les plus subtiles de l'air, et dans lequel se mouvaient suivant eux les planètes et les étoiles. T. Maurice.

D'ailleurs la connaissance de la pneumatique, poussée même à un degré assez élevé, était nécessaire à des hommes qui se sont distingués

dans l'exercice de plusieurs arts mécaniques, où cette science rend d'importans services. Les Hindous, comme nous l'avons fait voir, avancés dès les premiers âges dans les sciences chimiques, ont dû connaître la manière de provoquer ou d'augmenter la combustion par l'action précipitée de l'air, et par conséquent celle de se rendre maîtres de cet élément pour le diriger à leur gré et le faire servir à leurs besoins. Strabon, il est vrai, attribue au Scythe Anacharsis la découverte du soufflet; mais il est plus vraisemblable qu'il a été inventé par un peuple qui s'est exercé de tout temps dans la pratique des arts mécaniques et de la métallurgie.

On sait que les Hindous ont exploité des mines; cela seul exigeait l'emploi de plusieurs machines propres à renouveler ou à purifier l'air, à moins qu'on ne suppose qu'ils se sont contentés d'effleurer la surface du sol. Il est même à croire que c'est dans le cœur de ces excavations souterraines qu'ils ont appris à connaître les diverses combinaisons que l'air pouvait subir par son mélange avec d'autres fluides, et qu'ensuite ils se sont servis de ces découvertes pour opérer les prodiges qui accompagnaient les anciens mystères d'Éléphanta; il est encore naturel de penser qu'elles les avaient conduits à la fabrication de la poudre ou de tout autre matière sembla-

ble, ce qui expliquerait leurs *agniastras*, ou les flèches de feu dont leurs dieux et leurs guerriers se servaient.

III. On a vu les anciens brahmines honorer le soleil et le feu. On trouve encore aujourd'hui dans leur mythologie Agni, le dieu du feu, et Vissouacarma, son ministre, qui forge les armes des dieux et principalement ces flèches embrasées dont il est tant parlé dans les poèmes. De là on peut conclure que les Hindous, dès l'époque la plus reculée, connurent la puissance du feu élément, et l'art de varier son application à leurs procédés. On ne saurait douter même, en lisant dans Valmic et dans Viassa la description des flèches embrasées, que ces peuples ne se servissent alors dans leurs guerres de quelque composition éminemment inflammable, qu'ils lançaient sur leurs ennemis ou qu'ils employaient pour chasser avec violence des projectiles meurtriers. M. Halhed n'hésite pas à donner à cette composition le nom de poudre, *gunpowder*. Je vais le laisser parler lui-même.

« Ce ne sera pas sans surprise, dit-il dans son introduction au code gentou, que le lecteur trouvera dans ces lois si anciennes la prohibition de porter des armes à feu; et vraisemblablement il croira ce qu'on a long-temps regardé

comme absurde: qu'Alexandre trouva dans l'Inde des armes de ce genre, comme le fait entendre assez clairement un passage de Quinte-Curce. La poudre était connue dans l'Inde et dans la Chine depuis un temps infini, et le mot arme à feu n'est que la traduction littérale du sanscrit *agni-aster*, arme de feu. La première espèce d'agni-astra décrite dans les anciens livres consiste en une sorte de dard ou de flèche, garni de feu par le bout et déchargé sur l'ennemi par le moyen d'un arc de bambou. L'une des propriétés de cette arme était de se diviser, en volant, en plusieurs traits ou langues de flamme qu'on ne pouvait éteindre par aucun moyen; cette espèce paraît être perdue aujourd'hui. Le canon, en sanscrit, s'appelle schet-agni et les pouranas le définissent: *une arme qui tue cent hommes à la fois.* »

Ainsi, quoique les agni-astras n'eussent pas la forme des fusées volantes dont les Hindous se servaient dans leurs dernières guerres, il n'en est pas moins vrai que, pour la fabrication de ces armes, il a fallu savoir extraire le fer de la mine et le préparer par la fusion à divers usages, ce qui est une des opérations les plus importantes de la chimie. La fusée actuelle consiste en un tube de fer d'environ huit pouces de long et d'un pouce et demi de calibre, fermé par un bout.

On l'emplit de matière inflammable, et on l'attache fortement à l'extrémité d'un bâton de bambou de quatre pieds de long, garni par l'autre extrémité d'une pointe de fer très-aiguë. Celui qui veut s'en servir ajuste l'objet qu'il veut atteindre, en dirigeant vers lui la pointe de fer; ensuite il met le feu à une mêche attachée à l'ouverture du tube. L'instrument part avec une grande vitesse, et il est assez difficile de l'éviter à cause de l'irrégularité de ses mouvements; il fait beaucoup de ravage parmi la cavalerie.

Le biographe d'Apollonius dit que lorsque les Hindous étaient attaqués par les ennemis ils n'abandonnaient pas les murailles de leurs villes, mais que du haut de ces retranchemens ils lançaient contre eux des projectiles qui par le bruit et par l'effet qu'ils produisaient ressemblaient à l'éclair et au tonnerre (1). Le même auteur rapporte que lorsqu'Apollonius prit congé du brachmane Yarcha, il en reçut sept anneaux qu'il devait porter dans l'ordre suivant : celui d'or le jour du soleil, celui d'argent le jour de la lune, celui de fer le jour de Mars, celui de vif-argent le jour de Mercure, celui d'étain le jour de Jupiter, celui d'airain le jour de Vénus, et celui de

---

(1) Πρηστηρας και βροντας.

plomb le jour de Saturne, parce que chacun de ces métaux répondait par ses propriétés aux attributs de chaque planète.

Les anciens Hindous se servaient d'instrumens de cuivre pour les travaux de leurs mines; on ne saurait guère en douter, puisque dans ces derniers temps on a trouvé plusieurs instrumens de ce métal dans les mines abandonnées depuis bien des siècles. Ils savaient, il est vrai, corriger la trop grande malléabilité du cuivre, et par le moyen des alliages ils lui donnaient une dureté et une solidité presque égales à celles du fer. Quant aux armes de guerre, il est très-probable qu'elles étaient de fer; car il est souvent fait mention de ce métal dans les institutes de Menou comme d'un article d'une grande consommation. D'ailleurs, sans le fer et l'acier, qui n'est lui-même que le fer purifié et raffiné par la trempe, comment leurs orfévres, leurs graveurs auraient-ils pu exécuter ces travaux étonnans par leur perfection, que nos plus habiles artistes n'ont point surpassés? Comment auraient-ils gravé sur pierres et sur métaux, privés du burin et des instrumens pour lesquels on emploie l'acier le plus fin?

Je ne parlerai pas ici de leurs porcelaines; mais qui ne sait que depuis trois mille ans les Hindous sont renommés parmi tous les peuples

pour leurs teintures non moins brillantes que solides, ainsi que pour leurs huiles et leurs essences aromatiques? Il faut donc nécessairement qu'ils aient eu des procédés certains pour extraire par infusion, par décoction, par fermentation ou de tout autre manière, les substances colorantes de la terre, des racines, des minéraux, et les parfums balsamiques des arbres, des plantes et des fleurs.

§ IV. — De la médecine.

C'est par une très-longue suite d'observations qu'on a pu parvenir à connaître la vertu des plantes et les propriétés bonnes ou mauvaises de toutes les productions de la terre. Le résultat de ces observations, dirigé par la prudence et le discernement, a produit la médecine. A l'époque où les Védas ont été publiés, cette science était déjà ancienne dans l'Inde, car il en est question dans le Rig-Véda (1), et suivant les pouranas l'une des *quatorze retnas* ou *choses précieuses* qui sortirent de la mer par le frottement de la montagne Mandar (2) fut *un savant médecin* nommé *Danouantara*.

---

(1) Suivant M. Jones, le plus ancien livre de médecine est le *Schéréca*, qu'on attribue à Schiba.

(2) Voyez au tome II le paragraphe de l'*amritam*.

L'Inde abonde en reptiles venimeux; il en est, dit-on, dont la morsure est si dangereuse, que si l'antidote n'est appliqué sur-le-champ il devient impossible de sauver la personne mordue.

La connaissance des plantes qui renferment cet antidote fut donc toujours du plus grand intérêt, et l'on peut croire que de tous les temps les brahmines travaillèrent à l'acquérir. Aussi la plupart des livres de médecine se composent presque en entier de recettes contre les divers poisons végétaux, minéraux ou animaux.

D'après une coutume ancienne, commune à l'Hindoustan et à la Grèce, les médecins traçaient sur des tablettes la description des maladies et de leur traitement; ces tablettes restaient suspendues aux colonnes des temples, et chacun pouvait y chercher le remède au mal dont il souffrait, sans avoir besoin de recourir au médecin. Le nombre des tablettes devint prodigieux; on les recueillit, et leur collection forma les premiers livres de médecine; car ces livres sont moins des traités sur la science que des répertoires de recettes. Bernier, médecin lui-même, cite plusieurs de ces livres dont il a extrait quelques aphorismes qui semblent judicieux. M. Jones croit qu'on pourrait tirer un grand parti des recettes qui se composent de simples, par la raison que ces recettes sont le

produit d'une très-longue expérience. Il ajoute pourtant, non sans fondement, que celles où il n'entre que les feuilles ou les racines d'une seule plante doivent être préférées aux recettes compliquées, où l'on voit quelquefois jusqu'à soixante-six ingrédiens, parce que tant d'effets doivent se détruire ou se neutraliser l'un par l'autre.

Pour inciser, tailler ou amputer, les Hindous se servaient, de même que les Grecs et les Égyptiens, de substances pierreuses auxquelles ils savaient donner le tranchant le plus vif de l'acier. Hérodote et Diodore nous apprennent que c'était avec une pierre d'Éthiopie que les Égyptiens ouvraient leurs morts pour les embaumer, et avec un silex aiguisé qu'ils opéraient la circoncision. Il ne faut pas oublier que les anciens ont pris souvent l'Inde pour l'Éthiopie ou l'Éthiopie pour l'Inde, d'où l'on peut conclure que c'était de l'Inde peut-être que l'Égypte tirait ses instrumens de pierre tranchante.

Comme les brahmines étaient médecins et prêtres, ils remplirent de préceptes de médecine leurs livres religieux, afin de faire un devoir au peuple de quelques pratiques utiles à la santé. Les ablutions fréquentes, la tempérance dans l'usage des alimens, les jeûnes modérés n'ont pas eu probablement d'autre cause que le désir de

prévenir beaucoup de maladies. Les prêtres égyptiens faisaient comme les brahmines, parce qu'ils avaient les mêmes motifs. Pour corriger les mauvaises qualités de l'air, corrompu par les exhalaisons des eaux stagnantes, ils faisaient brûler en grande quantité une herbe consacrée appelée κυφος par Plutarque; il est probable que c'était le *cusha* des Hindous, qu'on employait au même usage.

Les médecins de l'Inde ne font guère usage aujourd'hui que de vomitifs, de purgatifs ou de substances diurétiques. La côte de Malabar produit une racine qui, prise en infusion, est un excellent stomachique. On l'appelle *créatt;* elle ressemble à la grande centaurée et a un goût très-amer. Les Hindous estiment aussi beaucoup la noix d'arec mêlée avec le *chounam;* on donne ce dernier nom à certains coquillages calcinés et broyés; mais par un préjugé absurde et qui résiste à l'expérience contraire, ils s'obstinent à trouver dans le poivre des qualités rafraîchissantes, et ils l'administrent à fortes doses aux malheureux travaillés de la fièvre.

Les Hindous sont très-ignorans en anatomie; aussi toutes les maladies dont la cause est interne excèdent leurs moyens de guérir, et ils regardent la plupart d'entre elles comme incurables. Dans ces sortes de cas, les brahmines

substituent les jongleries à la science qui leur manque. Ils supposent le courroux de quelque divinité offensée; de là les offrandes, les vœux, les sacrifices, et si le malade succombe c'est toujours parce que le dieu ne s'est point apaisé.

L'anatomie fut mieux connue sans doute des anciens brahmines puisque, malgré leur horreur prétendue pour l'aspect du sang, ils ont souvent répandu celui des victimes humaines; et l'on ne saurait croire que des sacrificateurs *médecins* qui égorgeaient des hommes vivans aient pu ignorer la structure du corps humain; mais ce qui tranche la difficulté, c'est le passage suivant de M. Jones, dans son Essai sur la philosophie de l'Inde. « J'ai trouvé, dit-il, dans le Véda même, non sans étonnement, un *oupanischa* entier sur les parties internes de l'homme, avec une nomenclature complète des nerfs, des veines et des artères, une description du cœur, du foie et de la rate, et plusieurs recherches sur la formation et l'accroissement du fœtus.» Les choses sont bien changées, et c'est un point constant que le défaut absolu de connaissances anatomiques est le seul obstacle qui empêche aujourd'hui les médecins hindous de sortir des ornières de la routine.

Ce ne sont pas pourtant les livres qui leur

manquent(1) ; mais tous ces livres ne sont guère que des recueils d'empiriques. Cependant on ne peut pas dire que le système actuel soit entièrement dénué de science, seulement la lumière y est si mal distribuée que l'élève ne saurait apprendre ni à connaître les maladies, ni à leur appliquer le remède convenable. « Eh ! que peut-on attendre, s'écrie M. Ward, d'une médecine et d'une chirurgie sans chimie et sans anatomie ? Le livre que cite M. Jones est entièrement inconnu aux praticiens modernes. Quand on veut qu'un jeune homme devienne médecin, on lui donne une grammaire sanscrite, deux ou trois livres élémentaires, le sastra; après quoi, pour devenir très-fameux il ne lui faut qu'une cure, qui le plus souvent est due au hasard ou à la bonne constitution du malade. L'aveuglement des Hindous sur ce point est tel, que l'assassinat de vingt pauvres malades lui ferait moins de tort qu'il ne retire de gloire d'un succès qu'il peut mettre sur le compte de la science. »

Les médecins hindous méprisent la méthode des Européens pour le traitement de la fièvre,

---

(1) Le nombre des auteurs qui ont écrit sur la matière médicale a été de tout temps considérable ; le *Marcandeya-pourana* en compte seize originaux, et ceux-là ont produit des commentateurs sans nombre.

de la dyssenterie et de quelques autres maladies du même genre. Ils prétendent qu'en Europe on épuise les malades par des évacuations ; ils se contentent de les mettre à la diète. On abat la fièvre, disent-ils, par famine. Ils veulent bien reconnaître pourtant que les chirurgiens d'Europe sont plus habiles qu'eux, qu'ils savent mieux arrêter le sang, panser une blessure, rajuster un membre cassé; mais sur la médecine, ils se croient toujours bien supérieurs à nous.

Les Hindous ne font aucun usage de la saignée; ils connaissent depuis un temps immémorial la pratique de l'inoculation; ils font l'incision au-dessus du poignet, prenant pour cela le bras droit des garçons et le bras gauche des filles.

Jamais un médecin n'entre chez un malade et ne donne son ordonnance sans recevoir ou demander son salaire, qui est taxé suivant la fortune du malade. Les riches se montrent en général très-reconnaissans, et les médecins très-intéressés ; il est juste pourtant de dire qu'on en trouve qui donnent gratuitement leurs soins aux pauvres, et qui leur fournissent même les remèdes. Ces remèdes sont toujours en poudres ou en pilules.

Voici un extrait des livres de médecine qui ont le plus de réputation chez les Hindous modernes.

« Si un médecin administre un remède à un malade le jour même où il est appelé, et avant de bien connaître la nature de la maladie, on peut le comparer à Yama (1).

» La théorie du pouls est si obscure, si mystérieuse, que dans le ciel même les médecins ne la connaissent qu'imparfaitement... Quand le médecin doit consulter le pouls du malade, celui-ci doit s'abstenir auparavant d'alimens, de travail, de bain, d'onctions d'huile, n'avoir ni froid ni chaud, être sans inquiétude et réveillé long-temps avant l'arrivée du médecin. Ce n'est qu'en remplissant tous ces préliminaires que le malade est en état d'offrir son pouls à ses observations.

» Il y a pour les flux de sang un remède bien simple, et qui est infaillible. Il consiste à mettre le malade au régime du riz cuit sans eau. Il ne faut mêler au riz aucun autre aliment. Cette substance a la propriété d'absorber l'acrimonie qui cause le mal. Pour toute boisson, on donnera au malade de l'eau corrigée par un peu de cinnamome ou de casse.

« On apaise les coliques les plus violentes en

---

(1) On se souvient que c'est le dieu de la mort.

appliquant sous la plante des pieds des plaques de fer brûlantes ; rarement ce remède manque-t-il son effet.

» On guérit la morsure des reptiles venimeux en introduisant dans la plaie un charbon ardent; le feu absorbe peu à peu le venin. Cette opération ne fait pas beaucoup souffrir le malade.

» Quand il faut absolument tirer du sang au malade, on lui applique des sangsues. » Les Hindous abhorrent la saignée; en revanche, ils se couvrent le corps de sangsues; quelquefois ils en supportent jusqu'à cent qu'ils laissent tomber d'elles-mêmes. Cette méthode affaiblit tellement le patient, qu'il a souvent plus de peine à reprendre des forces qu'à guérir de son premier mal. Quant à la fièvre, on pense la guérir avec des rafraîchissans, et on les administre à si forte dose, dit le docteur Fryer, qu'ils finissent par éteindre jusqu'à la chaleur naturelle; cet absurde traitement produit presque toujours des maladies chroniques ou même mortelles : l'hydropisie, la jaunisse, la cacochymie, etc.

» Prenez une certaine quantité d'arsenic blanc, beau et frais; prenez six fois autant de poivre noir bien nettoyé; mettez le tout dans un mortier de fer, et vous le pilerez pendant quatre

jours consécutifs, à courts intervalles. Ensuite vous mettrez la composition dans un mortier de pierre, et avec un pilon, aussi de pierre, vous la réduirez en poudre impalpable. Alors vous ajouterez un peu d'eau pour lui donner la consistance de pâte; vous ferez de cette pâte des pilules de la grosseur d'un petit pois; vous les garderez à l'ombre et dans un lieu sec; le malade prendra matin et soir une de ces pilules avec quelques feuilles de bétel, et là où il n'y a point de bétel avec un peu d'eau fraîche. Si, avant l'administration des pilules, on a eu soin de nettoyer le corps avec quelques purgatifs doux ou par le moyen de la *saignée*, le remède est beaucoup plus efficace et plus prompt. »

On prétend que cette recette, souveraine contre l'éléphantiasis, maladie horrible assez commune dans l'Inde, était tenue fort secrète par les anciens brahmines. Tout le monde s'accorde au surplus à dire que ces pilules sont un excellent remède, éprouvé par une longue suite de succès. Les Hindous les emploient aussi avantageusement contre ce qu'ils appellent le *feu persan*(1),

(1) *Lues venerea;* en persan, *atashac*. Le sanscrit n'a point de terme pour cette maladie, ce qui pourrait faire penser qu'elle ne date point d'une époque aussi reculée qu'on

mal qui est chez eux extrêmement ancien et le plus souvent héréditaire.

---

le croit. Cependant si, comme l'observe M. Crawfurd, elle avait été importée dans l'Inde par les Européens, la date de son origine y serait si récente qu'il ne serait pas possible que les Hindous ne l'eussent pas retenue, et qu'ils ne connussent pas à quel peuple ils devraient ce fléau destructeur.

CHAPITRE II.

DES BEAUX ARTS ET DES ARTS MÉCANIQUES.

ARTICLE I.

§ I. — De l'architecture.

QUAND on aperçoit les monumens de l'Inde (1) devant qui tant de siècles ont passé, on se demande par quels moyens ses habitans élevèrent ces masses indestructibles, rivales du temps. D'induction en induction, de conjecture en conjecture on se sent amené au point de convenir qu'ils ont dû jadis cultiver tous les arts dont la réunion était nécessaire pour produire ces étonnans ouvrages, et posséder aussi des procédés mécaniques dont la mémoire s'est effacée, ou dont le secret s'est perdu par l'effet

(1) MM. Daniel en Angleterre et Langlès en France en ont publié d'intéressantes descriptions.

destructeur des guerres d'invasion qui ont si souvent désolé ces contrées.

Si l'on compare ces monumens avec ceux de la Perse ou de l'Égypte, on se convaincra que les premiers ne peuvent pas être une copie des autres, qu'ils ont un caractère propre qui montre l'Inde et ses usages, et qu'en général on n'y voit, s'il est permis de parler ainsi, que la mise en action de ses conceptions mythologiques. Ce sont partout les formes pyramidales, ovales ou coniques, représentant, dit-on, les rayons du soleil ou l'œuf du monde. On y trouve pareillement reproduits par le ciseau le taureau, le lion, l'éléphant, le serpent, objets des préjugés religieux (1), et ces sculptures même, par l'imperfection du dessin, attestent leur antiquité.

La réflexion qui naît le plus naturellement de la présence de ces édifices extraordinaires, surtout dans les lieux où les Musulmans n'ont point pénétré, c'est qu'ils n'ont pu être construits que dans ces temps presque fabuleux où l'empire hindou, au plus haut degré de la gloire

(1) Le lion est ordinairement très-mal représenté dans les monumens de la Péninsule. Cet animal y est étranger, du moins depuis bien long-temps on ne l'y voit plus. Les Hindous du midi n'ont pu le peindre que sur le rapport des Hindous des provinces septentrionales.

et de la puissance, était sous la main d'un seul maître, d'un suprême maha-radjah dont le sceptre gouvernait cette heureuse contrée depuis les rivages du Sind jusqu'aux dernières provinces du Dravira. Pour entreprendre ces travaux immenses, pour les conduire et les terminer, il ne fallait pas moins que la main toute-puissante d'un grand souverain.

Cette monarchie universelle d'un maha-radjah, mentionnée dans les anciens poèmes, avait cessé d'exister à l'époque de l'invasion d'Alexandre. Au lieu d'un seul roi, les Grecs trouvèrent plusieurs princes indépendans, divisés d'intérêts, faciles à subjuguer : assurément les constructions d'Éléphanta, de Sumnaut, de Chalambroun, de Mavalipouram n'étaient point leur ouvrage.

Leurs auteurs, quels qu'ils soient, ont montré un goût décidé pour les grandes proportions. Tous ces monumens se composent de blocs de pierre énormes, le plus souvent de granit; quelques-uns sont encore parfaitement conservés. Outre qu'aucune tradition du pays ne fixe l'époque de leur construction, on y trouve des inscriptions qui depuis bien long-temps ont cessé Crawfurd. d'être intelligibles. Ces inscriptions sont dans un idiome vraisemblablement antérieur au sanscrit, puisqu'elles ne ressemblent à rien de ce qui est

postérieur; ou, si cet idiome existait en même temps que le sanscrit, il n'était apparemment connu que des prêtres et même des plus éclairés. Les siècles dans leur cours en ont emporté l'intelligence; mais si ces inscriptions sont en sanscrit, la forme des caractères a tellement changé depuis qu'elles existent qu'il est devenu à peu près impossible de les déchiffrer (1).

De grands rapports existent entre l'architecture de l'Inde et celle de l'Afrique. « Les pyramides d'Égypte, dit un écrivain, les statues colossales décrites par Pausanias, le sphinx, l'*hermès-canis* qui ressemble si fort à l'avatar où Vischnou prend la forme d'un sanglier, appartiennent par leur style et leur forme à la même race d'hommes qui ont creusé les vastes souterrains d'Éléphanta, érigé des temples à Bouddha et fabriqué les idoles de Gaya et des environs.

(1) J'ai parlé des excavations d'Éléphanta, de Salsette, d'Ellora, et de plusieurs pagodes célèbres. Je pourrais ajouter des descriptions nouvelles à celles que j'ai déjà données, et je n'épuiserais pas cette matière immense ; car dans le Décan et les contrées méridionales où les Mogols n'ont point séjourné, il y a un nombre infini de pagodes et d'édifices publics, et quelques-uns égalent en grandeur et en magnificence les temples de Bénarès, de Jagghernaut et de Challambroun.

Les caractères des inscriptions que portent plusieurs monumens hindous sont ou paraissent être d'origine mixte, indienne en partie et en partie éthiopienne, ce qui nous confirme dans l'opinion que l'Hindoustan et l'Éthiopie ont été peuplés par la même race. »

Hunter. La montagne qui forme la voûte d'Éléphanta est taillée de manière qu'elle ne paraît point reposer immédiatement sur les chapiteaux des colonnes, mais sur des poutres portées par les chapiteaux; *Pococke.* et les Égyptiens plaçaient sur les chapiteaux des pierres carrées formant architrave et tenant toute la largeur de l'édifice, afin de lui donner l'air moins lourd. Souvent même ils mettaient sur cette architrave un second rang de pierres placées dans le sens inverse, c'est-à-dire, celui de la longueur de l'édifice. Les piliers des Égyptiens étaient cannelés et massifs comme les colonnes des Hindous. Les uns et les autres leur donnaient une forme assez gracieuse, légèrement renflée par le haut, et ils les décoraient de sculptures représentant le lotos.

Les premiers temples des Hindous eurent la voûte plate, et les Égyptiens ne connurent pas l'art de leur donner la forme plus élégante d'une portion de cercle. Ces derniers couvraient leurs édifices de larges blocs de marbre ou de granit. Ils visaient plus à la solidité de ces masses qu'à

la beauté des formes. Aussi M. Goguet leur reproche-t-il d'avoir manqué de goût et de n'avoir pas eu même l'idée d'un arceau ou d'un dôme. Leurs édifices particuliers étaient construits de même, et les portes de leurs maisons se terminaient toujours par un linteau droit. Les Hindous ne tardèrent pas à s'éloigner de la méthode primitive, et les voûtes de Salsette furent cintrées. Ils adoptèrent ensuite généralement la forme circulaire, ce qui semble prouver qu'ils n'ont point pris des Égyptiens leur architecture, ou que s'ils ont puisé avec eux à la même source ils ont fait ensuite plus de progrès.

§ II. — De la sculpture.

Des statues colossales taillées dans le roc, des blocs énormes grossièrement façonnés sont bien loin sans doute des chefs-d'œuvres d'Athènes et de Rome; mais plusieurs causes se sont opposées à ce que la sculpture se perfectionnât chez les Hindous. La première était l'obligation que les sastras leur imposaient de s'assujettir à certaines règles dans le dessin de leurs figures; si le dessin était imparfait, l'exécution devait lui ressembler. D'un autre côté, ils avaient à représenter des objets auxquels la mythologie donnait des formes extraordinaires, et que leur qua-

lité de symboliques ne sauvait pas de l'extravagance : des hommes à plusieurs têtes et à plusieurs bras, les deux sexes unis dans une même figure, des têtes surmontées de cornes, des faces humaines avec des défenses de sanglier ou d'éléphant, des têtes d'animaux sur des corps humains, mille autres représentations grotesques ou horribles qui toutes semblaient défier le ciseau de l'ouvrier.

Cependant on trouve quelquefois dans ces grossières sculptures quelques détails heureux, et dans certaines physionomies de l'expression et de la majesté. Il est à croire que si les artistes avaient été livrés à leur propre génie, ou qu'ils eussent cherché un peu moins le grandiose aux dépens du naturel, de l'élégance et de la beauté, les sculpteurs de l'Inde seraient parvenus à un point d'où ils auraient pu servir de modèle à tous les autres peuples, même à ces Grecs dédaigneux qui appelaient les Hindous barbares et qui leur empruntaient leur philosophie et leurs dieux.

Au fond de la grande pagode d'Éléphanta, du côté de l'ouest, on trouve une espèce de sanctuaire de vingt-quatre pieds carrés. Les murs sont tout nus; un autel occupe le centre; huit géans de trente pieds et demi de haut gardent les quatre portes. Ces huit figures sont sculp-

tées en plein relief : on dirait qu'elles sortent de la muraille à laquelle elles tiennent; leurs têtes sont décorées comme celles des autres figures de la pagode; des colliers tombent sur leur poitrine, et leurs oreilles sont garnies de pendans très-longs. L'un de ces géans est encore parfaitement conservé. « Tout le poids du corps semble porter sur la jambe droite, tandis que le genou de la gauche est un peu fléchi. L'épaule droite est légèrement inclinée, et l'avant-bras un peu recourbé de manière à ce que la main se trouve à la hauteur du nombril. La main tournée en haut supporte un globe, et les doigts sont ployés ou plutôt renversés de dedans en dehors avec un art si admirable, que le spectateur croit porter lui-même le globe dont le poids produit cet effet. »

M. Hunter.

Quel que soit le peuple qui a taillé et sculpté ces figures, on ne peut nier qu'il n'eût poussé à un très-haut degré l'art du statuaire; et quand on voit si bien exprimée la contraction de tous les membres, causée par l'action musculaire ou par une impulsion extérieure, ou qu'on remarque le jeu de physionomie produit par les mêmes causes, on doit convenir que ce n'est point sans génie que l'artiste a trouvé de tels résultats.

En même temps que les figures d'Éléphanta servent à faire connaître l'état de la sculpture



dans ces premiers âges, elles fournissent la preuve qu'une foule d'arts mécaniques étaient avancés en proportion. Par exemple, l'épée et la clochette dans les mains de Schiba montrent que les Hindous savaient forger et fondre les métaux. Les colliers, les joyaux, les perles qui décorent les oreilles, le cou, les bras, les chevilles ou l'orteil de la plupart des statues, font voir qu'ils savaient fouiller dans les entrailles de la terre pour en extraire les pierreries, plonger dans l'océan pour avoir les perles, et trouver des procédés pour trouer les pierres précieuses. Le zennar, composé d'une tresse de plusieurs fils de coton, prouve qu'ils avaient, sinon des manufactures, au moins des filatures de coton. De là on pourrait tirer peut-être la conséquence que ces arts, qui existaient en des temps très-voisins du déluge, étaient nécessairement les arts antédiluviens conservés par Noé et par ses enfans.

En résultat, on doit dire que si les Hindous sont inférieurs aux Grecs sous le rapport de l'élégance et de la beauté des formes, ils surpassent à leur tour de beaucoup les anciens Égyptiens qui n'ont jamais fait que des ébauches grossières; et, comme je l'ai dit plus haut, l'art chez les Hindous aurait fait de plus grands progrès si la superstition n'avait opposé au génie de l'artiste une barrière insurmontable. Cela est d'autant plus

probable, qu'au rapport de tous les écrivains les Hindous ont en général reçu de la nature de belles proportions, et qu'ils auraient facilement trouvé au milieu d'eux des modèles à offrir aux peintres et aux sculpteurs.

§ III. — De la peinture et de la teinture.

La nature de l'Inde est plus belle que la nôtre. Le soleil y brille d'un plus vif éclat; les arbres s'élèvent à une hauteur prodigieuse; les oiseaux sont couverts des plus brillans plumages; les plantes étalent le plus beau vert; les fleurs s'y parent de couleurs ravissantes: tout semble appeler le pinceau de l'artiste; et les Hindous n'ont ni peintres ni tableaux! Ils n'ont jamais connu l'art heureux de mêler les couleurs pour les nuancer, pour imiter par une lente dégradation les divers effets de la lumière; l'ingénieuse méthode du clair-obscur n'a pas même été soupçonnée dans l'Inde. Leurs peintures, plates et sans relief, ne représentent les objets que très-imparfaitement; ce sont des ébauches au trait, et les intervalles que forme le trait se remplissent de couleurs tranchantes; encore ce défaut de goût serait-il moins sensible, si le dessin avait quelque correction; mais on chercherait vainement des proportions régulières dans les figures qu'ils peignent sur leurs étoffes.



Les Hindous paraissent ignorer de même toutes les lois de la perspective; aussi n'ont-ils point de tableaux. Il est pourtant une chose qu'ils représentent passablement : ce sont les fleurs et les plantes.

Mais si les Hindous ne savent point manier le pinceau, que leurs couleurs en revanche sont belles! De quel vif éclat elles brillent! Quel heureux avantage ont-elles surtout de se conserver sans altération! C'est par cet art précieux d'extraire les couleurs, de les appliquer et de leur donner une solidité à l'épreuve que les Hindous ont depuis trois mille ans excité l'admiration des autres peuples, et levé sur eux l'impôt annuel d'une grande partie de leur numéraire en échange de quelques étoffes peintes.

Ils se sont servis d'abord du suc des fleurs ou des baies des arbrisseaux. Ils ont employé plus tard les fossiles et même les simples terres colorées; mais à mesure que leurs connaissances chimiques se sont accrues, ils ont multiplié leurs essais, et les minéraux leur ont fourni des couleurs. Celles dont ils font le plus d'usage sont le bleu foncé et le rouge vif; ils les tirent de l'indigo et de la gomme laque. Ils ont excellé, ils excellent encore à teindre les cotons; leurs couleurs ne sont pas seulement vives, elles sont neffaçables, ce qu'on ne saurait attribuer qu'aux

préparations qu'on fait subir à l'étoffe. Peut-être usent-ils de quelque procédé semblable à celui des Égyptiens, décrit par Pline; ceux-ci dessinaient au trait un objet donné; ensuite ils enduisaient les compartimens de gommes de plusieurs sortes, après quoi ils mettaient la pièce d'étoffe dans une chaudière pleine de la composition colorante, et la faisaient bouillir un moment. Ces gommes, qui renfermaient des acides et des alkalis, faisaient prendre à la couleur des teintes différentes. Ces teintes étaient ineffaçables. J'ai parlé d'une plante dont la décoction a l'admirable propriété de fixer les couleurs, sans que cette décoction qui est légèrement colorée colore elle-même les étoffes. Plusieurs écrivains pensent que, pour produire ces couleurs brillantes et solides que les Hindous donnent à leurs tissus, ils font usage de dissolutions métalliques. Ils se fondent sur ce qu'au bout de quarante ou de cinquante ans l'étoffe est rongée par la couleur, comme cela arrive lorsqu'on emploie les acides corrosifs qui dissolvent les métaux.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Français, les Anglais, les Danois ont fait jusqu'ici de vains efforts pour imiter les couleurs des Hindous, et l'on peut assurer, dit le père Barthélemi, savant missionnaire allemand, qu'à

filer, tisser et teindre le coton, les Indiens surpassent tous les peuples de la terre.

« Le statuaire, dit le même écrivain, ne peut pas s'écarter de la route qui lui est tracée; il faut que son ouvrage exprime les attributs du dieu qu'il représente.

» L'architecte, plus libre, peut montrer plus de goût et de génie; mais quand le ciseau du sculpteur n'est point gêné par la tyrannie du prêtre, il produit aussi d'excellens ouvrages; on peut en juger par les bas-reliefs, les vases, les figures qu'exécutent les artistes hindous. » Il en est pour la peinture de même que pour la sculpture: on défend au peintre de suivre les inspirations du génie et de peindre les dieux comme il lui plaît; une innovation en ce genre serait regardée comme une impiété. Les brahmines prescrivent la forme que doit avoir la figure; le peintre doit se conformer à l'indication qu'on lui donne, et il s'embarrasse peu des règles de l'art et du goût... « Ainsi la peinture et la sculpture se trouvent étroitement liées dans l'Inde à la théogonie, et comme les brahmines ont seuls le droit d'expliquer ce qui regarde la religion, ils sont aussi les juges exclusifs du travail des peintres et des sculpteurs. Ceux-ci ne connaissant ni le sanscrit ni la mythologie, la loi les soumet à l'obligation de consulter les brahmines, et elle

punit la moindre infraction par l'exclusion de la caste. Telle est la vraie raison du peu de progrès de la sculpture et de la peinture dans l'Inde. »

§ IV. — De la musique.

L'histoire de la musique des Hindous se trouve dans un hymne à Saressouati, déesse de l'harmonie; l'auteur suppose que les sept notes dont la combinaison produit la musique et la rend capable d'agir sur les cœurs et d'exciter les passions ont été inventées ou trouvées depuis un temps immémorial; ensuite il trace le *ragmala* ou système musical avec tous ses modes, et il fait voir son union intime avec le système théologique (1). Ce qui est positif, c'est que la musique est très-ancienne dans l'Inde, puisque le Gandharva ou second Oupavéda contient un traité de la musique dont l'invention est attribuée à Bharata, et qu'il existe plusieurs livres sanscrits très-anciens sur le même sujet, avec des airs notés. Il paraît même, si nous devons en croire M. Jones, que le système musical des Hindous s'est formé sur des principes plus naturels que ceux qui dirigent le nôtre. « Leurs composi-

(1) Voyez tome II, article de *Saressouati*.

teurs ne cherchent, dit-il, que l'expression diverse des passions, et ils sacrifient souvent la mélodie au désir de produire cet effet; cependant ils ont différens modes qui peuvent plaire même à des Européens. »

Il me semble qu'on ne doit pas adopter sans restriction cette opinion de M. Jones, qui sans doute était très-savant, mais qui peut-être n'était pas excellent musicien. Je ne crois pas que la musique puisse exprimer les passions comme la peinture représente les objets. L'expression musicale a toujours été et sera toujours très-imparfaite, surtout quand il s'agira de peindre des sensations douces, qui ne sont que les nuances affaiblies d'une passion plus vive. On conçoit bien qu'entre la douleur et la joie il y a une distance si grande, que la musique peut jusqu'à un certain point les imiter par des sons; mais il est une foule de sentimens qu'elle ne peut exprimer que par le secours des paroles : encore n'est-il que trop vrai que souvent le même air peut convenir à des paroles dont le sens est très-opposé.

Il est des personnes qui, semblables aux Hindous, veulent qu'on sacrifie la mélodie à l'harmonie, c'est-à-dire pour beaucoup d'entre elles, au bruit. Ce sont celles qui trouvent de grandes jouissances dans une bruyante symphonie; mais

la symphonie terminée, qu'on leur demande ce qu'elles ont éprouvé ou quelle passion a été excitée en elles; tout ce qu'elles pourront dire, avec de la bonne foi, c'est que leur oreille a été flattée de temps en temps par des accords sonores.

D'autres pensent que l'harmonie n'est et ne doit être qu'accessoire à la mélodie, et que si quelque chose dans la musique peut peindre la passion, c'est un chant heureux, simple et facile, en un mot cette mélodie que les harmonistes dédaignent. L'écrivain anglais semble avoir été du nombre de ces derniers. Comme la musique et l'opinion qu'on s'en forme sont une affaire de sentiment et non de calcul, chacun croit que son goût particulier est le meilleur : aussi je ne combattrai celui de personne; je dirai seulement que si, même parmi nous, la musique a besoin des paroles, peut-être aussi des prestiges de la scène, pour pouvoir prétendre à quelque effet, on ne doit pas regarder comme bien merveilleuse la musique des Hindous privée de ce secours.

Leurs chants religieux ne consistent guère qu'en cris et en hurlemens, accompagnés du bruit effroyable de mille tambours, tambourins, trompettes et autres semblables instrumens. Ce n'est guère que pour ces sortes de chants que les

Hindous font usage de leur musique : tout le reste en mérite à peine le nom. Quant à leurs instrumens, ils ne donnent pas une grande idée de la délicatesse de leur goût.

Ils ont premièrement plusieurs espèces de tambours, les uns grands, les autres petits, larges d'un côté et étroits de l'autre, tambours de bataille, tambours de divers calibres unis ensemble. En second lieu, ils ont des tambourins de plusieurs manières, à porter suspendus au cou, à tenir à la main, à pouvoir en jouer en dansant. Plusieurs de ces tambourins ne sont que des pots de terre recouverts d'une peau mal tendue; ensuite viennent les cymbales, les unes de métal *kangsias*, les autres de pierres très-minces, au nombre de quatre, qu'on fait heurter ensemble, *kratalas;* le *jalataranga*, consistant en sept coupes de métal qu'on emplit d'eau et qu'on frappe avec des baguettes; le *khamac*, fait avec deux outres en forme de sablier; les *touris* ou trompettes; les *vanks* ou corps de chasse; les *sanaïs*, espèce de hautbois, et les *souara-mangalas*, composés de plusieurs chalumeaux attachés ensemble, comme les pipeaux de Pan.

Les instrumens à cordes répondent à ceux que je viens de nommer. Ce sont une espèce de harpe comme celles des anciens Juifs, le *sitara* et le *dotara* instrumens à trois et à deux cordes qu'on

pince avec les doigts; le *scharingi*, espèce de violon, le *pinaka* ou rebec, ayant deux citrouilles au lieu de vessies, sur lesquelles le joueur frappe avec une troisième citrouille qu'il tient dans la main, le *tritantri* luth à trois cordes, et le *saptassouara* luth à sept cordes.

Je doute qu'avec de tels instrumens, fussent-ils aussi parfaits dans leur genre que les meilleurs de ceux qu'on fabrique en Europe, les Hindous puissent faire de la musique capable de plaire à nos diletanti.

ARTICLE II.

Des arts mécaniques.

§ I. — Antiquité des arts chez les Hindous.

Les institutes de Menou contiennent plusieurs chapitres qui se rapportent aux professions mécaniques et aux diverses manufactures. Cela suffit pour prouver leur antiquité. On ne peut pas dire que ces chapitres ont été ajoutés : dans l'histoire ancienne du commerce, on voit les Hindous vendre aux Arabes, aux Égyptiens et aux Phéniciens, en échange de l'or que ces peuples leur apportaient, les divers produits de leur sol et de leurs manufactures : des pierres gravées, des ouvrages de métal, des diamans

polis(1), enchâssés dans l'or, des tissus magnifiques, des teintures inimitables, des peintures achevées d'oiseaux, de fleurs et de fruits, des vases d'agathe et de cristal d'un travail parfait marquetés de pierres précieuses, des ouvrages filigranés d'or, d'ivoire et d'ébène, une foule d'autres objets qui tous attestaient l'habileté de l'ouvrier et alimentaient le commerce par lequel tant de trésors furent versés dans l'Inde.

Voici quelques passages extraits du livre de Menou.

« Le roi s'informera jour par jour... de l'état de ses mines de métaux précieux et de ses carrières.

» Que chacun, suivant le précepte du sage, purifie avec de la cendre, de l'eau ou de la terre, tous ses instrumens de métal, ses pierreries et ses ustensiles de pierre.

» La vaisselle d'or ou d'argent, les vases de pierre(2), et en général tout ce que l'eau pro-

(1) Les premiers diamans n'ont été taillés en Europe qu'en 1456, par Louis Berguen, de Bruges.

(2) Toutes les fois qu'il est parlé de vases de *pierre* dans les institutes, il faut entendre une substance terreuse ou pierreuse de la nature du silex qu'on soumettait à l'action d'un feu violent pour la mettre en fusion et en tirer la porcelaine.

duit, comme le corail et les perles, seront lavés avec de l'eau seule. La vaisselle de cuivre, de fer, d'airain, d'étain ou de laiton sera nettoyée avec de la cendre ou bien avec des acides et de l'eau.

» L'ouvrier ne doit pas mêler des travaux d'espèces différentes, percer des pierres fines telles que les diamans et les rubis, et percer des perles ou des pierres moins précieuses.

» Le brahmine ne trafiquera ni d'étoffes tissues, ni d'étoffes de *sana* (écorce de *cschouma*), ni d'étoffes rouges, ni d'étoffes de laine quoiqu'elles ne soient pas rouges.

» Les ustensiles d'écaille ou de corne, d'os ou d'ivoire, seront nettoyés de la même manière qu'on purifie les manteaux de cschouma.

« Il est défendu de boire des liqueurs enivrantes. Ces liqueurs sont de trois sortes principales : la première se tire de la lie ou marc du sucre, la seconde du riz égrugé, la troisième des fleurs du *madhouca* : l'une ne vaut pas mieux que l'autre. »

Il résulte de ces divers passages et de plusieurs autres qu'on omet, que vers le quatorzième siècle avant Jésus-Christ, époque à laquelle le livre de Menou fut écrit, les Hindous fabriquaient des vases de toute sorte de matières; qu'ils travaillaient les métaux et les pierreries;

qu'ils savaient donner à l'os et à l'ivoire les formes les plus variées; qu'ils avaient déjà le secret des brillantes couleurs de leurs tissus; qu'ils tannaient les peaux et les teignaient; qu'ils obtenaient soit par distillation soit par d'autres voies les divers esprits du sucre, des fleurs, des graines et des plantes; qu'ils se procuraient par les mêmes moyens des huiles essentielles et des parfums; qu'ils émaillaient, doraient, vernissaient, raffinaient les métaux, faisaient la plus belle porcelaine; qu'ils fabriquaient de la poudre à canon ou tout autre matière du même genre; qu'ils montaient les pierreries et qu'ils les imitaient avec des verres colorés. On ajoute même que plus d'une fois ils substituaient ces fausses pierreries aux véritables, ou qu'ils les vendaient pour bonnes aux marchands étrangers.

§ II. — Des porcelaines et des verres de couleur.

Les Hindous trouvent dans le pays qu'ils habitent une grande variété de terres argileuses qui, fournissant par le mélange de l'eau une pâte assez compacte pour recevoir toutes les formes, ont servi dès les premiers temps à la fabrication des idoles et des ustensiles domestiques. Ils avaient commencé par jeter au moule

les images de leurs dieux; ils apprirent ensuite à les durcir au feu, à les couvrir d'azur et d'or. Ces premiers essais, grossiers et informes, firent naître la sculpture; la terre ne fut plus employée que pour l'usage privé. Sans doute il fallut beaucoup d'épreuves avant d'arriver à ces riches vases de porcelaine dont les anciens Romains faisaient tant de cas, et surtout à ces vases *murrhins* que beaucoup d'écrivains modernes ont cru d'agathe ou de cristal, et qui n'étaient que de porcelaine très-pure. Pline rapporte que ces vases coûtaient très-cher et que les plus grands valaient, prix commun, jusqu'à trois cents talens.

Martial appelle ces vases (1) *coupes de murra tachée.* C'est qu'en effet les Romains donnaient le nom de *murra* à la matière des vases, et qu'elle était jaspée de bleu et de rouge sur un fond blanc. Ces taches n'étaient pas seulement sur la superficie, mais elles pénétraient la *murra;* ce qui était probablement produit par l'action du feu sur les couleurs. La murra se trouvait principalement, dit-on, vers la Parthie et les limites septentrionales de l'Inde, et il est probable, s'il en est ainsi, que les Hindous emportè-

---

(1) *Pocula maculosæ murræ.*

rent le secret de cette fabrication quand ils s'éloignèrent de l'Iran, leur primitive patrie.

Les institutes de Menou font mention d'une caste particulière, nommée *coumbhacara*, mot qui signifie littralement les *potiers de terre*. Quand les Athéniens envoyèrent une ambassade en Perse, avant l'expédition d'Alexandre, ils rapportèrent de Suse des vases de verre et de porcelaine (1), et comme il paraît que les Persans n'ont jamais eu de manufactures de verre ou de poterie, on peut croire qu'ils tenaient ces vases des Hindous. Au reste, les anciens ignoraient tout-à-fait la nature de la composition des *murrhins*. Les Grecs les désignaient communément par le nom de *yalina*, mot qui souvent était employé pour cristal.

Les Chinois apprirent des Hindous à fabriquer les porcelaines que Menou appelle *vases de pierre;* et quoique les premiers, par la découverte qu'ils ont faite dans les provinces orientales de leur empire de la terre *kaolin* éminemment propre à la fabrication de la porcelaine, se soient emparés en des temps plus modernes de cette branche lucrative de commerce, il leur est impossible d'opposer aucun

(1) Υαλινα εκπωματα.

document à l'autorité de Menou. Le premier écrivain qui parle des porcelaines de la Chine est le voyageur arabe dont l'abbé Renaudot a publié la relation. « Les Chinois, dit ce voyageur, ont une excellente espèce de terre avec laquelle ils font de la faïence qui a la finesse et la transparence du verre. »

Cependant on a prétendu que les anciens Hindous ne savaient pas faire le verre, et que tous les articles de cette matière qu'ils possédaient leur étaient venus des Grecs et des Romains. Je ne saurais partager cette opinion. Suivant le rapport formel de Pline, les Indiens fabriquaient des pierres artificielles, et particulièrement le béryl ou l'aigue-marine qu'ils imitaient avec la plus grande perfection. A l'autorité de Pline on peut ajouter celle de l'auteur du Périple, qui affirme que dans les verreries de la Thébaïde on s'efforçait de contrefaire les vases murrhins de l'Inde, et qu'on y fabriquait même une grande quantité de faux murrhins qu'on livrait au commerce; or, comme ces faux murrhins étaient de verre, il fallait de nécessité que les véritables fussent de quelque matière semblable, telle que la porcelaine très-fine qui avait la transparence du verre.

A la vérité, Pline attribue aux Phéniciens la première découverte du verre. « Ils le fabri-

quaient, dit-il, avec le sable fin de leurs rivages, au moyen de la fusion et du mélange de la cendre de quelques plantes; les Sidoniens en faisaient des miroirs. » Mais comment supposer que des hommes capables de composer des pierres artificielles qui n'étaient que des substances vitrifiées, et de leur donner la couleur et l'apparence des émeraudes, n'ont pas su faire le verre qui demande des procédés plus simples et plus faciles? Comment supposer que les Hindous n'auraient pas connu la fabrication du verre avec lequel les Égyptiens tentaient d'imiter leurs porcelaines? D'ailleurs, on n'ignore pas que dans les manufactures de poterie il y a toujours des vitrifications produites par l'intensité du feu, et il est très-probable que la fabrication de la poterie et celle du verre sont nées l'une de l'autre.

Il est possible, au surplus, que les Hindous aient appris des Phéniciens la composition du verre; mais il n'en est pas moins vrai qu'une tribu de *coumbhacaras* ou potiers existait dans l'Inde au temps de Menou, et qu'il est souvent parlé dans les institutes des *vases de pierre* pour les sacrifices. Quant au verre, il en est fait mention expresse dans le dictionnaire d'Améra, antérieur à l'ère vulgaire, sous le nom de *sourya-canda* ou *corps brillant et transparent, à travers lequel les rayons du soleil peuvent passer.* Ce-

pendant les Hindous ne l'employaient pas pour garnir les croisées de leurs maisons. Ils se servaient de plaques minces et polies de nacre de perle qu'ils tiraient du cap Comorin et des pêcheries voisines.

§ III. — De l'art lapidaire.

L'art de graver sur pierre est très-ancien en Égypte. Pharaon, suivant l'Écriture, donna son *sceau* à Joseph en l'investissant du ministère, et Moïse grava sur deux *pierres* d'onyx les noms des enfans d'Israël, c'est-à-dire des douze chefs des tribus. Mais cet art ne remonte-t-il pas encore plus haut chez les Hindous? L'Inde a produit constamment toute sorte de pierres fines *M. Raspe.* et dures, propres à la gravure, et en même temps la matière des outils qui seuls pouvaient triompher de leur dureté; par exemple, avec le diamant, elle possède une autre sorte de diamant-spath, à l'aide duquel on taille les diamans beaucoup mieux qu'avec le meilleur émeri. L'Égypte au contraire n'a que des jaspes et des porphyres; ses prétendues mines d'émeraudes de la Thébaïde sont perdues ou épuisées. M. Dutens prétend même qu'elle n'a jamais eu la véritable émeraude, et l'on n'y trouve ni le diamant ni le diamant-spath, sans lequel le graveur ou

le lapidaire ne peuvent rien faire. Plusieurs pierres gravées, trouvées dans l'Inde, semblent justifier cette opinion; l'une est une émeraude appartenant à M. Wilkins et représentant le singh ou lion indien, avec une inscription sanscrite qui établit que cette pierre est une antique, quoique l'inscription soit sans date; l'autre est un beau lapis-lazuli de M. Townley, représentant un homme et une femme assis sur une espèce de trône, et costumés de la même manière que les figures des anciens bas-reliefs d'Éléphanta. Un grenat oriental et plusieurs autres pierres ont des gravures semblables.

Le roi de Travancor a un sceau d'une pierre très-dure sur laquelle sont gravés ces mots: *Shri-Padmanabhen;* c'est un des noms de Vischnou. Le roi de Ceylan, Vimala-Dherma-Souryada, qui embrassa le christianisme et prit le nom de *don Jean d'Autriche*, avait un anneau sur lequel était gravée la figure de Bouddha. Ces diverses pierres, qui sont incontestablement hindoues, prouvent que l'art de graver sur la pierre n'a jamais été étranger aux Hindous; ce qui fait supposer l'existence d'un grand nombre de professions mécaniques dont le concours a été nécessaire pour former celle du lapidaire et du graveur.

Pour ce qui concerne la monture des pierres

sur l'or et les ouvrages d'orfévrerie, je laisserai parler Aboulfazil qui, après avoir dit que les orfévres, lapidaires ou joailliers hindous se font payer chèrement mais qu'ils sont *excellens ouvriers*, chose peu surprenante dans un pays où depuis trois mille ans au moins le fils exerce exclusivement la profession de son père, continue en ces termes :

« Le *seisphoul* est une fleur d'or qui ressemble au souci, et qu'on porte sur la tête; le *mang* se place à la division des cheveux; le *tika* a la forme d'un croissant et se met sur le front; le *kourrenfoul* est un pendant d'oreille fait comme une rose; le *nouth* est un anneau composé d'un rubis, de deux perles et d'autres joyaux montés sur l'or; le *goulouband* est un collier de cinq ou sept rangs de très-petites roses d'or; le *jéouï* se compose de cinq épis d'or entrelacés de soie, et s'attache au poignet; plusieurs clochettes d'or, suspendues à un fil d'argent, forment le *choudirghunta*; c'est une ceinture, etc.

« La plupart de ces joyaux sont enrichis de pierreries. Les joailliers des autres pays se servent de laque pour retenir les pierres dans le chaton; ceux de l'Inde emploient pour le même usage une espèce d'or appelée *kourden*, et si malléable qu'on est presque tenté de croire à l'histoire de *Parvez* qui pétrissait l'or avec

ses doigts comme de la cire (1). L'orfévre met d'abord au fond du chaton une goutte de laque, sur laquelle il étend une petite lame de kourden; ensuite il presse la pierre sur l'or, et cela suffit pour la fixer très-solidement. »

§ IV. — Des manufactures de coton, de soie, etc.

Ces manufactures, qui de tout temps ont fait la gloire de l'Inde, ne sont pas moins admirables par l'inépuisable variété de leurs produits que par la perfection et le fini du travail des ouvriers (2).

I. M. Sonnerat a décrit, dans la relation de ses voyages, divers procédés que les Hindous emploient pour préparer le coton et former ces tissus précieux dont la finesse est telle, qu'une pièce de trente aunes de long peut tenir roulée dans le creux des deux mains (3). La machine à

Crawfurd.

(1) Aboulfazil indique ici la manière de préparer ce kourden. Les principaux ingrédiens étaient la bouze de vache et un sel qu'il nomme *sambhir*.

(2) On trouvera dans le chapitre Ier de la section suivante, § III, les noms d'un grand nombre de métiers.

(3) M. Legoux parle de mousselines dont le tissu est si délié, que mises en neuf doubles elles laissent apercevoir la couleur et la forme de ce qui est dessous. Ce qui n'est pas

carder est extrêmement simple, comme la machine à filer, et le métier lui-meme ne consiste qu'en deux pièces de bois placées sur quatre pieds droits plantés dans la terre, ordinairement sous un arbre, du moins pour les toiles communes; car pour les autres on place le métier dans l'intérieur des maisons, parce que le fil est si fin qu'il suffit de la moindre agitation de l'air pour le casser.

Quand la pièce est sortie du métier, on la lave à deux reprises, ou bien on la trempe dans l'huile de noix de coco pour lui donner plus de solidité. On peut aussi lui procurer plus de corps et en même temps plus de souplesse, en la plongeant dans le *cangi* ou eau de riz. Les Hindous ont une manière d'appliquer le cangi qui donne à l'é-

---

moins extraordinaire c'est qu'il y a des ouvriers nommés *radfougors*, dont le travail consiste à faire les reprises à ces pièces de mousseline si elles viennent à se déchirer. Leur méthode exige autant de patience que de dextérité; ils dégagent du tissu tous les fils; ils y ajoutent bout à bout d'autres morceaux de fil de la même qualité, mais amincis avec soin afin que l'endroit repris ne soit pas plus épais que le reste. Ils n'attachent pas les fils au moyen de nœuds : ils les tortillent ensemble. Ce travail s'exécute avec tant de perfection qu'il est impossible de reconnaître la place de la déchirure.

toffe une apparence de force qui trompe plus d'un acheteur; mais aussitôt que l'étoffe est lavée, le cangi se dissipe, et la toile paraît tout usée.

Il y a vingt-deux sortes de toiles de coton, non compris les mousselines ni les toiles peintes. Ces dernières ne s'impriment pas comme en Europe; on les peint avec une espèce de brosse faite des fibres que fournit l'écorce de la noix de coco; ces fibres ressemblent assez, du moins dans le Malabar, à du crin de cheval, et par leur grande élasticité elles ménagent au peintre la faculté de leur donner la forme qu'il veut.

II. Les Romains avaient donné à la soie le nom de *sericum*, parce qu'ils croyaient qu'elle venait du pays des Sères, nation par laquelle on pense qu'ils entendaient les Chinois; mais ils ignoraient complétement la nature de cette substance. Les uns la prenaient pour le duvet qui recouvrait les feuilles d'un arbre de l'Asie, les autres la regardaient comme provenant d'une espèce d'araignée. Ils étaient tous éloignés de penser que ces tissus magnifiques dont les Arabes et les Persans fournissaient les marchés de l'Asie, et que leur prix énorme faisait réserver pour les souverains, étaient l'ouvrage d'un peuple dont le nom à peine connu avait bien rarement frappé leurs oreilles.

Si, comme je le pense, les institutes de Menou sont de quelque poids, l'honneur de la découverte et de la fabrication de la soie ne saurait être ravi aux Hindous. Il est fait mention dans ce livre d'une tribu de tisserands sous le nom de *tantravayas*, d'une tribu de *pundracas* qui élèvent des vers à soie, et d'une autre tribu de *pattassoutracaras* ou tordeurs de soie. Ceci est d'autant plus digne de remarque qu'on a longtemps prétendu que la Chine seule avait produit la soie jusqu'au temps de Justinien. Mais, outre les mentions fréquentes que font les institutes et d'autres livres sanscrits de la soie et de ceux qui la mettaient en œuvre, sans se prévaloir même de l'opinion très-probable qui fait sortir les Chinois des Hindous, il est une raison que je crois décisive : c'est que, en s'éloignant de l'Iran et de la Chaldée, les descendans de Noé ont dû se fixer dans l'Inde plutôt que dans la Chine, d'abord parce que l'Inde étoit moins éloignée, ensuite parce que le climat et le sol étaient préférables.

Il y a dans le soubahdar de Délhy un canton nommé *Sérhind* qui, suivant l'Ayin-Abkéri, abonde en vers à soie; n'est-il point à présumer que c'est le *Sérinda* d'où les moines persans, à ce que dit Procope, apportèrent la soie à Constantinople? Ce qui doit paraître bien étonnant,

c'est que la soie que l'Inde fournissait en abondance ait toujours été chère à Rome, au point que l'empereur Aurélien refusa, dit-on, à sa femme un assortiment qu'elle demandait.

Ce fut au milieu du sixième siècle que les moines persans se rendirent auprès de Justinien avec des œufs de vers à soie. Environ six cents ans après, Roger roi de Sicile, ayant conquis une partie de la Grece et y trouvant ce précieux insecte, le rapporta dans son pays, et en fit passer dans la Calabre et dans d'autres lieux de l'Italie, d'où il fut introduit en France vers la fin du quinzième siècle. Louis XI, qu'il a été de mode d'appeler un tyran et qui fut un grand prince(1), fit venir des Génois, des Vénitiens, des Grecs même pour élever ces vers à soie, et il accorda

(1) Je n'entends faire l'apologie ni de ses faiblesses, ni des torts qu'on lui reproche et qui sont en partie ceux de son siècle : je veux parler seulement des grandes choses qu'il fit ou qu'il voulut faire ; de son talent pour gouverner, talent qui lui valut la réputation du meilleur politique de son temps, et qui fit dire à François Ier qu'il avait mis les rois de France hors de page ; des conquêtes qu'il sut faire sur l'esprit féodal du siècle ; des nombreuses provinces qu'il ajouta à ses états, la Bourgogne, l'Anjou, le Maine, la Provence, le Roussillon, les trois quarts de l'Artois et de la Picardie, etc., etc.

à ces étrangers plusieurs priviléges; la soie continua toutefois d'être extrêmement chère.

Les Hindous travaillent la soie comme le coton, c'est-à-dire avec des instrumens très-simples, mais avec une dextérité singulière. Ils en font communément des tentures et des tapis. On ne peut rien voir au-dessus de ces ouvrages, ni pour la finesse et la qualité de la soie, ni pour la beauté du tissu, ni pour l'éclat et la vivacité des couleurs, ni même pour l'élégance et la régularité du dessin.

§ V. — De la construction des vaisseaux.

Si l'on n'avait pas dans les lois du Menou la preuve irréfragable que les Indiens de son temps étaient navigateurs et qu'ils se livraient même à des entreprises maritimes, il faudrait supposer, d'après la nature des choses, qu'ils eurent dès les premiers âges l'usage des barques et de la navigation sur les fleuves, car il est évident qu'ils ne pouvaient pas s'en passer. Leur pays est coupé par de grandes rivières qui, durant la saison des pluies, roulent des masses d'eau énormes, inondent la plaine et coupent les communications. Ces rivières ne pouvant recevoir de ponts en aucun temps à cause de leur largeur et de leur profondeur, et les provinces se trouvant ainsi séparées et isolées,

il a fallu des navires pour franchir ces barrières. D'ailleurs les premiers Hindous aimèrent à construire leurs villes dans les îles que formaient les fleuves, et ils ne pouvaient gagner leurs habitations que sur des bateaux.

Il est à présumer que leur navigation fut d'abord limitée au Sind et au Gange et que leurs navires, ou pour mieux dire leurs barques, se composèrent de pièces de bambou jointes ensemble (1) et recouvertes, comme celles des anciens Bretons, de peaux de bête crues ou non corroyées. Diodore de Sicile, qui donne de longs détails sur l'expédition prétendue de Sémiramis, dit que le roi de l'Inde, qu'il appelle Staurobates, avait une flotte de quatre mille barques ou bâtimens, et qu'il tenta sans succès de disputer aux Assyriens le passage de l'Indus. Ceux qui adoptent le récit de Diodore et de Ctésias pensent que Sémiramis ne dut la victoire qu'aux Phéniciens qui composaient une partie de ses forces, et qui étaient bien meilleurs marins que les Hindous. Au surplus, la flotte même de Sémiramis ne doit pas donner une bien haute idée

---

(1) Le bambou croît en abondance dans l'Inde sur le bord des grands fleuves, et généralement dans tous les lieux marécageux.

du mode de construction des vaisseaux; car elle fut construite sur le Sind même au moyen de pièces détachées, transportées à dos de chameau du fond de la Syrie.

Il paraît, d'après Suidas, que les Assyriens avaient eu soin de renforcer les proues de leurs navires et de les garnir d'éperons de fer très-aigus et très-longs, dont quelques-uns même étaient au-dessous du niveau de l'eau. Ces éperons, dont le nombre allait depuis quatre jusqu'à dix, perçaient et déchiraient sans beaucoup de peine les bâtimens indiens. L'usage d'armer ainsi les vaisseaux passa dans la Grèce, où il se perpétua jusqu'au temps d'Eschyle, qui les appelle δεκέμβολος, vaisseau *à dix becs*. Il semble que les Grecs avaient l'habitude de les enduire à l'extérieur d'une couche de poix, ce qui leur fait donner par Homère le nom de *noirs*, μέλαιναι. Les Indiens arrosaient aussi d'un mélange de poix et de résine, les peaux dont ils doublaient leurs navires.

Pline a dit, et sans doute avec raison, que les nageoires des poissons et les queues des oiseaux avaient donné aux hommes l'idée des rames et du gouvernail. Les Hindous durent voguer longtemps sur leurs fleuves sans mât et sans voiles, mais il est très-vraisemblable qu'ils se servaient déjà de voiles au temps de Menou, car ils entreprenaient des voyages sur mer; et quoiqu'ils

n'allassent pas au-delà du golfe Persique et de la mer Rouge, il est difficile de croire qu'avec de simples batelets à la rame, il eussent osé s'aventurer sur l'Océan. Ils ne manquaient pas de bois de construction, et l'on doit supposer que pour ces longues courses ils avaient des vaisseaux construits solidement et assez grands pour contenir des marchandises, des marins et des provisions, ou bien il faut effacer du livre de Menou les nombreux passages qui se rapportent aux expéditions sur mer.

Ces considérations peuvent faire naître des doutes bien fondés sur l'aventureux voyage de Sémiramis; du moins si, comme Usher le prétend dans sa chronologie, il n'a eu lieu que dans le douzième siècle avant J. C., les Hindous qui à cette époque avaient des vaisseaux capables de faire de longues courses maritimes, auraient opposé à la flottille assyrienne une résistance efficace, et dans ce cas il faudra retrancher des récits de Diodore tout ce qui concerne les vaisseaux de Sémiramis et sa victoire sur l'Indus.

On sait, par le témoignage unanime de l'antiquité, que les premiers vaisseaux furent ronds. *Bochart.* Les Tyriens en avaient de deux sortes : les uns étaient ronds et servaient communément au commerce; les autres étaient longs comme des galères et avaient trois rangs de rameurs. Quant

aux Hindous, d'après leur attachement inviolable aux coutumes de leurs pères et leur répugnance invincible pour toute innovation, on peut juger par la forme actuelle de leurs jonques de celle qu'elles ont toujours eue. Ce sont de gros bâtimens, d'un aspect désagréable, presque aussi larges que longs, d'une grande capacité, mais d'une manœuvre lourde et difficile.

Quand on voit les vaisseaux des Hindous, on devine aisément qu'ils n'ont jamais été destinés qu'au commerce; les Phéniciens au contraire, obligés sans cesse de se défendre contre d'ambitieux voisins, durent s'appliquer à perfectionner leurs vaisseaux qui leur avaient donné, et qui seuls pouvaient leur conserver la supériorité sur leurs ennemis.

Le voyageur Marc-Paul, qui vivait au douzième siècle, a fait la description des navires indiens, et depuis cette époque ils n'ont pas changé. « Le Teck ou Tick, qui couvre les chaînes des Gattes, leur fournit le meilleur bois de construction; ils font leurs câbles et leurs cordages avec les fibres de la noix de coco. Le corps du bâtiment est fabriqué de planches de teck; le tronc leur donne des mâts; les filamens du fruit sont employés aux cordages; l'huile et la résine servent à calfater le bâtiment. Mais le teck ne donne pas seulement la matière pour le

construire, il donne aussi la denrée dont la cargaison se compose. La noix verte ou sèche de cet arbre est un fruit précieux, dont on extrait une liqueur douce et agréable, si elle n'est pas trop vieille. » Les bateaux qu'on emploie sur les rivières sont à fond plat; les côtés, de planches assez minces, ont cinq ou six pieds de haut. Ces planches sont si flexibles qu'elles cèdent au lieu de s'ouvrir, quand il arrive aux bateaux de toucher sur des bas-fonds; aussi les Anglais s'en servent-ils de préférence à leurs propres chaloupes, pour décharger leurs vaisseaux.

SECTION III.

DE LA LÉGISLATION.

CHAPITRE I.

DE LA LÉGISLATION ANCIENNE.

§ I. — De l'origine de la législation chez les Hindous.

SELDEN, dans son Traité du Droit Naturel (1), parle d'une tradition très-ancienne du peuple hébreu suivant laquelle Noé, ayant obtenu de Dieu la promesse qu'il n'enverrait plus sur la terre les eaux du déluge, reçut divers préceptes généraux, destinés à servir aux hommes de règle de conduite. Ces préceptes qui, suivant les rabbins, ne sont pas autre chose que l'expression du grand principe de la loi naturelle étaient au nombre de sept; on les appela *Noachides*. Ils contenaient la défense d'adorer de faux dieux, de blasphémer le nom du Seigneur, de verser

(1) *De jure nat. et gent. lib. I, cap. ult.*

le sang humain, de contracter des unions incestueuses, de s'emparer du bien d'autrui, de manger de la chair d'un animal encore vivant, et l'injonction d'obéir aux magistrats et de les honorer (1).

Si on regarde comme suffisamment prouvé par les documens écrits ou traditionnels de tous les anciens peuples le fait d'un déluge qui fit périr les habitans de la contrée où ces mêmes peuples eurent leur berceau, à l'exception d'une seule famille tige nouvelle des hommes qui repeuplèrent la terre; on sera naturellement porté à penser que les diverses législations qui ont régi les descendans de cette famille, après que leur nombre toujours croissant les eut contraints de se disperser, découlent comme les religions de la même source et que, toutes fondées sur le même principe, elles ne présentent entre elles d'autres différences que celles qu'à la longue y a introduites la nécessité, toujours présente, d'appliquer la loi aux localités.

Le savant traducteur du Code gentou pense avec raison que le principe qui a dicté les lois de Menou n'est pas différent de celui que Noé

(1) Justinien renferme tous ces préceptes dans ces mots : *honeste vivere, nemini nocere, suum cuique tribuere.*

imposa, comme émané de Dieu même, à ses nombreux descendans; et il est à remarquer que Menou, ainsi que Noé, ne donna aux hommes que les préceptes qu'il avait reçus lui-même *ora lement de la divinité* sous la forme de Brahma. M. Halhed se trouve conduit par ses opinions à soutenir que ces premières lois ont été transmises de Noé aux Hindous par le canal de Hind, fils de Cham et petit-fils de Noé; il ajoute que Hind a donné son nom à l'Inde, en quoi il s'accorde avec l'historien Férischta. Quoi qu il en soit de cette dernière circonstance, il est presque certain que le législateur des Hindous fut Rama et non Hind. L'apothéose de Rama, le culte général qu'on lui rend, la royauté d'Ayodhya qu'il possédait placent hors de doute cette assertion; mais Rama était aussi fils de Cham, et il n'est pas sans exemple, même dans l'histoire moderne, que tel a nommé un pays qui n'a fait qu'exercer le droit d'un autre.

Le Code de Moïse, dont une grande partie fut incontestablement *inspirée*, n'est pour l'autre partie que le résultat des dispositions primitives de cette législation naturelle qui gouvernait l'Asie, bien qu'altérée dans plusieurs pays par les innovations de l'idolâtrie ou par les passions des législateurs. Aussi faut-il peu s'étonner de trouver entre les lois de Menou et celles de Moïse

un grand nombre de traits d'une ressemblance frappante. M. Halhed en signale plusieurs parmi lesquels nous en choisirons quelques-uns.

On connaît la disposition du Lévitique, par laquelle il était enjoint au frère d'épouser la veuve de son frère et d'élever ses enfans. Cette coutume exista dans l'Inde dès les premiers âges; car Menou en parle, et il se plaint qu'elle soit tombée en désuétude. On connaît pareillement la coutume des anciens Hébreux de charger des péchés du peuple un bouc-émissaire, coutume que Moïse n'a recommandée que parce qu'il l'a trouvée existante dans les souvenirs ou les traditions hébraïques. Les Hindous avaient un usage tout-à-fait semblable. Toutes les tribus rassemblées chargaient de leurs crimes et de leurs malédictions une victime expiatoire, et la chassaient ensuite dans le désert. Les anciens Égyptiens firent de même; mais c'était chez eux une génisse à la place d'un bouc, et chez les Hindous un cheval à la place d'une génisse.

Un œil pour un œil, une dent pour une dent, disaient les Hébreux. Si un homme par le fait d'un autre, a dit Menou, vient à perdre un membre, le roi amputera au coupable (1) le membre pareil.

---

(1) Il est à remarquer que les Institutes, de même que

Les Hébreux avaient un genre particulier d'épreuve judiciaire dans les accusations d'adultère (1); les Hindous ont eu des épreuves semblables, ils s'en servent encore. Il en est de même pour la distinction des animaux en mondes et immondes, et surtout pour la souillure contractée par le contact d'un corps mort ou d'autres objets réputés impurs; l'écrivain sacré s'est presque servi des mêmes termes que Menou.

La tribu des brahmines répond à celle des lévites. Ceux-ci, comme les premiers, devaient s'abstenir de vin, éviter les souillures, assister les magistrats dans les cas difficiles. « Ces deux classes de prêtres, dit M. Halhed, se ressemblaient sur beaucoup d'autres points, ce qui ferait penser qu'il y eut autrefois de grands rapports entre elles. On trouve même de l'analogie entre plusieurs dispositions du code de Menou, et quelques passages des livres saints. N'en citons

---

les autres livres de lois, ne donnent jamais leurs instructions aux juges subalternes, mais directement au roi, premier magistrat, chargé d'administrer la justice et de la faire distribuer également à tous ses sujets. Ici Menou ne veut pas dire que le roi fera personnellement l'amputation, mais qu'il l'ordonnera ou qu'elle sera ordonnée en son nom par ses agens.

(1) Nomb., vers. 30.

qu'un exemple : Laban, dans la Génèse, substitue Lia à Rachel, et il s'excuse en disant : *Il n'est pas d'usage dans ce pays de marier la cadette avant l'aînée ;* cela a eu lieu long-temps avant Moïse. Les Institutes contiennent la défense expresse de marier la plus jeune fille avant la plus agée, et le cadet doit rester garçon tant que son aîné n'a point pris de femme. »

Les dispositions pénales des Institutes étaient de la plus grande sévérité ; en voici quelques-unes :

« L'adultère sera dévoré vivant par les chiens, sur la place publique ; ou bien on l'attachera à un lit de fer rougi au feu, et il y restera jusqu'à ce qu'il expire. Le brahmine coupable de ce crime *a la tête rasée* (1). — Le voleur de nuit aura les mains coupées, et sera ensuite placé sur un pieu pointu (empalé). — Le faux témoin sera dépouillé, rasé et privé de la vue, et il sera laissé sans nourriture ; il pourra seulement aller demander sa subsistance à la porte de son ennemi. — Si un homme insulte un brahmine, on lui passera un fer brûlant dans la bouche. — S'il vole des vaches appartenant aux brahmines, il perdra sur-le-champ la moitié d'un pied. — S'il

(1) Cette punition entraînait la perte de la caste.

attaque un brahmine dans l'intention de le tuer, il sera mis à mort et puni ensuite dans l'enfer (1).

» Celui qui se rendra coupable de fraude dans le commerce perdra pour la première fois la main, le nez et les dents, et la seconde fois il sera mis à mort (2). — La femme qui tue son mari ou ses enfans sera privée de ses oreilles, de son nez, de ses lèvres et de ses mains, et ensuite foulée sous les pieds des vaches; si elle a tenté de faire usage de poison, on lui attachera une pierre au cou et on la jettera dans le fleuve. — Le brahmine qui se rend coupable d'un crime capital, ne pourra être mis à mort; mais on lui arrachera les yeux, et il sera expulsé de sa caste. — Ceux qui jouent à des jeux défendus sont punis d'amende et de peines corporelles, suivant la prudence du magistrat; celui qui trichera au jeu subira l'amputation de deux doigts.

» L'ouvrier qui vit de son travail journalier ne paiera point de taxe. — L'oignon, l'ail et le vin sont prohibés à toutes personnes, sous peine de bannissement. — Les propriétaires d'éléphans, bœufs, chevaux, etc., seront responsables de

(1) Il ne faut pas oublier que le livre de Menou vient de Dieu. Sans cela il ne pourrait menacer de l'enfer le coupable.

(2) Mis en pièces avec un rasoir.

tout le dommage causé par ces animaux; ils ne pourront, sous de fortes peines, leur imposer plus de travail qu'ils n'en peuvent faire. — A moins de preuve positive de crime, le père n'abandonnera point son fils, ni le fils son père, ni le frère son frère, ni l'ami son ami. — On doit respecter l'aveugle, le sourd, le boiteux etc., et laisser toujours la voie libre devant eux.»

M. Jones a établi par divers calculs astronomiques et par un grand nombre d'argumens que le livre des Institutes a été publié 1280 ans avant J. C.; ce qui lui donne une date bien antérieure aux lois de Solon et de Lycurgue. Encore pense-t-il que cette époque ne doit s'entendre que du temps où ces lois ont été rédigées; « car, dit-il, combien de siècles doivent s'être écoulés avant qu'on ait pu composer un corps de lois aussi étendu, aussi compliqué, embrassant une multitude infinie de cas, abondant en maximes de politique et de gouvernement, et s'étendant à tous les états, à toutes les circonstances de la vie religieuse, civile et commerciale?

» Ce livre renferme un système prédominant de despotisme sacerdotal; mais ce despotisme est limité par les lois. Chaque chose a des bornes qu'elle ne peut franchir, et toutes ensemble concourent à se maintenir l'une par l'autre. On y remarque surtout un esprit général de bienveil-

lance pour les hommes et pour toutes les créatures qui sentent. Le style du livre est grave et sévère, tel qu'il convient à un législateur; il inspire une sorte de respect. Tous les êtres y sont représentés comme indépendans, excepté de Dieu; les rois y reçoivent de grandes leçons. L'auteur parle souvent de *Gayatri*, c'est-à-dire, *la source des Védas;* et il est bien aisé de voir qu'il n'adore pas le soleil matériel, mais *la lumière divine, incomparablement plus grande, qui éclaire tout et répand le bonheur partout, de qui toutes choses procèdent, à qui toutes choses retournent et qui seule nous donne l'intelligence.* »

§ II. — Des Institutes de Menou.

L'inviolabilité des brahmines est un principe souvent mis action dans ce livre. Tuer un brahmine pour une cause quelconque, c'est un crime que la religion même regarde comme impardonnable, et pour lequel la loi humaine a dû par conséquent se montrer inflexible. La personne du prince est également réputée sacrée.

Les règlemens de police générale forment un autre objet important de ce livre; soit qu'ils s'appliquent à la religion, soit qu'ils concernent les transactions ordinaires, ils favorisent de la même manière la population, l'agriculture et le com- *Le docteur Vincent.*

merce. S'il existe une tribu militaire, dont l'idée seule fait naître celle de l'oppression, ceux qui ne sont point militaires ont dans la loi une sauvegarde qui les garantit de toute violence : les produits de la terre, ceux des manufactures, les villages, les cités ouvertes sont inviolables; et s'il faut en croire Strabon, Diodore, Arrien, cette prévision de la loi n'avait pas été vaine, et l'inviolabilité fut toujours scrupuleusement maintenue. D'un autre côté, la qualité de prêtre qu'avaient les brahmines, n'était point un obstacle à l'accroissement de la population; car le mariage leur était ordonné, et nul brahmine ne pouvait se vouer à la retraite ou à l'état de Yogi, s'il ne laissait dans la société des enfans pour tenir sa place. Quant à la coutume si générale dans les premiers âges de mettre les enfans en vente, suivie sans restriction dans l'ancienne Grèce, limitée dans la Chine aux filles et au troisième mâle, elle n'a jamais été observée dans l'Inde, quoique l'esclavage y ait été autorisé.

Les lois de Menou sont divisées en douze chapitres. Nous allons en donner une analyse succincte.

Chapitre I. Il traite de la création. Menou est absorbé dans la contemplation divine; quelques sages s'approchent de lui respectueusement, et lui demandent des lois pour les quatre ordres ou

castes (1). Menou, en leur répondant, leur explique d'abord les merveilles de la création. C'est l'*eau*, non la lumière comme dans Moïse, que Dieu a produite avant tout; et cette création est l'ouvrage non de sa parole, mais de sa pensée.

Après avoir créé l'univers, l'esprit immatériel, la conscience, les dieux, la division du temps, etc., il donna la naissance aux quatre grandes castes. La première sortit de sa bouche, la seconde de ses bras, la troisième de ses cuisses, et la quatrième de ses pieds.

On prétend que les Hindous prennent ces expressions au pied de la lettre; plusieurs savans européens ont pensé que, par la bouche, Menou avait allégoriquement désigné la sagesse, par les bras la force, par les cuisses le commerce, et par les pieds l'agriculture ou l'obéissance, ce qui, en d'autres termes, signifie que la sagesse ou la religion, la force et le courage, le commerce extérieur et l'industrie intérieure sont les quatre grandes colonnes d'un empire.

Vient ensuite la description de tous les objets créés. Le chapitre se termine par la division du temps, depuis le clin d'œil jusqu'à un jour de Brahma, ou mille âges divins; et par les louan-

---

(1) Voyez le chapitre suivant pour ce qui concerne les castes, et le chapitre de la Création dans le tome II.

ges immodérées des Brahmines, fils aînés des dieux, pour qui le Tschatrya expose sa vie dans les combats, le Vaischia couvre les eaux de ses navires, et le Schoudra travaille la terre afin de lui faire produire des fruits.

Chapitre II. Il parle de l'éducation des jeunes brahmines, et des devoirs de la classe sacerdotale ou première caste.

Les lois civiles et religieuses ont deux sources : le *Srouti*, ce qui est révélé, ce qui vient d'en haut, et le *Smriti*, ce qui vient par tradition depuis le temps le plus éloigné. Les lois smriti ont été observées dans l'Inde durant les âges de bonheur et d'innocence.

La base de toute éducation est la pureté ; une ame pure ne peut pas habiter dans un corps souillé. De ce principe naissent les oblations au feu, les ablutions dans le Gange.

Le nouveau-né reçoit un nom le dixième ou le douzième jour, sous l'influence de quelque astre bienfaisant. Le quatrième mois on l'expose au soleil, objet futur de son culte ; à deux ou trois ans on tond ses cheveux en forme de couronne pour imiter le disque de cet astre ; à huit ans, on lui donne le zennar (1).

---

(1) Voyez pour de plus grands détails le chapitre du Tschar-Atzézoum, au tome II.

Ce que Menou recommande surtout au brahmine, c'est de prononcer très-souvent, mille fois s'il le peut dans un jour, le mot mystique *Om*, symbole du soleil et de la trinité hindoue. Il y a dans ce mot une puissance prodigieuse: il purifie, il éclaire, il élève l'ame; il assure le bonheur céleste et procure l'immortalité.

Le brahmine, pourvu du Zennar, entre chez son instituteur qu'il doit servir avec la plus grande soumission. On ne peut rien imaginer de plus dur que cette espèce d'esclavage qui ne finit pour lui qu'à vingt-cinq ans.

La morale de ce chapitre est très-pure, mais elle est outrée; les moindres fautes sont punies avec une rigueur qui étonne. C'est en s'y soumettant que le brahmine, sorti de tutelle, croit avoir acheté le droit de mépriser souverainement les individus des autres castes, quoique néanmoins il reçoive leurs offrandes.

Chapitre III. Il a pour objet l'époque et les devoirs du mariage.

Le brahmine émancipé peut prendre une épouse : il la choisira dans sa tribu, mais non parmi ses parentes au-dessous du sixième degré. Il doit prendre garde à ce qu'elle n'ait point les cheveux rouges, qu'elle ne soit pas mal constituée, qu'elle n'aime pas trop à parler, qu'elle ne vienne pas d'une famille où il n'y a que des filles,

ni dans laquelle il existe des maladies héréditaires, telles que la phtisie, l'épilepsie ou l'éléphantiasis. Il faut qu'elle ait un nom agréable, la voix douce, « qu'elle soit comme le jeune éléphant en qui tout est beau et précieux. »

Le mariage avec une femme d'une tribu inférieure, fait perdre au brahmine sa dignité; toutefois il se fait des mariages de cette sorte; mais quand un brahmine épouse une Tschatrya, sa femme doit au moment de la cérémonie tenir dans sa main une flèche; un fouet, si elle est d'une tribu inférieure. A quelque caste que sa femme appartienne, le brahmine doit l'aimer constamment, et lui procurer tous les plaisirs innocens de la vie. « Quand les époux sont contens l'un de l'autre, le bonheur habite dans leur maison. »

Il est ensuite parlé des pratiques religieuses qui ont lieu dans l'intérieur des maisons, des sacrifices aux génies, de l'hospitalité envers les étrangers, des devoirs envers ceux qu'on a conviés, et enfin du *Sraddha* ou sacrifice pour les morts de la famille.

Chapitre IV. Il traite de l'économie au moyen de laquelle un brahmine peut augmenter honorablement son revenu, et de l'application des principes de la morale à la conduite privée.

Le brahmine doit aimer la propreté, soigner sa personne, raser ses cheveux et sa barbe, se

couvrir d'un manteau blanc, porter des anneaux d'or aux oreilles, et un bâton ou baguette dans ses mains. Son maintien sera conforme à la gravité de son caractère ; il ne dansera, ni ne chantera, ni ne jouera d'aucun instrument, excepté dans les cérémonies du temple ; il ne jouera point aux dés, ne s'associera avec aucun joueur, ne gagnera sa vie par aucun moyen déshonorant. La société même d'un roi, s'il n'est radjah de naissance, ne saurait lui convenir.

Il étudiera constamment les Védas et règlera sur eux sa conduite ; il fera ses délices de la vérité et de la justice, il ne recherchera point le plaisir, ne sera point l'esclave de ses passions, il honorera ses parens, sera doux et humain avec ses serviteurs etc. Avant de manger avec une personne, il s'assurera bien de sa qualité ; car si elle était d'une caste inférieure, il perdrait irrévablement tous ses priviléges de naissance.

Le chapitre se termine par des considérations sur l'ame, et sur les récompenses qui attendent l'homme de bien dans l'autre vie.

Chapitre v. Il est question dans ce chapitre des alimens, de la purification et des femmes. Dès les premières lignes Menou défend l'usage de la chair des animaux ; il n'est permis de verser leur sang que sur l'autel. « Celui qui tue un animal, souffrira autant de morts dans ses transmigra-

tions futures, que l'animal qu'il a tué a de poils sur son corps. » Il indique ensuite les moyens à prendre pour se purifier lorsqu'on a touché un mort, qu'on s'est approché d'une femme à certaines époques, qu'on a touché même involontairement un *chandalah* ou homme sans caste; tantôt c'est le feu, tantôt c'est l'eau qu'il faut employer, et la purification dure de trois à dix jours.

La fin du chapitre concerne les femmes. Extrêmement malheureuses, si nous les considérons avec les préjugés ou les opinions de l'Europe, elles sont condamnées à un éternel esclavage. Soumises à leur père, ensuite à leur mari, elles le sont encore à leurs enfans, si elles deviennent veuves. Menou ne leur prescrit ni ne leur conseille de se brûler.

Chapitre VI. Il roule tout entier sur la dévotion et sur les divers genres de supplices, plus ou moins horribles, que le brahmine doit s'imposer pour arriver à la perfection.

« Durant les chaleurs de l'été, il faut qu'il subisse l'action de cinq feux; quatre brûlent autour de lui, et le soleil luit sur sa tête. Dans la saison des pluies, il doit rester découvert, même sans manteau, là où l'eau tombe avec le plus de force; dans l'hiver, il portera des vêtemens mouillés. En un mot, il ajoutera chaque jour à

ses austérités et à ses pénitences, jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir.

Ce chapitre finit par une description horriblement pittoresque du corps humain.

« Une maison qui a des os pour solives et pour chevrons; des tendons et des nerfs pour cordes; des muscles et du sang pour ciment; une frêle peau pour couverture; une maison remplie, non de parfums, mais d'ordures infectes; une maison décrépite, siége des maladies, séjour du chagrin et de la douleur, pleine de ténèbres et d'obscurité, incapable de durée: quel homme raisonnable ne sera pas content d'en sortir?

Une telle doctrine, sous l'apparence de la grandeur et de la magnanimité, est toute fondée sur l'orgueil des brahmines qui méprisent tout ce qui est avec eux sur la terre; elle ne tend qu'à produire un aveugle enthousiasme mêlé de désespoir, et à provoquer le suicide. *Thom. Maurice.*

Chapitre VII. Ce chapitre est consacré aux matières d'administration générale et aux devoirs de la caste militaire, à qui le gouvernement doit être confié.

Les rois ont été institués, dit Menou, par le créateur de toutes choses, pour maintenir l'ordre et donner de la force aux lois : sans la puissance répressive dont les rois sont investis,

le monde serait le théâtre de tous les crimes. Cette puissance est comme le soleil qui éclaire la terre; à l'ombre de sa protection croît l'abondance; elle assure la paix, et conserve les conquêtes.

Le roi, source de la justice, doit être lui-même un modèle de toutes les vertus. Il se lèvera chaque jour avec l'aurore, et il écoutera les brahmines qui sont les conseillers naturels du trône; il se rendra maître de ses passions, car s'il se livre au plaisir, il prépare sa perte; il ne jouera pas, s'abstiendra de liqueurs enivrantes, fuira comme un fléau les rapporteurs et les médisans, se refusera tous les passe-temps qui pourraient le corrompre.

Il doit tout voir de ses yeux, tout entendre de ses oreilles, peser tout mûrement, régler sur les Védas toutes ses décisions. Il aura sept ou huit ministres, de noble origine, braves et en même temps versés dans la science des lois. Il discutera avec eux les affaires de la paix, de la guerre, des alliances étrangères, celles de l'administration intérieure. Il sera très-circonspect dans le choix de ses ambassadeurs, car ses ambassadeurs doivent le représenter. Il construira des forteresses dans les lieux d'un accès difficile, pour avoir une retraite sûre en cas de malheur. En temps de paix, il résidera dans sa capitale, au milieu de

ses sujets qu'il doit traiter comme ses enfans. En un mot, se montrer courageux à la guerre, protéger son peuple, honorer les brahmines, tels sont les principaux devoirs d'un bon roi.

Après avoir parlé du roi, Menou s'occupe des radjahs subalternes et même des simples soldats, et il le fait en des termes qui indiquent une connaissance profonde de l'art de la guerre. Il donne ensuite des préceptes remplis de sagesse et d'humanité sur le traitement à faire aux vaincus ou aux prisonniers, et sur le partage du butin entre les vainqueurs.

L'administration de la justice regarde encore le roi; il doit y consacrer tout le temps que lui laissent ses autres soins. Il accueillera tous ceux qui se présentent, écoutera leurs plaintes, faira droit à leurs prétentions sans exception de personnes; le moindre de ses sujets doit lui inspirer autant de bienveillance que l'homme du rang le plus élevé; mais si d'une main il fait briller le glaive de la justice, qu'il montre dans l'autre les attributs de la clémence et de la bonté.

Il faut qu'il s'attache pareillement à régler les intérêts du commerce, à n'établir que des taxes légitimes, à faire jouir tout individu de la sûreté à laquelle il a droit.

Chapitre VIII. Il s'occupe encore des devoirs de la royauté; il traite aussi des lois civiles et cri-

minelles. Indépendamment des ministres qui l'aident à supporter le fardeau de l'administration publique, le roi, pour rendre la justice, aura près de lui trois brahmines sages et instruits, et un quatrième brahmine qui sera son conseil privé. La réunion de ces quatre individus prendra le nom de Brahma : on l'appellera *la cour de Brahma à quatre visages.*

Au commencement de ce chapitre, la justice est représentée sous la forme d'un taureau, *vrischa.* Tout homme coupable de contravention est appelé *vrischata*, meurtrier d'un taureau.

Le chapitre contient ensuite une infinité de règles sur divers objets : j'en citerai quelques-unes.

L'intérêt de l'argent est en général à un taux excessivement élevé ; il diffère suivant la qualité bonne ou mauvaise de la chose qui sert de gage ou de garantie, et encore suivant la caste de l'emprunteur. Vasischta avait alloué quinze pour cent par an, et c'est de là qu'on est parti. Il est même telle circonstance où l'intérêt peut être porté à soixante. Le taux de l'ancienne Rome fut de douze, ce qui n'est pas bien éloigné du taux fixé par Vasischta.

Quand on doit admettre le témoignage des hommes, il faut d'abord se bien assurer de la qualité des témoins; ensuite on les fait déposer

en présence d'une image sacrée de la divinité, et on prononce les plus terribles imprécations contre ceux qui trahissent la vérité. Le brahmine ne prête serment que sur son caractère; le soldat jure par son éléphant, son cheval ou ses armes; le marchand par son or ou par les objets de son commerce; le schoudra déclare se soumettre aux plus affreux supplices. Dans certaines occasions, les accusés sont admis à se purger par certaines épreuves.

La diffamation est punie par l'amputation de la langue; l'injure personnelle par l'application de la loi du talion.

Le vol fait l'objet d'une longue partie de ce chapitre; l'emprisonnement, les fers, l'amende, la mutilation même sont prononcés contre le coupable, suivant la gravité du cas.

L'adultère est toujours puni d'une mort cruelle parce qu'il tend, disent les brahmines, à mêler et abâtardir les races, et par conséquent à faire disparaître à la longue cette distinction de castes qui fait tout leur orgueil et toute leur force. Il n'est pas même nécessaire pour encourir la peine d'avoir consommé le crime; il suffit de la preuve de l'intention criminelle.

Le prix des transports de marchandises, le passage dans les bacs ou le péage dans les montagnes qui sont gardées pour la sûreté des voyageurs,

les poids et les mesures, la fidélité dans les transactions commerciales sont autant de matières qui, chacune à son tour, exercent la prévoyance du législateur.

Un commerce florissant, dit Menou, est la source de la richesse nationale et de la grandeur de l'empire. Malheureusement l'application de ce principe va jusqu'à autoriser la vente publique des schoudras. Tous les hommes de cette tribu naissent esclaves; lors même que leur maître veut les émanciper, ils ne sont pas réputés libres; car *est-il aucune puissance capable de soustraire l'esclave à l'état que la nature a fait pour lui?*

Chapitre IX. C'est la continuation du précédent et de la troisième partie du cinquième; c'est dans ce chapitre qu'il est fait mention du mariage du frère avec la veuve de son frère. Le grand principe de la servitude des femmes y est de nouveau proclamé.

De là Menou passe à l'article des successions, et l'on peut voir clairement tracé dans son livre tout le système féodal dans ses rapports avec la famille. L'aîné emporte la plus grande et la meilleure partie des biens. Le reste se divise entre les autres enfans en lots inégaux, le plus fort attribué au plus âgé des co-partageans. Quant aux filles, elles reçoivent à l'époque de leur

mariage une petite portion de chacun de leurs frères, l'aîné non compris. Celui-ci est chargé de l'entretien de sa mère. Les chandalahs, les idiots, les aveugles-nés, sourds-muets, impuissans, mutilés, ou ceux qui sont attaqués d'une maladie incurable sont incapables de succéder; mais l'héritier doit leur fournir des alimens.

Les dispositions pénales contre le jeu viennent ensuite; elles sont très-sévères. «Quand l'esprit du jeu domine dans un pays, on peut regarder comme prochaine la ruine du prince et de l'empire.» Le jeu de dés est surtout défendu; il en est de même des gageures pour ou contre, quand on fait combattre l'un contre l'autre deux béliers ou deux coqs, genre de spectacle que les Hindous ont toujours aimé. Quant au joueur de profession et à celui qui tient maison de jeu, ils doivent être punis du supplice des voleurs.

On trouve ensuite dans ce chapitre diverses dispositions qui n'ont pu trouver place dans les premiers; il y en a contre les ministres et les officiers qui trafiquent du crédit que leur donnent leurs places; contre celui qui suppose des édits du prince; contre l'inceste; contre le soldat qui s'enivre; contre le larron sacrilége, c'est-à-dire, celui qui vole un brahmine : la peine de tous ces crimes est la mort.

Il est des délits qui échapperaient à l'œil du

magistrat s'ils n'étaient découverts par des espions : tels sont la fraude des marchands dans la vente, le vol dans les lieux isolés, la réception des présens, l'escroquerie d'argent par des menaces, l'altération des métaux, la chiromancie. Pour que ces crimes ne restent pas impunis, on a des agens secrets, *généralement des hommes repris de justice ou des voleurs de profession*, qu'on gagne par menaces ou par caresses, lesquels se glissent partout, écoutent, épient, dénoncent et donnent à la justice les moyens d'agir.

Celui qui voit commettre un vol et ne l'empêche pas est considéré et traité comme complice.

Ce chapitre, qui est très-long, contient encore des règles de conduite pour les deux castes inférieures.

Les brahmines et les tschatryas ont été chargés du soin d'instruire et de protéger les hommes; le vaischya ou bice doit avoir celui de les nourrir; en conséquence, il s'applique à l'agriculture, au commerce et à l'éducation des troupeaux. Il faut qu'il connaisse quelles sont les productions de l'Inde et celles des pays étrangers; qu'il entende le système des poids et des mesures; qu'il juge sainement de la bonne ou mauvaise qualité des denrées; qu'il sache les di-

vers dialectes ; qu'il ait des magasins commodes et bien pourvus; qu'il soit actif et vigilant ; il ne faut pas pourtant que le désir des richesses éteigne en lui les sentimens de l'humanité.

Le schoudra naît esclave ; le plus grand bien qu'il puisse avoir sur la terre, c'est de servir un brahmine; car, dans ce cas, il est presque assuré d'opérer son salut.

Chapitre X. Ce chapitre est divisé en deux sections : la première est relative aux classes mixtes; la seconde aux devoirs mutuels de chaque individu dans les grandes calamités publiques.

Comme il est assez ordinaire aux brahmines d'avoir quatre femmes, une de chaque caste, les enfans nés de ces mariages forment des tribus mixtes qui deviennent autant de classes de schoudras. Il y a des règles particulières pour les individus de toutes ces classes mixtes; mais comme ils n'appartiennent réellement à aucune des grandes castes , ils n'ont point de profession fixe.

Rien n'égale la misère et l'abjection des chandalahs; ils sont condamnés à vivre dans l'isolement, dans la campagne ou tout au plus dans les faubourgs des villes (1). Tout leur bien ne

(1) En général les individus de chaque profession habi-

consiste qu'en chiens et en ânes; leurs vêtemens ne sont que les dépouilles des morts; ils ne peuvent manger que dans des pots cassés. Quand on veut leur donner quelque chose, on le leur jette ou bien on le place à une assez grande distance, de crainte de souillure; car on serait souillé, même par l'ombre de leur corps. Leurs fonctions consistent à transporter à leur sépulture les cadavres de ceux qui meurent sans enfans (1), et à servir d'exécuteurs publics; tous leurs droits de succession se réduisent à hériter des vêtemens des malfaiteurs auxquels ils font subir le supplice. « En un mot, l'aversion que les Hindous ressentent pour ces malheureux est telle, que si un Hindou en voyait un tomber dans un précipice et qu'il pût l'empêcher en étendant la main, il ne le ferait pas; il sauverait plutôt la vie du reptile le plus dangereux. »

Dans les temps de calamités, il est permis à un brahmine qui manque de subsistance de se faire soldat, commerçant, laboureur, et même

---

tent des quartiers séparés, mais contigus; celui des chandalahs doit être tout-à-fait isolé, et ils sentent si bien l'horreur qu'ils inspirent, qu'ils n'osent pas même entrer dans le quartier des derniers schoudras.

(1) Mourir sans enfans est regardé dans l'Inde comme un très-grand malheur. Voyez au vol. II le § relatif au lingam.

gardien de troupeaux; mais la loi le soumet à une foule de pratiques expiatoires. Elle est moins exigeante pour les individus des autres castes, qui peuvent se livrer aux travaux de la classe inférieure; mais cette faculté cesse avec la cause qui l'a produite.

Chap. XI. Ce chapitre contient des dispositions supplémentaires sur la dévotion et sur les peines des délits. Quelques-unes de ces peines, extrêmement rigoureuses, s'appliquent à des faits qui ne peuvent avoir que dans l'Inde le caractère de délit; d'autres sont simplement expiatoires. Comme elles n'ont de rapport qu'aux péchés, le magistrat n'a pas le droit de les imposer; il faut que le coupable les subisse volontairement, s'il veut éviter les peines de l'enfer. Plusieurs sortes de péchés se rachètent par des amendes; ces amendes, imposées au nom de dieu, sont *perçues par les brahmines.*

Chap. XII. Il traite uniquement de la transmigration des ames et du traitement qu'elles subissent dans les régions de Yama. Dès que l'enveloppe mortelle des ames, y est-il dit, a été consumée par les flammes, elles reçoivent un autre corps tout composé de nerfs, de fibres et d'élémens, capable d'éprouver toute sorte de sensations(1).

(1) Voyez au vol. II le chapitre sur la transmigra-

§ III. — Des castes hindoues.

On a vu dans le premier chapitre de Menou l'origine et le nombre des castes hindoues. Les *brahmines*, sortis de la bouche de Brahma, ont été investis naturellement du sacerdoce et de la législature; les *tschatryas*, nés des bras du dieu,

---

tion. Plusieurs écrivains ont cru que Menou et le Minos grec n'étaient qu'un seul personnage; M. William Jones semble avoir été de cette opinion. Toutefois il n'affirme rien; il n'énonce à cet égard que des conjectures. M. Crawfurd est d'un avis contraire, et il lui semble que Menou et Minos sont deux personnages séparés l'un de l'autre par un très-long intervalle. « Si le législateur de la Crète, dit-il, a eu connaissance des lois de Menou, il a certainement emprunté de lui jusqu'à son nom, bien qu'à vrai dire il n'y ait pas très-grande analogie entre Minos et Menou; mais pour supposer que Menou a emprunté de Minos, il faut renoncer à tout ce que nous savons de l'histoire de l'Inde. » Les raisons que donne M. Crawfurd ne me paraissent pas sans réplique, et le sentiment contraire n'est dénué ni de probabilités ni de vraisemblance. Le livre de Menou est, après celui de Moïse, le plus ancien qui soit au monde, et rien ne repousse l'idée que Menou et son taureau symbolique ont servi de modèle au Menou de la Crète, supposé fils de Jupiter, comme celui de l'Inde l'était de Brahma. Les Égyptiens eurent aussi leur législateur Mnévis accompagné du bœuf Apis.

ont eu en partage la puissance exécutive; le commerce a été réservé aux *vaischias*, dont l'origine est moins noble; quant aux *schoudras*, à qui les pieds de Brahma ont donné la naissance, ils ont dû être chargés de tous les travaux pénibles et du soin de servir les autres. Il y a des pouranas qui ne s'accordent pas avec les institutes relativement à la division des castes; le Schri-Bhagavat dit que Brahma divisa son propre corps en deux parties; que le côté droit forma un mâle nommé *Souayambhouva;* qu'une femme, *Schata-Roupa*, naquit du côté gauche, et que ces deux individus divisèrent leur descendance en quatre portions. L'opinion la plus générale est celle de Menou et du Soma-Véda.

Les Hindous, suivant Strabon, étaient divisés en sept classes; il est évident que cet écrivain a compté dans ce nombre quelque caste mixte ou quelque division des castes principales. Celles-ci admettent des subdivisions; ce qui est étonnant, c'est que l'individu qui appartient à une de ces castes secondaires ne peut pas plus passer de celle-là à une autre qu'il ne peut monter à une caste supérieure.

Tous les écrivains qui ont parlé de cette institution l'ont jugée diversement. Les uns ont avancé qu'elle détruisait dans la plupart des hommes le sentiment de leur dignité; qu'elle en-

travait l'essor de l'esprit, qu'elle rétrécissait l'ame, qu'elle éteignait l'émulation et le génie; d'autres ont dit qu'il fallait apprécier une institution par les résultats qu'elle produit, et substituer l'expérience aux déclamations et aux vains raisonnemens; que tant que l'empire hindou avait été régi par ses souverains il avait été riche, heureux et puissant; qu'en proscrivant toutes les ambitions particulières, la division des castes avait maintenu la paix publique et prévenu toutes dissensions intestines; que si, dans un petit nombre de cas, l'émulation pouvait périr ou le génie s'éteindre, dans les cas ordinaires l'industrie des individus n'avait fait que gagner, parce que chacun ajoutait à sa propre expérience celle de son père et de ses aïeux; que la preuve de cette assertion résultait de cette perfection désespérante pour les autres peuples que les artistes hindous avaient de tout temps donnée à leurs ouvrages, dans une foule de branches de l'industrie manufacturière; qu'enfin cette obligation pour chacun de rester dans sa caste avait produit de si bons ouvriers, que l'effet désastreux de toutes les invasions que l'Inde a subies depuis huit cents ans n'a pu la faire tomber du rang où l'excellence de ses produits l'avait mise.

Mais, ajoute-t-on, les brahmines seuls con-

servent aujourd'hui des marques de leur origine; car tout pauvres, tout ignorans qu'ils sont, ils prétendent encore à leurs anciens priviléges, et on les reconnaît aisément à leur insolent orgueil. Quant aux tschatryas, il n'en reste qu'un bien petit nombre. Le Bengale n'a plus de vaischyas; ils sont descendus au rang des schoudras, et ceux-ci se distinguent à peine de leurs troupeaux.

Il peut y avoir de l'exagération dans ce tableau; mais en le supposant vrai, qui faudrait-il accuser de cette décadence ou de cette dégradation? Ne jugez les Hindous ni sous le joug ennemi des arrogans Arabes ni sous la domination des Tartares qui joignent à l'arrogance la férocité; ne les jugez même pas sous un gouvernement sage, humain, modéré, tel que celui de l'empereur Akber; jugez-les tels qu'ils furent sous le sceptre auguste de Vicramaditya, tels qu'ils étaient encore lorsque Mahmoud le Gaznevide leur apporta la destruction, la mort ou des fers.

Mettons de l'impartialité dans cette discussion; ne prononçons pas sur des institutions étrangères à nos mœurs avec nos préventions ou nos idées héréditaires; sachons plutôt nous dégager de toutes les influences européennes. Qu'a produit cette division du peuple en

castes, avant que l'institution ait été altérée par l'effet de la conquête? Qu'est-il arrivé depuis cette altération? Les brahmines étaient savans et fiers; ils sont encore fiers, mais ignorans : c'est que la fierté vient d'un préjugé qu'il est très-aisé d'avoir, et que la science exige le travail et l'étude. Les tschatryas étaient courageux, magnanimes; ils sont maintenant confondus dans la foule : c'est que les vertus s'abâtardissent par une longue adversité, et qu'il n'y a plus de courage patriotique là où n'existe plus le noble sentiment de liberté qui le produit. Les vaischyas faisaient un commerce immense, acquéraient des richesses prodigieuses qui se répandaient par leurs mains dans les autres castes; sans instruction, sans énergie, ils se sont mêlés parmi les ouvriers et les artisans: c'est que des conquérans avides les ont souvent dépouillés de leurs biens, et qu'aujourd'hui d'autres hommes font le commerce qui les enrichissait. Pour ce qui concerne les schoudras, l'effet des révolutions a été pour eux moins sensible; ils ont encore d'excellens ouvriers, surtout dans les arts dont les produits continuent d'être recherchés, parce que les Européens ne peuvent faire ni mieux ni aussi bien qu'eux.

Beaucoup d'Hindous ont passé volontairement d'une caste élevée à une caste inférieure pour

y trouver des moyens d'existence; ils n'ont fait par là qu'user de la faculté que leur donne la dernière partie du dixième chapitre des instituts. Ils considèrent, non sans raison, comme temps de calamité publique tout celui qui s'est écoulé depuis l'invasion des Arabes de Ghazna : c'est pour cette raison qu'on voit beaucoup de brahmines et de tschatryas se livrer au commerce ou pour mieux dire au trafic, et beaucoup de schoudras passer, contraints par la misère, au service des Européens.

Au reste, ce qui doit paraître décisif dans une question de ce genre, c'est l'attachement sans bornes que les Hindous, malgré tous les malheurs qui les ont accablés, n'ont cessé et ne cessent de montrer pour ces institutions même qu'on s'efforce de peindre comme contraires à la raison et à la nature : le sont-elles au bonheur ou du moins à la faculté d'être heureux? D'où viendrait donc que les Hindous placent encore dans la jouissance libre de ces institutions toutes leurs idées de bonheur public, et que le désir de les posséder sans obstacle est le seul sentiment qui ne s'éteint point dans leur cœur?

I. Les brahmines jouissent d'une considération illimitée; les schoudras les regardent comme des demi-dieux. Les premiers, il est vrai, n'opèrent pas ces prodiges dont le récit merveilleux

remplit les anciens livres; mais les seconds, que les contes les plus absurdes ne trouvent point incrédules, sont bien convaincus que les brahmines modernes égaleraient leurs aïeux en puissance s'ils se livraient comme eux à la vie contemplative, et aux pratiques religieuses qui avaient tant d'efficacité.

Servir un brahmine, c'est pour un schoudra un acte méritoire; manger ses restes, c'est obtenir la rémission des péchés; toucher son corps en faisant un serment, c'était autrefois donner à ce serment la plus forte garantie : c'est encore aujourd'hui un moyen de réussir à tout ce qu'on entreprend.

Un schoudra croit pareillement se purifier en buvant l'eau dans laquelle un brahmine a mis son orteil; aussi on voit souvent des schoudras parcourir les rues avec un vase plein d'eau à la main; le premier brahmine qu'ils rencontrent est prié par eux de sanctifier cette eau en y plongeant son pied, ce que celui-ci ne manque pas de faire. Aussitôt après les schoudras boivent cette eau, et, s'inclinant profondément devant le saint personnage, ils attendent qu'il leur donne sa bénédiction. La poussière des pieds des brahmines a aussi pour les schoudras les plus rares propriétés; car elle guérit des maladies regardées comme incurables. Pour la recueillir, on étend

une pièce d'étoffe sur le seuil de la porte d'une maison où l'on sait que plusieurs brahmines doivent se rendre; chacun de ceux qui entrent ou qui sortent essuie ses pieds sur cette étoffe. Les priviléges excessifs dont les brahmines jouissent, l'influence qu'ils exercent sur les autres castes, la vénération dont ils sont l'objet, tout porte à croire qu'ils furent les auteurs d'un système qui n'a des avantages que pour eux seuls. Ce qu'on peut dire, c'est que leur orgueil, s'il n'est pas excusable, est du moins naturel; car comment s'en défendre quand on a presque les honneurs divins? On sait au surplus que les brahmines sont exclusivement chargés du sacerdoce.

Il y avait autrefois dans le Bengale une classe d'hommes qu'on appelait *sats-chatis*. Ils étaient considérés comme égaux aux brahmines. Adischoura radjah du Bengale, mécontent d'eux à cause de leur ignorance, fit venir à sa cour cinq brahmines auxquels il donna des terres considérables. C'est de ces brahmines que descendent tous ceux du Bengale, à ce qu'ils prétendent; mais il y a encore environ quinze cents familles de sats-chatis. Un autre roi, nommé Ballalséna, divisa les brahmines en trois classes. La première, qui renfermait les plus instruits, prit le nom de *koulina*; les autres furent appe-

lés *sch-rotrya* et *vangs-chajas*. Ces trois classes, ou du moins les deux premières, devinrent très-jalouses de leur rang; les koulinas se regardèrent même comme infiniment supérieurs aux autres.

Un koulina prend ordinairement deux épouses, l'une dans sa classe, l'autre parmi les sch-rotryas ou les vangs-chajas; s'il a une fille au nombre de ses enfans, il acquiert de la considération; le contraire arrive quand il a plusieurs filles. Les koulinas pauvres prennent un grand nombre de femmes; c'est pour eux un moyen de fortune, parce que les autres brahmines leur donnent de très-grosses sommes pour leur faire épouser leurs filles, tant ils se tiennent honorés de cette alliance. Le profit est d'autant plus grand pour le koulina, qu'il laisse toujours sa femme chez son beau-père; il arrive quelquefois qu'il meurt sans l'avoir vue. D'ordinaire il ne la voit qu'une fois tous les deux ou trois ans. De là il arrive que la plupart de ces femmes ainsi abandonnées vivent publiquement dans l'adultère, du consentement même de leurs parens. Les maris de leur côté ont des maîtresses musulmanes; mais comme les koulinas ne sont pas obligés de reconnaître les enfans qui naissent hors de leur maison, leurs malheureuses femmes recourent en général à l'avortement forcé.

M. Holwell, qui a été plusieurs années président de la cour de Calcutta, fait un affreux tableau des mœurs de ces brahmines et de la corruption de leurs femmes ou de leurs filles. Les mauvais lieux, dit-il, sont tout peuplés de ces dernières, le nombre des avortemens est prodigieux, et il n'est presque pas de grand crime jugé à Calcutta où l'instruction ne montre quelque koulina comme agent principal ou acteur. Le témoignage de M. Holwell ne peut pas être suspect : admirateur zélé des anciens Hindous, il n'a cédé ici qu'à la force de la vérité.

Il y a beaucoup d'autres classes de brahmines. Les noms qui les distinguent les uns des autres annoncent moins la diversité d'origine que la différence dans les études ou les occupations habituelles. Il y a pourtant une classe qui descend d'un schoudra élevé par Viassa au rang de brahmine; elle n'est pas aussi estimée que les autres, surtout par les brahmines eux-mêmes; on l'appelle *Vias-Okta*. Au fond, tous les brahmines se ressemblent par leurs mœurs, qui sont très-dépravées.

Cette dégradation générale doit être attribuée *M. Ward.* en grande partie au changement du gouvernement. Quand l'Inde avait ses rois, les préceptes divers des Védas étaient suivis à la rigueur; la moindre infraction à ces préceptes était punie

sévèrement: la crainte entretenait l'ordre. Les cérémonies religieuses, accomplies avec beaucoup de solennité, exerçaient aussi une influence salutaire; le prince encourageait la science dans les brahmines, en leur décernant des récompenses. Quand ces rois ont fait place aux conquérans, les brahmines ont tout perdu, les formes extérieures de la religion ont été négligées, la dissipation et le goût des plaisirs sont nés insensiblement, et le goût des plaisirs a conduit à la débauche. Toutefois on voit, même encore, des brahmines fidèles aux anciens principes vivre loin du monde, et se livrer exclusivement à la pratiqne des devoirs prescrits par les Védas.

On trouve aujourd'hui des brahmines partout: dans les administrations publiques ou privées, dans les cours de justice, à la cour des radjahs, dans la maison des Européens ou des Hindous riches. Quelques-uns se sont adonnés au commerce, d'autres se sont faits laboureurs, il y en a qui exercent des arts mécaniques. Les moins scrupuleux, et ils sont en assez grand nombre, font quelque trafic prohibé par les sastras mais productif. Certains d'entre eux, dit-on, vont jusqu'à vendre des bœufs aux bouchers, d'autres font les comptes même des bouchers, et ils inscrivent sans en paraître émus chaque pièce de bœuf vendue. Qu'on dise devant eux

que ce bœuf a été tué, ils se bouchent les oreilles et donnent tous les signes de l'épouvante, mais ils n'en continuent pas moins leur ouvrage.

II. Les tschatryas diffèrent peu des brahmines sous le rapport des honneurs et même des cérémonies religieuses. Ils ont le droit de lire les Védas et de faire des sacrifices à leurs dieux; ce n'est que dans les grandes occasions qu'ils ont recours aux brahmines.

Les rois des familles de Sourya et de Chandra appartenaient à cette caste, mais dans la suite on a vu des dynasties schoudras sur les divers trônes de l'Inde. Dans les provinces occidentales, il y a encore beaucoup d'individus et de familles qui prétendent aux honneurs des tschatryas, surtout dans les modernes états des Mahrattes et ceux des radjahs indépendans; mais dans le Bengale, ils ne se trouvent qu'en fort petit nombre; encore sont-ils presque tous marchands ou agriculteurs.

III. Les vaischyas composent la troisième caste; mais quoiqu'ils eussent, d'après les Védas, des occupations d'un genre plus élevé que les schoudras, ils étaient par le fait très-peu supérieurs à ceux-ci; il leur était défendu de lire les livres sacrés, et ils ne jouissaient auprès des brahmines d'aucune considération. Ce qui les distinguait le plus de la quatrième caste, c'est que le tarif des

peines était pour eux un peu moins rigoureux. Les vaischyas du Bengale ne sont pas nombreux, ils le sont beaucoup plus dans les provinces de l'occident.

IV. J'ai parlé des schoudras en parlant des brahmines; j'ai dit qu'ils étaient, suivant les sastras, les esclaves nés de ceux-ci. Aujourd'hui pourtant ils n'entrent à leur service que moyennant salaire. Ils continuent bien de faire ce qui ne leur coûte rien, comme de se prosterner devant eux, de demander leur bénédiction et d'autres pratiques semblables, mais ils ne leur font pas grace de leurs gages.

Ils accomplissent leurs devoirs religieux suivant la doctrine des pouranas; car ils ne peuvent pas même nommer les Védas, et s'il leur arrivait de les entendre lire, de les lire ou d'en apprendre par cœur un seul mot, ils seraient sévèrement punis : ce dernier crime ne mérite pas moins que la mort.

Comme les sastras ne leur prohibent aucun genre de commerce, beaucoup d'entre eux font tout ce qu'ils imaginent de plus convenable pour leur intérêt; il n'en est pas de même dans les professions mécaniques : le fils suit invariablement celle de son père. Les brahmines prétendent qu'il n'y a point de schoudras purs depuis le commencement du kali-youga, parce

qu'ils se sont tous mêlés avec d'autres castes par des mariages.

Dans les professions qui exigent quelques lumières de ceux qui les exercent, comme celles de médecin, de banquier, d'épicier, de joaillier, les schoudras peuvent lire la traduction qui a été faite des pouranas. Les médecins ont même le droit d'étudier le sastra original qui traite de la médecine, la grammaire sanscrite et les poètes. Les schoudras devenus riches ont à peu près le même privilége.

Les schoudras composent une infinité de classes qui gardent entre elles la hiérarchie qui leur a été primitivement assignée, avec autant de soin que les brahmines en mettent à soutenir leurs prérogatives. Un écrivain, par exemple, ne fréquente pas plus un barbier qu'un brahmine ne fréquente un écrivain; en revanche le barbier se croit autant au-dessus du maçon que l'écrivain se dit au-dessus du barbier.

Voici les principales classes de schoudras :

Les vaidias composent la première. Ce sont ceux qui sont nés d'un brahmine et d'une femme vaischya. Ils prétendent appartenir à la troisième caste, et on les laisse jouir de quelques priviléges que n'ont pas les autres schoudras : on sent qu'ils doivent trouver beaucoup de faveur auprès des brahmines qui ont parmi eux leurs enfans.

Peu de vaidias sont riches; ils montrent un grand zèle pour la religion, et c'est parmi leurs femmes que se trouvent les plus disposées à se brûler à la mort de leurs époux. Presque tous les vaidias exercent la médecine. Beaucoup d'autres personnes s'en occupent aussi; il y a même des femmes qui acquièrent de la célébrité, surtout dans l'art des accouchemens. En général, les femmes de l'Inde se laisseraient mourir plutôt que d'avoir recours à un accoucheur.

La seconde classe est celle des *Kaisthas* ou écrivains; ils sont nés d'un tschatrya et d'une femme schoudra. Cette classe extrêmement nombreuse est divisée en quatre ordres, qui ont chacun des subdivisions à l'infini. Les Européens leur ont donné le nom d'écrivains, parce qu'ils savent tous lire et écrire. Ils peuvent lire les poètes et les sastras de médecine; quelques-uns deviennent même meilleurs médecins que les précédens. Beaucoup d'entre eux embrassent le commerce et s'y enrichissent.

La troisième classe est celle des *gandhavaniks* ou droguistes; ils sont presque tous riches et ne s'allient guère qu'entre eux. Ils sont nés d'un brahmine et d'une femme vaischya; aussi les brahmines les considèrent-ils au point d'aller souvent les visiter. Les *kascharis* fondeurs de métaux, et les *schankhavaniks* ouvriers en

écaille sont comme les ghandhas fils d'un brahmine et d'une vaischya, et ils composent les deux classes suivantes.

Les *agouris*, nés d'une schoudra et d'un tschatrya, sont tous fermiers et laboureurs, ou pour mieux dire ils possèdent des terres à cens ou à rente; mais comme ils manquent souvent des moyens de payer leurs taxes, ils sont à la merci des marchands de grains qui paient pour eux et mettent ensuite aux denrées le prix qu'ils veulent, ou qui font la récolte pour leur propre compte; il est vrai qu'ils sont tenus de compter du surplus avec leur débiteur, mais tant d'abus se glissent dans l'exécution que presque toujours les agouris sont pauvres, et que souvent ils sortent complétement ruinés des mains des prêteurs; ils forment la sixième classe.

La septième est celle des barbiers, *napitas*, qui descendent d'un tschatrya et d'une schoudra. Les Hindous, même les plus pauvres, ne se rasent jamais de leurs propres mains, ni ne se coupent les ongles; c'est l'ouvrage des barbiers; les femmes de ceux-ci rendent le même service aux femmes hindoues pour ce qui concerne les ongles. Les riches sont rasés tous les jours, les autres une fois par semaine, les plus pauvres deux fois par mois. Les barbiers se servent d'eau mais non de savon, et il faut bien de la patience

pour se laisser tranquillement tondre la tête (1), le dessus des lèvres, le menton, le front, les aisselles, la poitrine, les oreilles, les narines, le tour des yeux, les poignets, etc. Au reste cette opération ne se fait jamais dans la maison, mais dans un hangar, sous un arbre ou en pleine rue.

Les *modoukas* ou confiseurs ont la même origine que les barbiers, mais ne viennent qu'après eux. Ils ont une centaine de compositions différentes, mais toutes peu délicates en comparaison de ce qu'on fait en Europe. Le plus mince de nos gastronomes ne voudrait pas du meilleur cuisinier hindou.

L'union d'un schoudra et d'une femme tschatrya a produit les *khoumbakaras* ou potiers, les *tatis* ou tisserands, et les *karmacaras* ou forgerons; ils forment les neuvième, dixième et onzième classes. Tout ce qu'on peut dire des potiers actuels, c'est qu'ils ont bien dégénéré depuis ceux qui faisaient, il y a deux mille ans, ces vases murrhins que les Romains admiraient. Quant aux tatis, ils soutiennent leur antique réputation, bien qu'ils soient très-ignorans sur tout ce qui ne tient pas à leur métier. Les forgerons ne sont pas plus savans que les tatis,

(1) A l'exception d'une touffe de cheveux qu'on laisse au-dessus de la nuque.

et livrés à eux-mêmes ils sont assez mauvais ouvriers, mais dirigés par les Européens ils deviennent capables des ouvrages les plus finis.

Les *maghadas*, espèce d'huissiers qui marchent au devant des princes et remplissent chez eux quelques fonctions de domesticité; les *malakaras* ou vendeurs de fleurs qui sont aussi jardiniers, font de la poudre et des feux d'artifice; les *soutis* ou charretiers; les *takschakas* ou menuisiers, forment les quatre classes suivantes. Ces derniers sont comme les forgerons: sous l'œil des Européens, ils exécutent le travail le plus difficile et ils le rendent parfait.

Ensuite viennent les *rajakas* ou blanchisseurs, qui n'emploient guère que l'eau et une massue de bois; les *souarnacaras* ou orfévres, qui sont très-habiles mais passent pour fripons; les *souvarna-banicàs*, banquiers ou changeurs de monnaies. Ces derniers sont ordinairement très-riches, mais leur réputation ne vaut pas mieux que celle des orfévres. Les plus gros propriétaires de Calcutta appartiennent à cette classe; on trouve chez eux des fortunes de plusieurs millions.

Les *tailakaras* ou vendeurs et fabricans d'huiles; les *abhiras* ou vendeurs de laitage; les *dhivaras* ou pêcheurs; les *schoundicas* ou distillateurs, qui composent plusieurs sortes d'esprits;

es *charmacaras* ou cordonniers; les *patanis* ou bateliers et enfin les *mallas* ou preneurs de serpens et médecins empiriques forment autant de classes distinctes, qui gardent entre elles le rang dans lequel elles sont nommées. Les mallas ne sont pas seulement médecins, ils sont encore escamoteurs, jongleurs et joueurs de tours. Ils portent toujours avec eux un panier plein de serpens qu'ils montrent aux spectateurs, se font mordre les bras, les passent autour de leur cou etc., et ne manquent pas de dire que c'est par l'effet de leurs charmes que ces reptiles ont perdu leur venin et leur naturel. Les anciens Égyptiens avaient aussi parmi eux une race d'hommes qui *enchantaient* les serpens et les maniaient impunément (1).

L'une des dernières classes est celles des *badia-caras*. Ce sont de misérables musiciens ou joueurs d'instrumens qui gagnent principalement leur vie à faire des nattes d'une infinité de sortes; l'herbe, le jonc, la paille, les fibres de plusieurs plantes sont les matières qu'ils emploient. L'usage de ces nattes est très-commun; il est même indispensable dans un pays où l'on n'a ni chaises ni bois de lit.

(1) C'étaient les Psylles, peuplade libyenne, dont il sera fait mention spéciale dans mon Histoire générale d'Égypte.

V. D'après les sastras, un Hindou perd sa caste pour avoir mangé avec un individu d'une caste inférieure, pour avoir eu un commerce illicite avec une femme de basse extraction, pour avoir mangé de la chair ou bu des liqueurs enivrantes, pour avoir pris des alimens préparés par un individu d'une classe inférieure, pour avoir trafiqué de certaines choses, comme poisson, peaux de vache etc. contre la prohibition des Védas; enfin pour une infinité de causes qu'il serait trop long d'énumérer, et auxquelles on ne concevrait pas comment on peut attacher l'idée d'un délit, si l'on ne savait quelle est la puissance des préjugés et de la superstition parmi les hommes.

Autrefois l'exclusion de la caste était prononcée quand le cas l'exigeait; aujourd'hui le nombre des contraventions est si grand que chacun ferme les yeux sur les torts de son prochain, afin que les autres se trouvent plus disposés à excuser les siens. A moins d'une dénonciation formelle, provoquée par la haine ou par la vengeance, on n'inflige plus ce genre de supplice, aussi cruel et beaucoup plus long que la privation de la vie. Pour prononcer cette exclusion, tous les hommes qui appartiennent à la caste du délinquant et qui habitent dans le même lieu se réunissent, entendent les charges et la défense. Souvent on

engage le dénonciateur à se désister; si l'on n'y peut réussir, le coupable tâche de se faire un parti parmi ses juges, car la sentence se forme par le nombre des suffrages. S'il est absous, ses amis mangent aussitôt avec lui; dans le cas contraire, ils déclarent qu'ils ne l'admettront jamais à leur table ni dans leurs maisons. Cette simple déclaration est regardée comme un anathème suffisant, et le malheureux proscrit, privé de biens, de repos, d'amis, de famille va traîner le reste de ses jours dans l'opprobre et dans la misère, s'il ne parvient à se faire réhabiliter. Il en a coûté souvent des sommes énormes aux amis ou à la famille de l'exclus pour obtenir cette réhabilitation; quelquefois les dépenses ont lien sans produire aucun résultat.

L'exclusion de la caste était jadis pour un Hindou le plus affreux de tous les châtimens. L'interdiction légale qui le frappait le précipitait pour toujours dans un état d'abjection et d'infamie pire que la mort. Objet d'horreur et d'exécration pour tous, il ne pouvait pas même demander ou espérer les consolations et les secours de la religion.

La terreur d'un tel supplice fut peut-être le frein le plus fort que les passions des hommes trouvèrent dans l'ancienne législation. L'opinion enchaîne chaque individu à ses devoirs, l'opi-

nion combat pour ses mœurs contre la corruption, l'opinion le soumet sans murmure aux magistrats et à ses supérieurs. Les institutions des Hindous n'ont semblé perdre ce caractère de fixité qui leur avait fait traverser sans altération plus de trente siècles, qu'au moment où l'exclusion de la caste, devenant à peu près comminatoire, a cessé de frapper les coupables.

Quelques brahmines soutiennent que la perte de la caste n'est pas irrévocable, et que l'exclus a le droit d'être réintégré s'il accomplit les peines expiatoires prescrites par les sastras. D'autres plus sévères répondent que ces peines expiatoires n'ont d'effet que pour l'autre vie, et qu'elles ne changent rien au sort que le coupable doit subir sur la terre. Au fond, la perte de la caste n'est plus qu'un épouvantail sans effet depuis que la domination anglaise s'est étendue sur l'Hindoustan. Des milliers d'Hindous violent chaque jour, en secret il est vrai, leurs règles de caste; mais au reste ils craindraient assez peu d'être découverts, parce qu'ils savent qu'ils trouveraient beaucoup d'indulgence chez des hommes qui tous en ont besoin pour eux-mêmes (1).

(1) Dans la Péninsule, les Hindous aujourd'hui se divi-

sent en deux grandes classes qu'ils désignent par le nom de côté droit et de côté gauche.

Le côté droit ou ballagay a dix-huit classes : marchands, cultivateurs, fabricans d'huile, peintres sur toile, bergers, tisserands, potiers, blanchisseurs, barbiers, peintres, gardiens de troupeaux, etc. Les banisigarous, espèce de traficans, souvent de religions différentes, sont les premiers de cette division. Les whalliarous, qu'à Madras on nomme *pariars*, en sont les derniers. On les appelle plus communément ballagays ; et ce qui doit sembler étrange, c'est que ce sont eux qui donnent leur nom à toute la division.

Le côté gauche, eddagai, a neuf classes principales : forgerons, charpentiers, maçons, ouvriers en cuivre, tisserands, etc. Les forgerons, *pamhalas*, sont les premiers ; les *madigarous*, taneurs, corroyeurs et cordonniers sont les derniers ; ils sont plus connus sous le nom d'eddagais ; ils ont la réputation d'être inquiets, turbulens et querelleurs.

Cette division en deux classes est, suivant les habitans de la Péninsule, l'ouvrage de la déesse Kali. Au surplus chacune d'elles prétend à la prééminence. Il en est de même pour les classes secondaires ou sous-divisions ; toutes veulent avoir le premier rang, ce qui occasione souvent de violentes rixes.

Dans chaque division, souvent même dans chaque classe, on trouve mêlés des individus des deux dernières castes, c'est-à-dire des vaischyas ou bices et des schoudras.

viles et criminelles, mais encore d'excellens préceptes de morale pour toutes les classes de la société. « Le magistrat, y est-il dit, doit commander à ses sens, réprimer les désirs voluptueux, bannir l'avarice, dompter la colère; il se gardera de l'intempérance et de l'orgueil; il ne s'adonnera ni au jeu ni à la chasse; il ne se livrera point au sommeil pendant le jour. Il n'accusera personne à tort, ne maltraitera point les hommes de mérite, ne dépouillera pas le faible de sa propriété; il ne prononcera aucune sentence par l'effet de l'intrigue ou de menées artificieuses; il ne statuera que dans le recueillement et le silence des passions. S'il veut délibérer avec ses assesseurs, qu'il choisisse un lieu retiré, *le toit de sa maison, la cime d'une montagne, un désert.* Qu'il évite surtout les lieux *habités par les pies, et par les animaux causeurs.*

» Dans les matières civiles, le juge doit se conformer aux lois existantes, et surtout ne pas faire attendre sa décision; dans les matières criminelles, la volonté du souverain peut se mettre à la place de celle du législateur, et tempérer par la clémence la sévérité des dispositions écrites. » L'exercice du droit de mitiger la peine ou de faire grace, droit qui appartient sans réserve au souverain, renferme un moyen sûr pour gagner l'affection des peuples; les peuples

l'Inde un nombre prodigieux d'ouvrages de droit et de jurisprudence, si l'en n'en voyait la liste dans M. Ward. Il y en a sur toute sorte de matières : devoirs des princes, devoirs des particuliers, droits de succession, lois sur le culte, doctrines philosophiques, transactions, mariages etc.; tout a produit des volumes sous la plume féconde des jurisconsultes hindous.

Outre les lois écrites, on avait un grand nombre d'usages et de décisions des magistrats, dont le souvenir se conservait par tradition, de sorte que la science du droit était aussi difficile, aussi compliquée qu'elle dut l'être dans l'empire romain avant la publication des Pandectes de Justinien. Vers la fin du siècle dernier, le gouvernement anglais ayant donné l'ordre de faire une compilation de toutes les lois et usages non-abrogés, plusieurs savans brahmines et pandits de Bénarès et de Calcutta se réunirent par les soins du gouverneur-général, M. Hastings, et travaillèrent au vaste recueil dont M. Halhed a donné une traduction sous le nom de code *Gentou.* Les compilateurs disent dans leur préface qu'ils ont puisé leurs matériaux dans tous les livres et documens connus, tant anciens que modernes.

Cet utile ouvrage ne contient pas seulement de nombreuses dispositions sur les matières ci-

viles et criminelles, mais encore d'excellens préceptes de morale pour toutes les classes de la société. « Le magistrat, y est-il dit, doit commander à ses sens, réprimer les désirs voluptueux, bannir l'avarice, dompter la colère; il se gardera de l'intempérance et de l'orgueil; il ne s'adonnera ni au jeu ni à la chasse; il ne se livrera point au sommeil pendant le jour. Il n'accusera personne à tort, ne maltraitera point les hommes de mérite, ne dépouillera pas le faible de sa propriété; il ne prononcera aucune sentence par l'effet de l'intrigue ou de menées artificieuses; il ne statuera que dans le recueillement et le silence des passions. S'il veut délibérer avec ses assesseurs, qu'il choisisse un lieu retiré, *le toit de sa maison, la cime d'une montagne, un désert.* Qu'il évite surtout les lieux *habités par les pies, et par les animaux causeurs.*

» Dans les matières civiles, le juge doit se conformer aux lois existantes, et surtout ne pas faire attendre sa décision; dans les matières criminelles, la volonté du souverain peut se mettre à la place de celle du législateur, et tempérer par la clémence la sévérité des dispositions écrites. » L'exercice du droit de mitiger la peine ou de faire grace, droit qui appartient sans réserve au souverain, renferme un moyen sûr pour gagner l'affection des peuples; les peuples

ne sont pas éloignés d'aimer le pouvoir qui ne s'élève au-dessus des lois que pour en adoucir la rigueur.

Je ne parlerai pas des dipositions réglementaires, législatives ou criminelles que renferme le code Gentou. On peut s'en former une idée très-exacte par les institutes de Menou, qui sont au grand corps des lois hindoues ce que d'autres institutes célèbres sont au Digeste de Tribonien. Je dois seulement faire observer que dans les pays soumis à la domination anglaise on se conforme, pour les matières civiles entre Hindous, aux lois du pays et qu'on consulte principalement le *Daya-Bhava* et le *Daya-Tatoua*, deux livres très-estimés, mais que dans les matières criminelles, et en général toutes les fois que la sentence peut influer sur l'honneur ou l'état d'un homme, on n'a aucun égard à une législation dont le caractère dominant est une rigueur excessive, où des délits souvent assez légers se transforment en crimes, où le magistrat ne semble institué que pour punir; une législation qui, dans les choses les plus importantes, semble avoir méconnu ce principe conservateur de tous les droits et si consolant pour le faible, que tous les hommes doivent être égaux aux yeux de la loi; qui plus d'une fois apprécie le fait par le nom et la qualité du coupable, non

par les circonstances dont le fait s'accompagne, et croit que la justice est également satisfaite par le sang du schoudra et l'amende légère infligée au brahmine (1).

Cette législation, malgré ses vices, n'en est pas moins l'un des plus anciens monumens connus de la sagesse humaine. Ces vices même tiennent plus aux institutions politiques du peuple pour qui elle fut faite, qu'au défaut de lumières ou d'expérience dans ses auteurs. On ne peut s'empêcher de reconnaître, en parcourant le code Gentou, que les législateurs hindous étaient familiers avec tous les principes au moyen desquels on gouverne les hommes, et que le temps où ils vécurent appartient nécessairement à une époque où la civilisation était avancée.

---

(1) « Le châtiment, dit le législateur dans le code Gentou, donne la force au magistrat ; il inspire la terreur ; il est le protecteur des hommes ; il les défend contre les entreprises du crime ; il garde leurs propriétés ; avec sa physionomie sombre et son œil enflammé, il épouvante le coupable. » Il n'est guère probable que ces paroles appartiennent à Menou qui fut sévère, mais non cruel ; on doit plutôt penser qu'elles furent ajoutées par les brahmines afin d'arrêter les progrès de la corruption.

§ II. — Des épreuves judiciaires des Hindous.

Il est peu de nations qui n'aient pas fait usage des épreuves judiciaires. Le serment par lequel les hommes attestent un fait en invoquant le nom de la divinité n'est pas toujours une garantie suffisante de leur bonne foi; et quand deux sermens contradictoires s'entredétruisent et laissent la justice incertaine, ou lorsqu'un fait est douteux parce qu'on ne peut l'établir que sur de simples indices, il faut avoir recours à d'autres moyens pour que la vérité soit connue. On a pensé qu'entre le crime et l'innocence, Dieu appelé à juger ne pouvait manquer de manifester sa justice; on a imaginé de faire subir aux accusés des épreuves diverses, au nom de ce juge suprême; on a fait intervenir les élémens entre l'homme et Dieu, et toutes les religions ont autorisé ces pratiques impies où la créature prétendait forcer le Créateur à répondre.

Les Hindous ont neuf genres d'épreuve; on en trouve la description dans un Traité rédigé sur les sastras par Ali-Ibrahim-Khan, chef de la justice à Bénarés. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici un extrait de ce traité curieux.

I. L'épreuve de *la balance* se fait de la manière suivante : on laisse jeûner pendant un jour

l'accusé; le lendemain, on l'introduit dans un bain dont l'eau a été consacrée par certaines formules; dès qu'il en est sorti on le pèse, ensuite un pandit écrit l'accusation sur une feuille de papier qu'il lui attache à la tête; au bout de dix minutes, on le fait entrer de nouveau dans la balance; s'il pèse davantage, il est réputé coupable; si le poids est moindre, l'innocence est proclamée. Dans le cas où le poids est égal, on a recours à une troisième pesée. Si la balance tombe ou se rompt, on regarde cet accident comme une preuve du crime (1).

II. Pour l'épreuve du *feu*, on creuse un trou dans la terre, long comme neuf fois la largeur de la main, profond d'un empan et large de deux; on le remplit de feu fait avec le bois de *pippal;* l'accusé doit marcher nu-pieds sur ce feu. S'il ne se brûle pas, il est réputé innocent.

III. Pour l'épreuve par *l'eau*, l'accusé entre dans un étang ou dans une rivière, il avance jusqu'à ce que l'eau lui arrive au nombril; un brahmine, un bâton à la main, se tient auprès de lui. Un soldat tire alors du rivage trois flè-

(1) M. Ward dit qu'on pèse d'abord l'accusé, qu'ensuite on le fait entrer dans le bain, après quoi on le pèse de nouveau *avec ses vêtemens mouillés*. Le magistrat de Bénarès me semble ici devoir faire autorité contre M. Ward.

ches. Un homme part aussitôt et va chercher la flèche qui est allée le plus loin; il la rapporte au bord de l'eau. Il faut que l'accusé, tenant le pied ou le bâton du brahmine, reste sous l'eau tout le temps employé par cet homme pour aller et pour revenir. S'il ne peut soutenir cette épreuve la preuve du fait demeure acquise contre lui.

IV. L'épreuve par *le poison* a lieu de deux manières: dans la première, l'accusé doit prendre de la main d'un brahmine et avaler aussitôt une boule de beurre dans laquelle on a mêlé de l'arsenic ou tout autre substance semblable, le poids de sept grains d'orge; s'il résiste à l'effet du poison durant tout un jour, il est déclaré innocent. La seconde manière consiste à placer dans un pot de terre, profond et couvert, un serpent et un anneau ou un cachet; l'accusé doit y introduire le bras nu et retirer l'anneau: il est coupable, s'il est mordu par le reptile.

V. L'épreuve du *coscha* consiste à boire, après diverses pratiques religieuses, de l'eau dans laquelle on a plongé les images du Soleil, de Dévi (Schiba) et de quelques autres dieux. L'accusé est absous si dans l'espace de quatorze jours (1) il n'a éprouvé aucune incommodité.

---

(1) M. Ward dit sept jours au lieu de quatorze.

VI. Dans le *tandoula*, on pèse une certaine quantité de riz séché au feu (1), et on le fait mâcher à l'accusé. Si ses gencives souffrent de cette mastication et que le riz qu'il rejette soit taché de sang, il est condamné; dans le cas contraire, on l'acquitte.

VII. VIII. Ces deux épreuves consistent, l'une à plonger la main dans l'huile bouillante, l'autre à tenir dans la main une balle de fer rougie au feu. M. Ward, qui les nomme *tapta-maschaca* et *phala*, en parle avec quelque différence. Dans le tapta, c'est du beurre fondu dans lequel on a jeté une balle de la grosseur d'un pois que l'accusé doit prendre avec la main nue; dans le phala, on l'oblige à placer sa langue sur un fer brûlant.

IX. Pour l'épreuve du *dharmarch*, on met au fond d'un pot de terre deux images de *Dharma*, le génie de la justice, l'une d'argent, l'autre de fer, ou bien deux images semblables mais de couleur différente. L'accusé passe la main dans le pot par une ouverture : s'il retire l'image d'argent, Dharma, on le renvoie absous; s'il retire l'autre image, *Adharma*, on le condamne.

---

(1) M. Ward dit du riz mouillé ou humide; il semble que du riz mouillé ne produirait pas le même effet.

X. On ne se sert pas indifféremment de ces diverses épreuves, mais on les ordonne l'une ou l'autre suivant la gravité du cas, suivant les jours du mois et quelquefois selon la qualité des personnes. Au reste, elles sont toutes accompagnées ou précédées d'un grand nombre de cérémonies qui leur donnent un caractère religieux.

L'auteur de cette notice, Ali-Ibrahim-Khan, rapporte un fait singulier, dans lequel il a joué un rôle lui-même comme premier magistrat. « Un homme, dit-il, en accusait un autre de vol, et n'ayant pas de preuves il proposa à son adversaire de se purger par le feu, ce qui fut accepté. Comme une convention de ce genre n'était pas autorisée par le gouvernement de la compagnie, je chargeai les pandits de voir ces deux hommes et d'engager le demandeur à se contenter du serment, soit par l'eau du Gange soit par les feuilles du toulasi, ou bien par le livre *Hérivansa*, ou par le *schalgrama* (1). Mais les parties insistèrent avec force, et demandèrent l'épreuve de la balle de fer rouge. Le cas fut proposé à la cour de Bénarés qui, au bout de

---

(1) Pierre réputée sacrée. J'en ai parlé dans le volume précédent.

quatre mois de délibération, accueillit la demande sur le motif : qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour condamner ou pour absoudre; que les deux parties étaient hindoues, et que ce genre d'épreuve est indiqué dans le *Dherma-sastra;* que de tels procédés sont en usage dans les domaines des radjahs hindous; enfin qu'il était bon de voir comment une main qui touche le feu peut n'être pas brûlée.

» J'ordonnai alors d'amener le demandeur en ma présence, et je fis tous mes efforts pour qu'il renonçât à son dessein ; je lui représentai même à quels dangers il s'exposait : tout fut inutile. Aussitôt les pandits attachés à la cour commencèrent les cérémonies prescrites par le *Mitacschera* (1); ils firent au dieu *de la connaissance* un holocauste de beurre clarifié, et formèrent neuf cercles sur la terre avec de la bouze de vache. L'accusé se baigna dans le Gange; ensuite il lava ses mains avec de l'eau pure. L'accusation

(1) Le Mitacschera est un commentaire du chapitre du Dherma-sastra qui traite du serment ; il a été traduit littéralement par le pandit Yagiaoulcya. Les épreuves portent en sanscrit le nom de *Divya*. Le Divya répond au *Kasam* des Arabes et au *Saucand* des Persans. La loi des Divyas a vingt articles qui ne sont que réglementaires.

écrite fut attachée sur sa tête, et l'on mit dans ses mains qu'il joignit l'une contre l'autre en forme d'écuelle sept feuilles de *pippal*, autant de *jend*, autant de l'herbe *darbha*, quelques fleurs, un peu d'orge humecté avec du lait, et on assujettit le tout avec sept fils de coton blanc écru. On prit ensuite avec des pinces une balle de fer bien rouge, et on la mit dans ses mains.

»L'accusé marcha pas à pas à travers les neuf cercles, restant dans chacun un peu de temps, et il jeta la balle dans le neuvième; elle brûla l'herbe qu'on y avait laissée. Après cela il prit du riz avec sa capsule, et le frotta entre ses deux mains. Ce que je puis dire, c'est que lorsqu'on les examina à la fin de l'épreuve on n'y vit pas la moindre trace de brûlure, ce qui remplit d'étonnement tous les assistans, sans m'excepter moi-même. Cependant je me dis que toutes ces feuilles dont on avait couvert ses mains avaient intercepté probablement la chaleur; néanmoins je rapporte ce que j'ai vu; mais il serait à désirer qu'on réitérât deux ou trois fois cette épreuve devant des personnes instruites, qui parviendraient peut-être à découvrir comment il arrive que les uns sont brûlés et que les autres ne le sont pas.»

Ce fait arriva en 1783; mais dans la même

année un teinturier nommé Ramdayal fut beaucoup moins heureux. Le brahmine Rischissouara l'accusait de vol, et l'épreuve par l'huile bouillante fut ordonnée. Ali-Ibrahim-Khan ne put réussir à détourner Ramdayal de subir cette épreuve périlleuse. Celui-ci plongea sa main dans le vase, et il la retira horriblement brûlée. L'opinion générale des pandits fut qu'il était coupable, et on le condamna au paiement de la somme réclamée. Par bonheur pour lui elle était au-dessous de cinq cents assérafis; si la demande avait été d'une valeur égale ou supérieure à cette dernière somme, il aurait eu la main coupée, sans compter la grosse amende qu'on lui eût infligée.

Ces épreuves ont été abolies depuis peu par le gouvernement anglais; cependant il est des cas où on en permet encore quelques-unes, la neuvième dans les affaires peu importantes et celle du beurre fondu dans les cas plus graves. En novembre 1808, une jeune femme accusée d'intrigues criminelles par son mari subit cette dernière épreuve en présence de plusieurs milliers de spectateurs. Elle plongea sa main dans le beurre bouillant sans ressentir aucun mal, et une goutte de ce beurre qui tomba sur la main du brahmine à qui elle remit la boule d'or qu'elle avait retirée du fond du vase, le brûla au point de

produire une ampoule. On fit de grandes exclamations, comme on peut bien le croire, et la jeune femme fut ramenée chez elle en triomphe. M. Ward, en racontant ce fait, cite pour garant un honnête Hindou qui disait l'avoir vu.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CONTENANT L'HISTOIRE ANCIENNE DEPUIS L'AN 2000 ENVIRON AVANT J. C. JUSQU'A L'ÉPOQUE DE L'INVASION DE MAHMOUD LE GHAZNEVIDE VERS L'AN 1002 DE L'ÈRE VULGAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

DES TEMPS FABULEUX OU HÉROÏQUES, JUSQU'A L'INVASION D'ALEXANDRE.

§ I. — Observations préliminaires.

Si l'histoire de l'Inde ne commence pas avec celle du monde, ainsi que les brahmines le prétendent, on doit au moins convenir qu'elle remonte jusqu'aux temps voisins du déluge. On trouve dans les pouranas et dans les autres livres sacrés tant de faits dont le fond s'accorde avec les récits de Moïse, tant de personnages qui évidemment appartiennent à l'histoire ancienne du genre humain; on reconnaît si bien, à tra-

vers les fictions mythologiques, gigantesques et souvent absurdes dont ces livres sont pleins, les traits principaux de la vie de Noë et de ses enfans, qu'on ne peût guère douter que les Hindous ne descendent directement de l'une des premières familles qui se formèrent par la dispersion des Noachides, avec cette circonstance particulière que, seule dans le monde, cette famille s'est conservée sans altération et sans mélange, traversant les siècles et les révolutions, survivant à celles qui sortirent du même berceau comme à celles qui naquirent de l'union postérieure de leurs derniers rejetons.

J'ai déjà dit que les ancêtres des Hindous habitèrent l'Iran; que les chefs de cette race y avaient formé une puissante monarchie; que forcés par l'accroissement rapide que reçut la nation à chercher des terres nouvelles, ils la conduisirent vers les heureuses contrées qu'arrosent le Sind et le Gange. Peut-être même y a-t-il eu deux émigrations, l'une au temps de Rama que les Hindous regardent comme le fondateur de leur empire, et l'autre quand la famille qui tenait le sceptre de l'antique patrie (1) se retira vers l'Orient, emportant ses lois, sa religion et ses doctrines.

---

(1) Suivant Mozanfani, auteur du Dabistan. M. de Sacy

Toutefois il est impossible de rien établir de positif sur ce point, et surtout de remplir les lacunes qui existent entre ces émigrations et l'établissement des monarchies modernes. Tous les travaux des savans de Calcutta ont dû échouer contre l'insuffisance des documens historiques. Il paraît malheureusement prouvé que les Hindous n'ont jamais eu de corps d'histoire, au moins pour les temps anciens; que leurs annales sont toutes dans leurs poèmes sacrés, tels que le Mahabharat et le Ramayana, et que les événemens s'y trouvent toujours confondus avec les fictions de la mythologie, parce que les brahmines ont constamment subordonné l'histoire à la fable.

Les Grecs et les Romains connurent assez peu les Hindous, et s'ils firent quelques recherches historiques, ce ne put être que par rapport aux peuples qu'ils avaient soumis. Les modernes ne les ont pas connus davantage; car, en leur cachant avec soin les livres de leur religion, les

---

pense que cet ouvrage est supposé. La manière dont en parle M. Jones paraît exclure cette idée. Quelque chose qu'il en soit, on ne saurait douter que les matériaux dont on s'est servi pour composer ce livre n'aient été choisis dans les traditions les plus anciennes et en même temps les plus authentiques.

brahmines leur ont aussi caché leur histoire. Cette dernière difficulté a été levée en partie depuis que les Anglais dominent dans le Bengale; mais les résultats qu'ils ont obtenus sont encore loin d'être satisfaisans, et il n'est que trop vrai, comme l'a dit l'infatigable William Jones, que l'histoire ancienne de l'Inde est environnée d'épaisses ténèbres, et qu'elle ne commence à devenir moins obscure que vers le quatrième siècle avant Jésus-Christ.

Le persan Férischta, dont l'ouvrage est encore le plus étendu et le plus utile de tous ceux qui traitent de l'histoire de l'Inde, n'a guère puisé ses matériaux pour l'époque dont je parle que dans le Mahabharat ou poème de la Grande Guerre, de sorte que cette partie de son livre offre d'une part des lacunes considérables et de l'autre ne peut inspirer que peu de confiance. Le brahmine Mrityoumjaya, qui a publié en 1808 une histoire des anciennes dynasties hindoues, a puisé dans les divers pouranas; et, pour l'honneur de sa nation, il a voulu assujétir à des formes historiques les récits fabuleux de ces livres originaux; d'ailleurs il adopte leur chronologie, remonte jusqu'au premier Menou, cite sérieusement des règnes de cent mille ans et se montre ainsi complétement dépourvu de discernement et de saine critique. Aussi son histoire, dénuée de

faits, n'est-elle à proprement parler qu'une table chronologique des dynasties qui ont régné avant le septième Menou, sous lequel se sont écoulés les trois premiers âges de la période actuelle. Il est probable que quelques-uns des personnages qu'il nomme ont réellement existé; mais on ignorera toujours en quel temps, bien qu'assurément ce ne puisse être que postérieurement au déluge et au règne de Rama.

Descendans immédiats de Cham, les Hindous apprirent de leurs pères l'histoire de la terrible catastrophe qui avait fait périr les hommes; leurs pouranas et leurs autres livres offrent la vive peinture de cet événement; mais là se sont bornées leurs connaissances; ils n'ont rien su de tout ce qui avait précédé. A l'exception du nom d'*Adimo* (1), qu'ils donnent à leur premier homme vivant au commencement de tous les calpas ou grandes périodes de la création actuelle, et de quelques circonstances qui concernent cet Adimo et peuvent établir son identité avec le premier homme de la Genèse, tout le reste, jusqu'au septième Menou ou Satyaurata, est sorti de l'imagination féconde des brahmines qui, se jouant pour ainsi dire du temps dans leurs calculs, ont imaginé

(1) Il est assez facile de reconnaître le nom d'Adam dans celui d'Adimo.

des périodes dont l'esprit peut à peine mesurer la longueur et rempli ensuite de fables ce cadre immense, s'ils n'y ont transporté des faits très-anciens venus à leur connaissance par tradition et surtout d'une date incertaine ou tout-à-fait ignorée.

On peut même affirmer qu'ils ont souvent employé la méthode d'antidater les événemens, ce qui produit beaucoup de confusion dans leur histoire ancienne. Ils l'ont fait depuis le Kali-Youga parce qu'ils ont senti la nécessité d'éviter les lacunes; c'est ainsi, par exemple, qu'ils ont reculé d'environ douze siècles l'époque de Nanda et de Chandragoupta : à combien bien forte raison ne croirons-nous pas qu'ils ont agi de même pour les temps antérieurs au Kali-Youga ?

Ce qui augmente la difficulté, c'est que s'il y a eu autrefois dans l'Inde un souverain duquel relevaient tous les autres, ces derniers ont bien souvent conquis l'indépendance et formé des monarchies distinctes qu'ils ont transmises à leurs descendans. Il résulte de là que plusieurs grands royaumes ont souvent existé à la fois, et comme la géographie des pouranas extrêmement défectueuse distingue rarement ces états, il arrive assez fréquemment que les princes d'une dynastie sont représentés comme successeurs

d'une dynastie collatérale. En d'autres occasions c'est la monarchie primitive du Maharadjah que l'on considère comme continuée dans les monarchies nouvelles fondées par l'usurpation à Oude, à Délhy, à Canouge et à Oujein.

Une source non moins abondante de confusion et de désordre dans l'histoire hindoue, c'est le peu d'accord qui se trouve entre les poètes au sujet de la fondation des empires, de l'époque à laquelle ils se sont élevés et des noms des premiers souverains.

Ainsi l'on ne doit pas s'attendre à une histoire suivie et complète de la nation hindoue pour ces époques tellement reculées que, faute de notions positives, chacun peut admettre ou rejeter certains faits sans pouvoir être démenti ni convaincu d'erreur. Je n'entreprendrai pas de faire ce que les savans de Calcutta et de Bénarès n'ont pu exécuter; je me bornerai à extraire des livres des brahmines tous les documens qu'ils pourront me fournir; je consulterai les traditions les moins suspectes, et je tâcherai d'appuyer sur les témoignages de l'histoire des autres peuples le résultat que j'aurai obtenu de mes recherches.

§ II. — Extrait des livres historiques des Hindous.

Le brahmine Mrityoumjaya prend son his-

toire à la création ; mais cette histoire, si toutefois on peut donner ce nom à une sèche et aride nomenclature, est d'autant plus dépourvue d'intérêt qu'elle ne repose sur aucune base, et que l'imagination la plus désordonnée ne saurait rien produire de plus bizarre et de plus monstrueux. Comment la raison des brahmines eux-mêmes ne s'est-elle point révoltée contre l'extravagante supposition de règnes qui durent un million d'années et quelquefois davantage? Je n'insisterai pas sur un point que la raison place au-dessous de toute critique; je ferai une seule remarque : c'est que parmi les successeurs des six premiers Menous, supposés anté-diluviens, on trouve un grand nombre de princes qui ont vécu dans le Kali-Youga.

Le pandit Rhadaçant, qui aida M. Jones dans ses recherches chronologiques, montra plus de jugement ou de bonne foi que n'en a fait voir l'historien moderne ; car non-seulement il déclara qu'on ne pouvait compter sur rien de ce qui se rapportait aux premiers Menous, mais encore il ajouta qu'on ne pouvait pas compter davantage sur tout ce qu'on disait des trois premiers Yougas. Rhadacant n'avait qu'un pas à faire pour accorder la chronologie des pouranas avec celle des savans européens qui mettaient ses lumières en œuvre, c'était de placer dans le

Kali-Youga les événemens qu'il supposait appartenir aux âges précédens; mais les préjugés de l'orgueil national répugnaient trop ouvertement à une concession de ce genre, et tout en convenant que l'histoire de ces premiers âges offrait beaucoup d'incertitude, il ne s'en montrait pas moins convaincu que les dates des pouranas, bien que manquant de fixité, étaient toutefois antérieures au commencement du Kali, c'est-à-dire à l'an 3102 avant l'ère chrétienne.

Suivant ce pandit, la postérité de Menou-Satyaurata ou Vaivassouata (1) se divisa en deux branches principales. La première eut pour tige Icschouacou, et porta le nom de famille du Soleil. Icschouacou eut pour successeur son fils Vikoucschi, dans lequel il faut voir peut-être le Cousb de l'Écriture. Cinquante-trois princes de la même race régnèrent depuis Vikoucschi jusqu'à Dassaratha, auquel Rama dut le jour. Il est à remarquer que le Tréta-Youga, ou second âge, commence avec Icschouacou et finit avec Dassaratha; que Rama n'appartient ni à cet âge ni au suivant, mais à la période qui sépare les deux âges, et que le siége de l'empire fut dans Ayo-

(1) Voyez dans le tome I le chapitre sur la Chronologie.

d'hya, l'Oude moderne, ville dont les pouranas attribuent la fondation à Icschouacou (1).

La seconde branche porte le nom de famille de la lune. Elle sortit de l'union d'Ila, fille de Menou, avec Bouddha, fils de Chandra ou la lune. Elle n'a fourni dans le même intervalle que quarante-six rois, en y comprenant Bouddha et Youdischtir. Plusieurs de ces princes se sont rendus célèbres par de grands exploits; on remarque parmi eux Yayati, de qui l'un des fils alla donner des lois et des institutions aux Chinois; Douschmanta, le héros du drame fameux de Sacontala; Bharata, qui donna son nom à l'Inde; Pandou, et Youdischtir son fils, dont les guerres contre Douryodhan font le sujet du poème de Mahabharat.

W. Jones.

Youdischtir aurait succombé sous les efforts de l'usurpateur s'il n'avait été secouru par Krischna; mais l'intervention du dieu força la fortune à se déclarer en sa faveur, de sorte qu'après avoir reconquis son royaume il le transmit à ses

(1) L'auteur de l'Ayin-Akbéri, Aboulfazil, fait cette ville beaucoup moins ancienne, puisqu'elle fut, dit-il, construite par Krischna, postérieur à Rama; cette opinion est contraire à une infinité de passages des pouranas, dont le texte formel nomme Rama roi d'*Ayodhya*.

descendans. Ce royaume porte dans le Mahabharat le nom de Prathizthana : c'est l'ancien pays des Pratchis ou *Prasii* de Ptolémée, de Strabon et de Pline.

Les deux familles de Sourya et de Chandra continuèrent de donner des souverains à l'Inde durant tout le troisième âge ou Douapar-Youga.. La première a fourni vingt-neuf princes depuis Kouscha, fils et successeur de Rama, jusqu'à Vrihadrana que les pouranas font régner vers l'an 3100 avant l'ère chrétienne; mais une chose inexplicable dans le système de Rhadacant, c'est que dans la dynastie des Chandras les vingt-quatre rois qui se sont succédé depuis Bharata jusqu'à Youdischtir sont absolument les mêmes que ceux qu'on suppose avoir régné dans le Douapar (1). Parikschit est indiqué comme succédant à Youdischtir, et vivant comme Vrihadrana à la fin du Douapar ou troisième âge.

Enfin le Kali-Youga commence; les deux royaumes d'Ayodhya et de Prathizthana subsistent encore; vingt-huit rois dans chaque famille occupent successivement le trône pendant mille ans. Au bout de ce temps leurs dynasties s'étei-

(1) Ce double emploi doit nécessairement faire tenir pour constant qu'il y a là anachronisme ou lacune.

gnent avec Soumitra dans Ayodhya, et Kschémaca sur les bords du Gange. Un nouveau royaume s'était formé dès les commencemens du quatrième âge, celui de Maghada ou de Bahar. Il paraît que ses rois, plus forts ou plus entreprenans que les Souryas et les Chandras, finirent par soumettre à leur domination l'Inde entière.

Ce fut Sahadéva qui fonda ce nouvel empire; il était fils de Jarasandha; celui-ci, contemporain de Youdischtir et gouverneur de quelqu'une de ses provinces, profita de l'état de faiblesse où l'avaient réduit ses guerres contre Douryodhan pour travailler à se rendre indépendant. Sahadéva termina ce que son père avait commencé; il s'empara du vaste pays qui porte aujourd'hui le nom de Bahar et mit la couronne sur sa tête. Satyajit fut le vingtième et dernier roi de sa race. Sounaca, ministre ambitieux de ce prince, saisit le moment de sa mort pour opérer la révolution qui plaça son propre fils sur le trône : c'est le fameux Pradyota, qui a précédé de deux ans l'apparition du second Bouddha. Pouranjaya, fils du dernier souverain, périt par les ordres de l'usurpateur.

Les pouranas fixent pour cet événement la date de l'an 1000 ou 1002 du Kali-Youga; j'ai prouvé ailleurs qu'il ne peut guère remonter au-delà du dixième siècle avant J. C. Pradyota trans-

mit le sceptre à ses descendans; ceux-ci le gardèrent pendant cinq cents ans jusqu'à Nanda, célèbre dans les annales hindoues par son règne d'un siècle, terminé par la sanglante catastrophe qui lui coûta la vie.

Nanda eut pour successeur Chandragoupta, le Sandracottus des Grecs. Après cent trente-sept ans, Pouschpamitra se saisit du pouvoir et changea la dynastie; mais un siècle à peine s'était écoulé que, sous Dévabhoutti l'un de ses descendans égorgé par son ministre, une dynastie nouvelle prit la place de celle de Pouschpamitra; enfin un schoudre de la tribu ou famille d'Andhra, nommé Balin, tua Soussarman son maître et s'empara de l'empire qu'il fit passer à ses enfans. Le dernier prince de la race de Balin duquel il soit fait mention dans les pouranas ou leurs commentaires, est Chandrabija qui régnait vers le milieu du cinquième siècle avant J. C.

Le pandit Rhadacant suppléait à cette lacune par une liste d'environ soixante-douze rois, appartenant à sept dynasties qu'il disait avoir régné dans le Bahar jusqu'à la ruine totale de l'empire hindou. Le brahmine Mrityoumjaya donne de son côté une série de princes qui s'étend jusqu'à l'an 1162 de l'ère vulgaire; mais il paraît que leur domination, dont le siége fut d'abord à Ou-

jein, ensuite à Délhy, ne s'étendait guère, surtout dans les derniers temps, que sur les provinces dont se composent le Marwar et le Guzzerat. Cet historien n'est pas même d'accord avec Rhadacant sur l'époque à laquelle ont régné les Souryas et les Chandras, non plus que sur les noms de beaucoup d'entre eux.

D'après Mrityoumjaya, les rois de la famille du soleil ont commencé à régner dans le Satya-Youga ou premier âge. C'est à Sougara, le trente-sixième prince de cette dynastie, que le second âge commence. Rama et ses successeurs se trouvent dans cette période. Athiti règne au commencement du Douapar, et sa race finit long-temps avant le Kali-Youga dans la personne de Varassana. Selon le même auteur, la famille de la lune a régné seule dans les premiers siècles du quatrième âge. Sambarana portait la couronne quand cet âge commença; son successeur Kourou fut un grand conquérant, et ses descendans régnèrent sans obstacle jusqu'à Youdischtir, qui fit de Délhy sa capitale. Kschémaca, le dernier de cette race, fut tué par les nobles.

Vischarada, de la race de Nanda, fils de Mahananda et d'une femme schoudra, déjà roi de Maghada, le devint aussi du Prathisthana par la mort de Kschémaca. Ces circonstances semblent désigner Chandragoupta; ce dernier mot, qui

signifie *sauvé par la lune*, n'est au fond qu'une épithète, un surnom, et il est très-vraisemblable que Chandragoupta est le même que Vischarada. Ce qui donne plus de probabilité à cette conjecture, c'est que le Vischarada de Mrityoumjaya régnait à peu près vers le même temps que le Chandragoupta de Rhadacant, et que sa dynastie finit pareillement par une usurpation.

La race de l'usurpateur Viravahou fut détrônée à son tour par Dourandara, de la tribu de Mayoura; mais les princes de Mayoura ne conservèrent pas long-temps la couronne. Un roi conquérant descendit des montagnes, l'arracha du front de Rajapala, et se rendit maître de tout le royaume : il s'appelait Schakaditya. Au bout de quatorze ans, ce dernier trouva un rival et un vainqueur dans un prince dont les Hindous célèbrent encore aujourd'hui la mémoire. Le grand Bickermajit ou Vicramaditya, qui après avoir conquis par son courage le trône d'Oujein se déclara vengeur de Rajapala, tua de sa main Schakaditya, s'empara de Délhy, ajouta à ces deux royaumes de vastes provinces et, trahi enfin une fois par la fortune, perdit lui-même le sceptre et la vie dans une bataille contre Salivahana, roi de Prathisthana dont les états, dit l'historien, sont situés au midi de la Nerbouddha.

Ces grands événemens se passèrent dans le siècle qui a précédé la naissance de J. C. (1)

Après la mort de Vicramaditya, la couronne passa sur la tête de Vicramaséna, son fils. Celui-ci fut détrôné par Soumoudra, de la race de Pala ou Pal; Vicrama, l'un de ses successeurs, fut tué dans une bataille que lui livra Tilaca-Chandra, roi de Vaharang, qui s'empara du trône de Délhy.

---

(1) Vicramaditya a donné son nom à une ère dont les brahmines font usage dans leurs calculs et dans leurs transactions; ils l'appellent aussi *sambat*, comme on le voit dans l'inscription trouvée à Monghir; elle commence cinquante-six ans avant l'ère chrétienne. Les Hindous se servent encore, surtout pour constater la date des naissances et des mariages, de l'ère de Salivahana; cependant, soumis pendant huit siècles au joug musulman, ils ont été forcés d'adopter celle de l'hégire pour leurs relations commerciales et pour tous les actes qui les mettaient en rapport avec leurs oppresseurs; ce qui paraît surprenant, c'est qu'ils ne font commencer l'ère de Salivahana que l'an 78 de J. C., c'est-à-dire plus d'un siècle après le temps où ce prince vécut *.

* Outre ces deux ères fameuses, les brahmines ont celle de Kali-Oubda, ou fuite de Krischna; mais comme elle date du commencement du Kali-youga, et qu'il n'y a de différence que dans le nom, elle n'est pas d'un grand usage. Quant à l'ère de Sokabdo que, suivant M. Wilkins, ils datent de la mort du radjah Soko, elle paraît être absolument la même que celle de Salivahana, car toutes deux commencent la même année.

Plusieurs dynasties l'occupèrent à leur tour jusqu'à Prithou Raya, qui fut détrôné par Schah-Ouddin de Ghazna. Prithou s'était affaibli par de longues guerres qu'il fit à Jayachandra, roi de Canyacoubja ou Canouje; Schah-Ouddin sut s'en prévaloir; Prithou fut vaincu, et Koutoub-Ouddin frère naturel du vainqueur fut investi de la royauté.

Il est aisé de voir par cette analyse que le brahmine Mrityoumjaya n'a voulu faire que l'histoire de Délhy; on ne doit donc pas être surpris de ne trouver dans son ouvrage ni les dynasties dont parle Rhadacant, lesquelles régnaient à Oude et dans le Bahar, ni les souverains de Canouge, ni ceux du Guzzerat qui souvent usurpèrent le titre de maharajah. Il paraît que l'Inde fut comme l'Espagne un pays divisé en plusieurs royaumes, tantôt unis sous la main d'un seul maître, tantôt indépendans, tantôt reconnaissant la suprématie de quelqu'un d'entre eux. Toutefois, dans les premiers âges, le pouvoir suprême semble avoir résidé dans le souverain d'Ayodhya qui était de la race des Souryas.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de Mrityoumjaya offre le résultat suivant :

Les rois Chandras, depuis Youdischtir jusqu'à Kschémaca ont régné à Délhy durant une pé-

riode de dix-huit cent douze ans (1), ci 1812

Quatorze princes de la race de Mahananda, depuis Vischarada jusqu'à Bodamalha, remplissent l'espace d'environ cinq cent ans, ci. . 500

Quatorze de la race de Goutama règnent quatre cent-un ans, ci. . . 401

Neuf de la race de Mayoura, depuis Dhourandara jusqu'à Rajapala, trois cent dix-huit ans, ci. 318

Le conquérant Schakaditya, quatorze ans, ci. 14

Vicramaditya et son fils, quatre-vingt-treize ans, ci. 93

Seize princes Yogis, de la race de Pala, depuis Samoudra jusqu'à Vicrama, environ six cent quarante-deux ans, ci 642

Tilaka-Chandra et ses neuf suc-

(1) L'historien hindou attribue à Youdischtir la fondation de Délhy; mais Férischta prétend que cette ville s'éleva par les soins de l'usurpateur Délhu environ 300 ans avant l'ère vulgaire, et Aboulfazil dont l'opinion paraît devoir être préférée assure qu'elle fut construite par Aurungpal, l'an 429 de l'ère de Vicramaditya. Au reste, tout est obscurité, tout est ténèbres dans cette partie de l'histoire hindoue.

cesseurs, jusqu'à Govindachandra qui laisse la couronne à Préma-dévi, sa veuve, cent quarante ans, ci. . .	140
Les quatre successeurs de Préma-Dévi, depuis Haripréma jusqu'à Mahapréma, quarante-cinq ans, ci. . .	45
Treize princes de la caste des Vaydias, depuis Dhi-Séna jusqu'à Damodara, cent trente-sept ans, ci. .	137
Six princes de la race de Singha, depuis Douapa jusqu'à Jivana, cent cinquante-un ans, ci.	151
Pritou-Raya, quatorze ans, ci. . . .	14
Ce qui donne, pour le royaume de Délhi, une durée de.	4267 ans.

Or, la quatre mille deux cent soixante-septième année du kali-youga, avec lequel ce royaume a commencé, répond suivant les calculs des brahmines à l'an 1162 de l'ère vulgaire, temps auquel Délhy est définitivement tombé au pouvoir des Tartares.

§ III. — Esquisses historiques d'après les monumens de l'Inde, comparés entre eux ainsi qu'avec les documens tirés de l'histoire des autres peuples.

Le plus ancien gouvernement de l'Inde dont on puisse avoir une idée précise, semble

avoir été purement féodal. Il y avait un *maharadjah*, ou grand radjah, duquel relevaient plusieurs princes, qui n'en avaient pas moins dans leurs états ou gouvernemens le libre exercice de tous les droits de la souveraineté. Le maharadjah ou prince suzerain eut sa résidence à Oude avant la fondation de Canouje, et avant l'ère de Vicramaditya; il est pourtant vraisemblable que le maharajah d'Oude n'avait point de juridiction sur le pays des Pratschis, et que ceux-ci obéissaient à un prince tout-à-fait indépendant, ayant lui-même sous sa domination de grands vassaux ou feudataires.

Dans les temps voisins du commencement de notre ère, ce grand radjah porta le titre de *Bélhar* ou *Balhara*, et le siége de son empire fut tantôt à Canouje, tantôt à Ougein ou dans le Guzzerat.

Tous les radjahs feudataires, dit Aboulfazil, devaient aller offrir leur hommage au Bélhar, à certaines époques de l'année. Il y avait une fête solennelle qu'on appelait *Raissou*, et qui était instituée de temps immémorial (car la description s'en trouve dans le Mahabharat), durant laquelle tous les radjahs devaient se rendre auprès du suzerain, et pour marque de leur dépendance remplir auprès de sa personne les divers offices de la domesticité, même les plus ignobles.

Prithou-Oura, roi de Délhi, ayant refusé une fois son hommage au grand radjah de Canouje, celui-ci fit faire son effigie en or, afin que la fête pût avoir lieu, et on lui assigna l'office de portier de la salle du festin. Prithou vit quelque temps après ses états envahis par les Musulmans; il prit les armes, mais la fortune lui fut contraire, et il fut tué dans une bataille.

Oude ou Ayodhya a été incontestablement la première ville impériale de l'Hindoustan. Aboulfazil croit qu'elle fut fondée par Krischna, mais c'est une erreur, car elle existait déjà du temps de Rama suivant le poème de Valmic, et Rama est de beaucoup antérieur à Youdischtir dont Krischna vint soutenir la cause. D'ailleurs les pouranas attribuent positivement la construction d'Ayodhya à Icschouacou, tige de la branche de Sourya. Son étendue était immense. Aboulfazil dit qu'elle avait soixante-quatorze milles de long sur dix-huit milles de large (environ vingt-quatre lieues sur six). Le royaume dont cette ville formait la capitale arrivait jusqu'à l'Indus, au nord et à l'occident.

Le royaume de Prathisthana, que possédait la race de Chandra ou de la lune, s'étendait suivant le major Rennel sur les deux rives du Gange, et d'après M. Wilford depuis Allahabad jusqu'aux frontières les plus orientales de l'Hin-

doustan. La capitale est nommée dans les pouranas *Raj-Griha* et *Haryacscha*; elle avait été construite par le roi Prithou, de la famille du soleil, et conquise par Balarama, frère de Krischna, qui la rebâtit et la donna à un de ses enfans. Elle prit alors le nom de *Balipoura* ou *Balipoutra* (ville des enfans de Bala ou séjour de Bala). Les Grecs, qui du nom des habitans de Pratschi avaient fait *Prasii*, changèrent aussi Balipoura en *Palipatra* ou *Palibothra* (1).

Diodore. Strabon. Les vassaux ou feudataires du maharadjah avaient si bien les attributs de la royauté, qu'ils étaient regardés comme maîtres et propriétaires du sol dans toute l'étendue de leurs domaines. Les anciens brahmines ou brachmanes étaient

(1) Diodore de Sicile, parlant de Palibothra, dit qu'elle fut bâtie par l'Hercule indien qu'adoraient les *Souracénis*, peuples qui habitaient le pays de *Méthora* ou Mathoura, et de *Clysobora* que les Hindous nomment Calissapoura. Cicéron donne à l'Hercule indien le nom de *Bélus*; c'est évidemment Bala ou Balarama, frère de Krischna, qu'on représente toujours sous les traits d'un guerrier armé d'une massue, et d'un courage indomptable. Du côté de Bénarès, dit M. Wilford, l'A se prononce comme E; cela connu, il n'y aura pas loin de Bala à Bélus. Et comme Bala est, de même que Krischna son frère, provenu de Vischnou ou *Héri*, c'est-à-dire le Seigneur, il est plus que probable que

leurs conseillers et leurs ministres, et le tribut de respect qu'on leur rendait ressemblait presque à l'adoration. Les Hindous étaient, ainsi qu'aujourd'hui, divisés en quatre castes; ils passaient pour exceller dans les arts mécaniques; ils exerçaient généreusement l'hospitalité envers les étrangers, et vivaient eux-mêmes dans la tempérance et la frugalité; il se faisait entre leur pays, l'Égypte et l'Arabie, un très-grand commerce, et les brachmanes étaient regardés comme les sages de l'Orient; quant à leurs princes, on connaît à peine leurs noms, et l'on ne sait rien de leur vie.

On suppose que le premier maharadjah était de la famille de Krischna, et qu'il monta sur le trône par le défaut d'enfans mâles dans la ligne di-

---

Bala est le même que *Héricules*, *Héricules* ou *Hercules*. Diodore dit encore que la postérité d'Hercule régna plusieurs siècles à Palibothra, mais qu'aucun prince de cette race ne fit d'action digne de mémoire. C'est probablement à cette circonstance qu'on doit attribuer la lacune qui existe dans la liste des rois de la famille de la Lune.

Palibothra n'était pas moins considérable qu'Ayodhya. Ses fortifications avaient, suivant Mégasthènes, dix milles de long sur deux de large, et les remparts n'entouraient qu'une partie de la ville; les faubourgs, extrêmement vastes, étaient tout ouverts.

recte. Il eut la réputation d'un grand prince sous lequel les sciences philosophiques fleurirent; ce fut lui qui divisa les Hindous en quatre castes, et sa dynastie conserva le sceptre pendant sept cents ans. Son propre règne remonte à deux mille cinq cents ans avant l'ère vulgaire, et pendant que ses descendans occupèrent le trône les rois de Perse firent plusieurs invasions dans l'Inde. Tel est à peu près le récit de Férischta, qui dit avoir pris pour guide le Mahabharat.

On ne saurait, sur ce point, accorder beaucoup de confiance à cet écrivain. L'opinion générale des savans brahmines est que Rama fut le vrai fondateur de l'empire de l'Inde, qu'il conquit tout entière jusqu'à Ceylan ou Lanca, et l'on ne peut pas assigner à Rama plus de deux mille ans d'antiquité au-dessus de notre ère; peut-être même n'a-t-il vécu que cinq ou six cents ans plus tard, vers l'époque à laquelle les Grecs ont placé leur Bacchus (1). Quant à Krischna, que l'histo-

(1) J'ai parlé dans le volume second des guerres de Rama contre le roi de Ceylan, ravisseur de Sita sa femme. L'imagination des poètes a surchargé ce fait de fictions; Valmic, comme Homère, a fait intervenir les dieux dans les querelles des hommes; mais les fables du Ramayan n'en sont pas moins fondées sur une vérité historique, et plusieurs preuves, pour ainsi dire vivantes, rendent témoignage de l'ex-

rien persan fait régner quatre cents ans avant Maharadjah, on peut assurer qu'il est beaucoup moins ancien que Rama, puisque les pouranas pla-

---

pédition de Rama, moins douteuse peut-être que la fameuse guerre de Troie que plusieurs savans, entre autres M. Jones, sont tentés de mettre au rang des contes. Il n'est pas impossible en effet que les Grecs qui s'appropriaient, ainsi que j'en ai déjà fait la remarque, tout ce qu'ils trouvaient de saillant ou de glorieux dans l'histoire des autres peuples; qui au surplus ont fait aux Hindous de nombreux emprunts, aient aussi pris d'eux le fond de leur *Iliade*; ce qui est certain, c'est qu'on voit encore à Ceylan, après quarante siècles, des traces non suspectes de la conquête de Rama.

La chaîne de rochers qui, des côtes septentrionales de l'île, s'étend jusqu'au continent et que les Portugais, on ne sait pourquoi, ont appelée *Pont d'Adam*, a toujours été désignée par les naturels sous le nom de Pont de Rama. La ville capitale portait, suivant Pline, celui de *Palesimundus*, mot formé de *Parashri-Mandala*, royaume de Parashri; et Parashri n'est autre que Parassou-ram, le sixième avatar des Hindous. Il importe peu que ceux-ci comptent trois Ramas; il est reconnu aujourd'hui que les trois avatars de ce nom sont trois représentations différentes du même individu, et cet individu est bien certainement le Ramah de l'Écriture, premier conquérant et législateur de l'Asie.

Ptolémée a placé dans Ceylan la ville et le promontoire de *Dionysos*. Le nom de Dionysos, que les Grecs donnaient à Bacchus, est formé des mots sanscrits *deo-nahusha*, et les habitans de Ceylan adorèrent long-temps Dionysos, à ce que

cent entre ces deux princes une longue série de rois. D'un autre côté, ni Krischna ni ses descendans n'ont régné sur l'Inde. Il est dit seulement que le trône d'Youdischtir passa au fils d'Arjooun,

Pline rapporte. Le *Ramasseram* ou temple de Rama, l'un des plus beaux et des plus anciens qu'on connaisse, fut construit dans une île située entre Ceylan et la côte, et le culte qu'on y rendait au héros-dieu répondait exactement à celui par lequel les Grecs honoraient leur Bacchus.

Si à ces raisons on ajoute l'autorité unanime et constante des traditions, seule manière dont se servaient les anciens peuples pour transmettre à leurs descendans la mémoire des événemens, il ne sera guère possible de révoquer en doute l'expédition du Bacchus indien, ni de lui donner une autre date que celle que j'ai indiquée.

M. Ward croit que Rama n'a précédé la naissance de J. C. que de 500 ans. « La plus ancienne partie des Védas, dit-il, est du temps de David, c'est-à-dire d'environ 1000 ans avant l'ère chrétienne. Comme ces livres contiennent les noms d'un grand nombre de philosophes hindous, il est à croire que les *Dharsanas*, desquels sont nées les six grandes écoles philosophiques, ont suivi d'assez près les Védas originaux. Les Institutes de Menou, le Ramayana, les livres astronomiques, dignes des plus brillantes époques de l'Inde, ont été écrits postérieurement, deux cents ans environ après Rama dont le règne n'a eu lieu que cinq ou six cents ans avant J. C. Krischna doit prendre place dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne; ce temps a eu quelques poètes d'un ordre inférieur. Ils ont écrit le Mahabharat et les plus anciens pou-

l'ami et le compagnon de Krischna. Pour ce qui est des invasions prétendues des rois de Perse à ces époques si reculées, on peut les regarder comme très-douteuses (1).

---

ranas. C'est à cette époque qu'il faut rapporter l'arrangement des Védas par Viassa. »

En composant ainsi la chronologie hindoue, M. Ward n'a cherché qu'à donner un appui à son système que : les philosophes de l'Inde contemporains de ceux de la Grèce ont pris d'eux leur doctrine et leur mythologie. Ce qui est assez extraordinaire, c'est qu'il se félicite de ce que ses idées s'accordent *à peu de chose près* avec celles des Jones, des Colebrooke, des Bentley, etc. Je ne saurais accuser de mauvaise foi M. Ward, savant très-estimable, mais à coup sûr il s'est fait à lui-même une étrange illusion. M. Jones, dans une dissertation où les opinions sont fondées sur des raisonnemens et des preuves, fait vivre Viassa dans le treizième siècle avant J. C. Je ne cite que ce seul fait.

(1) Férischta, Persan d'origine, a pu vouloir exalter la Perse aux dépens de l'Inde. Mozanfani, l'auteur du Dabistan, qui n'était ni persan ni hindou parle d'une ancienne dynastie hindoue qui a occupé le trône de l'Iran long-temps avant Cayoumers, que les Persans eux-mêmes regardent comme le fondateur de leur empire; mais de Cayoumers au temps de Cyrus, ils ne savent presque rien de leur propre histoire, et il n'est nullement probable que des souverains dont le nom même n'est pas connu aient pu laisser le souvenir d'expéditions étrangères.

Peut-être Férischta a-t-il pris pour un fait constant la

Quoi qu'il en soit, voici comment Férischta raconte la cause de la première agression.

Un prince de la famille régnante, ayant eu quelque désagrément, s'enfuit en Perse où régnait alors le roi Férédon. Celui-ci épousa la cause du fugitif; il leva une armée et porta la guerre dans l'Inde. Cette guerre dura dix ans. Le maharadjah fut obligé d'acheter la paix par la cession d'une partie de son empire en faveur du rebelle, qui était son neveu; il s'obligea de plus à payer au roi de Perse un tribut annuel. Menacé peu de temps après d'une seconde invasion, et contraint par la révolte du Dékhan et de Ceylan à diviser ses forces, il se soumit à l'augmentation du tribut, et il abandonna les provinces situées sur les bords du Sind.

Quand la famille des maharadjahs s'éteignit, un parent du dernier souverain monta sur le trône; il portait le nom de Kezzo-radjah; c'est

---

marche fabuleuse de la reine de Babylone; et comme en général on place les temps de Sémiramis au dix-neuvième ou dix-huitième siècle avant l'ère vulgaire, il y a quelque rapport entre cette époque et celle qu'on assigne au règne de Maharadjah. L'historien persan ne parle ni de l'expédition de l'Osiris égyptien ni de celle de Sésostris: il est possible qu'il ait aussi prétendu les mettre sur le compte des rois de Perse.

vraisemblablement le Kourou des pouranas. Férischta rapporte son avènement à l'an 1429 avant J. C. Ce prince fut heureux, guerrier et puissant; il réduisit le Dékhan qui s'était révolté, et fit rentrer Ceylan dans l'obéissance. On dit qu'il eut quatorze frères qu'il fit gouverneurs de ses provinces. Le siége de l'empire était alors dans Ayodhya.

Deux cents ans après, il s'opéra un changement de dynastie. La couronne passa sur la tête de Férosra, prince pieux et savant qui négligea pour la science l'art de la guerre, et qui dépensa ses revenus à faire construire des temples dans toutes les villes de l'empire. « Sa piété ne l'empêcha pourtant pas, dit Férischta, de violer les traités de ses prédécesseurs avec les rois de Perse, et de profiter de l'embarras que causaient à ceux-ci les Tartares, pour reprendre les provinces septentrionales. »

La dynastie de Féros ne conserva le sceptre qu'environ cent trente-sept ans. Rustum-Dista, roi ou gouverneur du Seistan, fameux par ses exploits qui l'ont fait surnommer l'Hercule de l'Orient, porta ses armes sur les rives de l'Indus, et força le monarque indien à se sauver dans les montagnes, entre le Bengale et l'Orissa (1).

(1) *Orissa* ou *Orixa*.

Ayant appris que ce prince venait de mourir, il plaça sur le trône son allié Souraja, guerrier plein de talent et de courage, qui ne tarda pas à restaurer l'empire. Cet événement arriva vers l'an 1072 avant J. C.

Les brahmines conservent du règne de ce prince et de ses descendans un souvenir douloureux. Ce fut à cette époque, disent-ils, que la religion primitive fut altérée et corrompue par l'introduction du culte du soleil et des images matérielles, prétendues ressemblances de la divinité (1). En même temps Ayodhya perdit une grande partie de son importance, par la fondation de Canouje qui devint seule ville impériale (2).

Il paraît certain que Canouje n'existait pas avant l'époque marquée par les brahmines; mais il n'en est pas de même du changement qui se fit dans la religion, ou plutôt dans la doctrine. Les idoles monstrueuses qu'on remarque dans les cavernes d'Éléphanta, et qu'on vit plus tard dans les pagodes pyramidales qui succédèrent

---

(1) J'ai établi ailleurs que le culte du soleil et des étoiles remonte à une époque beaucoup plus éloignée.

(2) Canouje ou Kinoje fut construite vers l'an 1000 avant J. C. Elle était si considérable qu'elle avait cent milles de circonférence (à peu près trente lieues).

aux temples souterrains, recevaient les adorations des Hindous long-temps avant la fondation de Canouje. Ce fut par les mains des brahmines eux-mêmes que se fit le mélange adultère des fables mythologiques avec le culte pur et simple des premiers âges, et c'est sans fondement qu'on suppose qu'ils empruntèrent leurs dieux aux Persans ou aux Égyptiens. Les Hindous sont aujourd'hui ce qu'ils furent toujours; leur caractère n'a point changé, et l'orgueil brahminique a constamment repoussé toute religion étrangère.

Mais si l'idolâtrie était déjà ancienne dans l'Inde au moment où Canouje hérita de la splendeur d'Ayodhya, il n'en est pas moins vrai que la religion de Brahma, dont le fond était toujours subsistant, reçut à cette époque une rude atteinte par l'invasion subite des doctrines de Bouddha. Soit que dans ce réformateur il faille reconnaître le Sessac des Arabes, qui parcourut en vainqueur l'Afrique et l'Asie depuis le Nil jusqu'au Sind, forçant les vaincus à recevoir ses opinions religieuses, soit qu'il n'ait apparu aux Hindous que sous les formes paisibles d'un sage qui ne cherche à gagner les esprits que par la persuasion (1), il est hors de doute que Bouddha

(1) Quelques écrivains pensent que la tradition qui fait un

fut d'autant plus dangereux pour les brahmines dominateurs, qu'en dégageant la religion de plusieurs pratiques superstitieuses ou même cruelles, il conserva les doctrines auxquelles le peuple était le plus attaché, et qu'en abolissant la distinction des castes il travailla pour la multitude.

Les Sourajas occupèrent le trône deux cent quatre-vingt-six ans. Après l'extinction ou l'expulsion de leur race, Baraja se saisit du pouvoir suprême, et régna pendant trente-six ans d'une manière aussi glorieuse que sage. Il éleva divers monumens, construisit une ville qui prit son nom, protégea les sciences et principalement la musique qu'il aimait beaucoup; on prétend même qu'il écrivit sur cet art plusieurs livres qui ont long-temps joui d'une grande réputation. Sur la fin de sa vie sa raison s'affaiblit, et comme dans sa démence il devint tyran et sanguinaire, le brahmine Kaïdar conspira contre lui, le renversa du trône et s'y assit à sa place.

Kaïdar fut un excellent prince, qui sut maintenir la paix au dedans et au dehors; mais un

---

conquérant de Sessac ou Sacya n'a qu'un sens figuré et qu'elle marque seulement la puissance qu'il exerça sur les cœurs par ses leçons ou par ses exemples.

de ses serviteurs nommé Sinkol, plein d'ambition et de courage, se jeta dans la révolte, souleva le Bahar et le Bengale, vainquit les troupes qu'on envoya contre lui, et finit par se faire proclamer souverain. Ses grandes qualités firent oublier son ingratitude et le vice de sa possession. Voulant se montrer digne du poste auquel la fortune venait de l'élever, il ordonna de reconstruire l'ancienne capitale du Bengale, connue sous les noms de *Loucknouti* et de *Goura* ou *Gaura* (1); il entreprit ensuite d'exempter son pays du tribut onéreux qu'il payait au roi de Perse; et, profitant de la paix qui régnait dans l'Inde, il leva un grand nombre de troupes. La guerre ne tarda pas à éclater. Sur le refus qu'il fit éprouver aux envoyés persans, une armée de quarante mille chevaux passa le Sind et s'avança vers le Bengale. Sinkol se hâta d'aller à sa rencontre, et la fortune favorisa d'abord ses armes (2).

(1) Cette ville a été pendant deux mille ans, dit-on, le séjour des radjahs ou princes du pays. Ses ruines, qu'on voit encore, donnent l'idée de son antique grandeur. Malheureusement l'air y était malsain, ce qui dans la suite obligea les princes de la famille de Timur à l'abandonner. Il ne faut pas la confondre avec la ville de Gaur ou Ghaur qui est située dans les montagnes du nord-ouest au-delà du Sind, et qui appartenait aux Afghans.

(2) S'il faut en croire Férischta, son armée consistait en

Afrasiah qui, suivant les brahmines, régnait alors sur la Perse et sur une grande partie de la Tartarie, se trouvait à Gindis, non loin des frontières de la Chine, quand il reçut la nouvelle du désastre de ses troupes que le nombre avait accablées. Il apprit en même temps qu'elles s'étaient retirées dans les montagnes, où favorisées par les difficultés du terrain elles se défendaient courageusement. Sans perdre un moment, il se mit en marche pour les secourir et venger leur défaite. Il était suivi de cent mille cavaliers aguerris. Sinkol n'avait sous ses ordres qu'une multitude indisciplinée et timide. Il ne put résister à l'effort des Persans, et sa déroute fut complète. On prétend même que comptant sur la générosité d'Afrasiah il se remit en ses mains, et que celui-ci le traitant en ennemi l'envoya prisonnier en Tartarie, où il mourut l'an 731 avant J. C.

Rohata, fils de Sinkol, était monté sur le trône du consentement d'Afrasiah, au moment où son

---

cent mille cavaliers, quatre cent mille fantassins et quatre mille éléphans de guerre; ce qui ne doit pas être regardé comme impossible. Plutarque, Pline et Diodore de Sicile parlent souvent des armées innombrables que les Hindous mettaient en campagne; on en a vu d'aussi fortes au temps de Chandragoupta, d'Aureng-Zeb et de Mohammed-Schah.

père avait été contraint d'en descendre. Il continua de régner après la mort de ce prince. Rohata eut beaucoup de piété, de douceur et de sagesse. Il avait divisé son revenu en trois parts: la première était employée au soulagement des malheureux que la guerre avait faits; la seconde se partageait entre le roi de Perse et son père captif; la troisième servait à couvrir tous les frais d'administration intérieure. Comme il avait toujours montré un esprit pacifique, ou peut-être peu de talens ou de disposition pour la guerre, le gouverneur de Malva se révolta contre lui et parvint à se soustraire à toute dépendance. Rohata bâtit le fameux fort de Rhotas pour opposer une barrière au rebelle, et il mourut peu de temps après, léguant la couronne à son fils unique.

Ce dernier, au bout d'un long règne durant lequel la paix de l'état ne fut point troublée, mourut sans enfans et laissa le royaume en proie à l'ambition de plusieurs prétendans et aux dissensions intestines qui naquirent du choc de tant d'intérêts. Au bout de quelque temps, le chef de la tribu radje-poute de Coustoum parvint à s'emparer de la couronne et il prit le nom de *Maraja*. Le premier soin du nouveau souverain fut de réduire le Guzzerat qui, depuis quelques années, méconnaissait l'autorité du roi de Canouje. En-

suite il fit creuser un port sur l'Océan, construisit des vaisseaux, et favorisa de tout son pouvoir le commerce extérieur. Ce fut l'an 586 avant J. C. que Maraja monta sur le trône. Il l'occupa durant quarante ans (1).

Kéda-Raja, neveu et successeur de Maraja, fit la guerre avec bonheur, et il recouvra les provinces que l'Indus arrose; mais on prétend qu'il les perdit de nouveau et qu'elles furent reprises par les montagnards du Kaboul et du Candahar, connus plus tard sous le nom d'Afghans ou Patans.

---

(1) Ce prince, dit Férischta, était contemporain de Goustasp ou Hystaspes, père de Darius, successeur de Smerdis; ce qui, suivant la remarque de M. Dow, s'accorde très-exactement avec la chronologie de Newton. Ce dernier fixe à l'an 521 le commencement du règne de Darius, et il est évident que si son père Hystaspes, qui était gouverneur de la Transoxiane, aujourd'hui Turkestan, a rempli cet emploi vingt-cinq ou trente ans avant que son fils parvînt à l'empire, il a dû voir les dernières années du règne de Maraja.

J'ai parlé dans les tomes précédens des voyages de Pythagore et de Zoroastre. Jaloux peut-être des connaissances qu'ils avaient acquises, Darius fit construire à Carpatyra sur le Sind des vaisseaux dont il donna le commandement à Scylax de Carie, avec l'ordre de suivre le cours du fleuve jusqu'à l'Océan, de côtoyer la Perse et l'Arabie, et de reve-

Jei-Choud, un de ses généraux, s'empara du trône resté vacant par sa mort. Tout ce qu'on sait du règne ou de la vie de ce dernier, c'est qu'il s'abandonna au plaisir et à la mollesse, et qu'il sut entretenir la paix avec le roi de Perse en payant exactement le tribut. Il gouverna l'état *Férischta.* pendant soixante ans. Son fils lui succéda sans obstacle; mais il ne tarda pas à être dépossédé par son oncle Délu, vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire.

Délu se fit pardonner son usurpation par sa bravoure, sa générosité, sa bienveillance pour

---

nir par l'Égypte. Scylax fit cette navigation en trente mois, et il retourna heureusement à Suze. Les observations qu'il avait recueillies durant son voyage, rapportées à Darius, augmentèrent le désir qu'avait ce prince de se rendre maître de ces contrées. Hérodote dit que le tribut que les rois de Perse tiraient de l'Inde était de 4680 talens eubaïques, ce qui faisait le tiers de leurs revenus, et qu'il était payé en matières d'or ou d'argent.

Ammien Marcellin ajoute que Darius pénétra en personne, mais déguisé, dans le Haut-Hindoustan, qu'il s'instruisit auprès des brahmines du mouvement des corps célestes ainsi que des rites religieux, et qu'il enseigna ensuite à ses mages ce qu'il avait appris. Il est probable que ce fut le Kaschmir qui fut visité par ce prince, et que son protégé le second Zoroastre le suivit dans ce voyage.

ses sujets et son zèle pour la religion. Au bout de quarante ans, un prince de sa propre race nommé Phour ou Pourava, gouverneur de Coumaoun, se révolta contre lui, marcha sur Canouje, la trouva sans défense, la prit, se saisit du monarque et l'enferma dans le fort de Rhotas (1). Proclamé souverain, il tourna immédiatement ses armes contre le Bengale qui se soumit, et il rangea sous ses lois toutes les provinces que renferment les côtes de Guzzerat et d'Orissa. Il mourut après un long règne, laissant l'empire à son fils, du même nom que lui. Ce dernier est le fameux Porus qui combattit contre Alexandre.

A cette même époque, Nanda régnait à Palibothra. Ce prince descendait par son père des anciens rois de Maghada ou Bahar méridional, mais sa mère était de la classe des schoudras; on dit même qu'elle était esclave d'origine. «C'était un bon roi, dit l'auteur du Moudra-Raks-Schassa, juste, équitable, protecteur des brahmines; et, quoique d'un naturel avare, il ménageait beau-

---

(1) Férischta, comme je l'ai dit, attribue à Délu la fondation de Délhy; mais ce fait est peu vraisemblable. D'après le Mahabharat et l'Ayin-Akbéri, cette ville s'éleva sur les ruines d'une autre beaucoup plus ancienne nommée *Inderpout*.

coup ses sujets. » Il avait soumis par la force des armes tous les radjahs de la contrée, et il faisait une guerre d'extermination aux Tchatryas. Ses deux femmes, Ratnavati et Moura, lui donnèrent plusieurs enfans. Ceux de la première prirent leur nom de *Soumalya* leur aîné; les autres furent appelés *Mauryas*, descendans de Moura Nanda touchait déjà au terme de sa carrière; frappé d'aliénation mentale à la suite d'une maladie, il devint tyran et cruel : ses ministres conspirèrent contre sa vie (1).

Il serait difficile de voir l'histoire ancienne de l'Inde dans l'ébauche imparfaite qu'on vient de lire; mais c'est à peu près là tout ce qu'on sait de moins incertain pour les temps qui ont précédé l'ère d'Alexandre. On voit que les Hindous ont eu dans les premiers âges deux monarchies qui se partageaient leur pays, et dont les souverains, comme ceux du Pérou et du Mexique, se disaient fils du soleil et de la lune. Plusieurs princes de

(1) Le royaume de Nanda, le Pratschi, s'étendait depuis Allahabad au confluent du Gange et de la Djumna jusqu'aux extrémités les plus orientales de l'Inde, et il renfermait cette portion du Bengale qu'on appelait *Gancara-désa*, d'où les Grecs tirèrent le nom de Gangarides qu'ils donnèrent aux habitans.

ces deux familles nous ont transmis avec un nom fameux le souvenir vague de leurs exploits. D'autres ont eu la réputation d'être savans et sages, ou tout au moins de protéger la philosophie et les sciences. Quelquefois les deux branches se réunissaient par des alliances et des mariages; le plus souvent elles se firent la guerre avec acharnement. La forme du gouvernement était toute féodale; mais il arriva fréquemment que les grands vassaux, révoltés contre le suzerain, fondèrent des royaumes indépendans. Ces états ainsi démembrés de l'empire eurent par la suite leurs monarques particuliers; et, bien qu'il n'y eût de droit qu'un maharadjah, beaucoup d'entre eux usurpèrent ce titre, de sorte que c'est tantôt à Canouge, tantôt à Palibothra, quelquefois dans le Guzzerat ou même dans le Penjab, que la tradition place le siége de l'empire.

De là naissent, comme je l'ai déjà dit, des difficultés inextricables; tout est obscurité dans cette partie de l'histoire. Les pouranas, qui devraient la dissiper, mêlant partout à la vérité les plus extravagantes fictions, jettent l'esprit dans un océan de perplexités; ils ne peuvent guère conduire qu'à des conjectures, surtout pour les époques les plus anciennes. Encore, ces conjectures sont-elles souvent contredites l'une par l'autre.

Le seul point sur lequel tous les pouranas s'accordent, c'est que la plupart des anciens rois furent patrons des savans ou savans eux-mêmes. Sans parler des institutes célèbres que les brahmines attribuent au premier Menou, il y a d'autres livres dont ils rapportent la publication au temps d'Icschouacou. Le Douapar surtout fut fécond en philosophes, en rhéteurs et en poètes. Le roi Youdischtir et ses deux frères, Sahadéva et Nakoula, furent renommés pour leurs connaissances. Il existe dans la bibliothèque du radjah Raj-Krischna, à Calcutta, un traité sur l'équitation composé, dit-on, par Nakoula; il se compose d'un texte descriptif et de figures de chevaux, grossièrement faites. *M. Ward.*

CHAPITRE II.

DE L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE, ET DE SES SUITES; DE CHANDRAGOUPTA ET DE SES SUCCESSEURS, JUSQU'AU RÈGNE DE VICRAMADITYA.

FRAPPÉS de l'éclat que la victoire donne aux guerriers, ou involontairement subjugués par l'ascendant qu'exerce sur les esprits l'audace accompagnée du talent et de la fortune, quelques historiens n'ont vu dans Alexandre que le grand capitaine, conduit aux conquêtes par les plus nobles causes, et renversant les trônes ou détruisant les gouvernemens pour l'intérêt des hommes et des peuples. Ces mots fameux que Quinte-Curce lui prête et que jamais peut-être il n'a prononcés: J'ouvrirai la terre aux nations, ont servi de texte à tous les raisonnemens et donné lieu aux suppositions les plus honorables. Que voulait Alexandre? Faire disparaître les antiques barrières qui séparaient les peuples, ne former d'eux qu'une seule famille, leur procurer les

bienfaits d'une législation sage, attacher tous les hommes à la même patrie par les liens de l'agriculture, des arts et du commerce. Ce fut dans cette intention qu'il construisit des villes dans tous les pays qu'il conquit en les traversant; ces villes étaient destinées à protéger les communications et les routes, ou à servir d'entrepôt au commerce et d'asile aux voyageurs : c'étaient autant de chaînons de la grande chaîne qui allait unir l'Inde, la Perse et la Grèce.

Il ne manque à de tels desseins pour mériter la reconnaissance de la postérité, répliquent d'autres écrivains plus avares de louange, que d'avoir existé dans l'esprit du conquérant macédonien. Mais, poussé par une ambition que rien ne pouvait satisfaire, animé d'une passion de gloire ou pour mieux dire de renommée qui cherchait constamment à s'assouvir, jaloux de toutes les réputations antérieures ou contemporaines, sans frein dans ses désirs parce qu'il ne trouvait point d'obstacles dans ses volontés, sacrifiant aux plus froids intérêts de sa vanité blessée ses meilleurs amis, ses plus zélés serviteurs, s'abandonnant à une entreprise moins pour le résultat qu'elle pouvait avoir que pour l'éclat qui devait la suivre, s'enivrant de toutes les illusions de l'orgueil le plus révoltant, se disant fils de Dieu non pour instruire les hommes mais pour les

dégrader de sa propre espèce : tel fut Alexandre; tel est du moins celui que ses actions peignent.

J'ai déjà énoncé mon opinion sur le compte du vainqueur de Darius. Pour l'opposer aux panégyristes outrés ou aux censeurs trop rigides elle a sans doute bien peu de poids, mais je la crois juste et je dois y persister. La vérité ne saurait se trouver dans les exagérations, la raison compare, juge et ne se passionne pas. On ne peut nier qu'Alexandre n'ait entrepris et exécuté de très-grandes choses; on doit convenir aussi que son cœur ne sut pas toujours se défendre des séductions de l'orgueil. Eh! quel homme à sa place, doué de courage, de talent, de génie, traînant la fortune attachée à son char, maître du monde à trente ans, quel homme aurait montré plus de modération et de modestie?

Un point sur lequel on ne peut s'empêcher de lui rendre justice, c'est que son expédition a produit pour son siècle de rares avantages, c'est qu'elle a sensiblement influé sur la civilisation des peuples, créé des intérêts nouveaux, ouvert à l'industrie une plus large carrière, uni l'Asie et l'Europe par des liens dont la prospérité commune formait le nœud. Si de tels résultats sont un bienfait pour l'humanité, il y aurait injustice à priver le prince auquel on les doit d'un tribut mérité d'estime et de gratitude : celui qui reçoit

un bien peut-il se dispenser de reconnaissance, sous prétexte de l'intention qu'il suppose dans le bienfaiteur? Est-ce à lui d'apprécier le fait par cette intention, surtout quand il en profite? Si Alexandre manqua de vues généreuses, s'il eut des torts ou des faiblesses, nous ne devons point l'en louer, mais laissons lui le mérite immense de tout le bien qu'il a fait.

Pourava (1), informé des troubles de la Perse causés par l'invasion macédonienne, crut que c'était le moment de s'exempter du tribut. Ce prince, comme on l'a vu, régnait sur les provinces septentrionales de l'Hindoustan; il avait hérité du royaume usurpé par son père, et il tenait sa cour à Lahore. Comptant sur son armée et sur son propre courage, il refusa le paiement des sommes échues. De son côté, Alexandre qui méditait la conquete de l'Inde allégua les anciens droits des souverains de la Perse, auxquels il avait succédé. Ces droits assurément étaient fort douteux; mais faut-il autre chose à l'ambition qu'un prétexte?

Aussitôt il précipite sa marche à travers les chaînes du Paropamisus; il se jette sur l'Inde avec ses phalanges. Le faible Taxile, à qui le

---

(1) C'est le second Phour ou Pour de Férischta.

pouvoir de Pourava donnait de l'ombrage ou de la jalousie, se hâte de s'unir avec les ennemis de sa patrie afin d'accabler son propre ennemi; il facilite le passage du Sind, il fournit des vaisseaux, des provisions, il guide les étrangers en qui son cœur pusillanime cherche des protecteurs. Pourava était au-dessus de lui autant par sa taille gigantesque et sa force corporelle que par sa bravoure et par son génie; il rassemble son armée, et croyant que tous imiteront son courage et son dévouement, il court offrir le combat à l'ennemi qui s'avance.

La bataille fut longue et sanglante; les Grecs eurent besoin de toute leur valeur, de l'intrépidité de leurs chefs et surtout de la tactique savante qui décuplait leurs forces devant une masse d'hommes étrangers à l'art des évolutions. D'après les historiens grecs, Porus vaincu dut accepter un traité qui le fit l'allié ou le vassal du vainqueur. Suivant Férischta, Pourava périt en héros sur le champ de bataille, à Sirhind, ville située à cent soixante milles au nord-ouest de Délhy, et un prince du Dékhan, qui depuis long-temps souffrait impatiemment la domination de Pourava, se hâta de conclure avec les Grecs un traité d'alliance.

Tandis qu'Alexandre, sur les bords de l'Hyphase, employait heureusement sa politique à

consolider le pouvoir créé par ses armes, une grande révolution s'opérait à Palibothra. Elle était l'ouvrage d'un jeune homme doué par la nature de pénétration, de courage, d'activité, ayant appris, dit-on, dans le camp des Grecs l'art dont il fit ensuite contre eux un brillant usage; ce jeune homme était Chandra-Goupta, le *Sandracottus* d'Arrien.

« Il était, dit Justin (1), de basse extraction, mais il n'en avait pas moins de présomption et d'audace; se trouvant dans le camp d'Alexandre et s'étant permis quelques propos peu mesurés, Alexandre offensé donna l'ordre de son supplice. Il se sauva dans une forêt solitaire où il s'arrêta pour prendre du repos. Tandis qu'il dormait, un lion s'approcha de lui, lécha la sueur qui coulait de ses membres, et se retira sans lui faire aucun mal au moment de son réveil. Chandra-Goupta rassembla une troupe d'hommes valeureux et entreprenans, et il ne cessa de harceler et d'inquiéter l'armée des Grecs jusqu'au moment où, sa troupe s'étant considérablement accrue, il put agir d'une manière offensive; ce qu'il fit avec

(1) Justin s'appuie sur l'autorité de Trogue-Pompée. Son récit s'accorde avec les traditions hindoues, quant à l'origine de ce prince par Moura sa mère.

tant de bonheur qu'il obligea l'ennemi à la retraite. »

Plutarque affirme aussi que Sandracottus avait passé quelque temps dans le camp d'Alexandre, et qu'on l'avait même entendu dire que si les Grecs avaient poussé leur marche jusqu'au Gange, ils auraient probablement réussi parce que Nanda était généralement haï à cause de sa tyrannie. Ce prince était devenu en effet capricieux et cruel, ainsi que je l'ai dit plus haut; et s'il faut s'en rapporter à l'auteur d'un drame intitulé : Moudra-Rac-Schassa (1), un jour que Nanda était à la chasse avec Sacatara, son ministre, celui-ci profita du moment où il était seul avec le vieux monarque, et il le noya dans le bassin d'une fontaine. Ougradhanoua, l'un des fils de la première épouse, fut aussitôt proclamé souverain. Ce dernier découvrit au bout de peu de jours le meurtre de son père, et il en tira une vengeance cruelle. Sacatara et sa famille furent enfermés vivans dans un tonneau où on les laissa mourir de faim. Le roi n'épargna que Vicatara, le plus jeune fils de l'ancien ministre.

Vicatara voulut à son tour venger sa famille : il usa d'adresse. Comme le roi était dans l'inten-

(1) Ce drame a été traduit en partie par M. Wilford.

tion de célébrer un *Sraddha* en la mémoire de Nanda, Vicatara fit en sorte que le brahmine chargé d'officier fût un homme disgracié de la nature et d'un aspect hideux, afin que le roi lui fit l'affront de le renvoyer, et que de son côté le brahmine irrité prononçât quelque imprécation contre lui. Tout se passa au gré de Vicatara. Le roi fit chasser le brahmine, et le brahmine sortit du palais en le maudissant et en criant que quiconque voudrait la courone n'avait qu'à le suivre. Chandra-Goupta accourut à sa voix avec quelques amis, et secondé par le roi de Népaoul et par un corps d'*Yavans* ou de Grecs alliés de ce prince, il parvint à se saisir de la couronne.

D'autres historiens rapportent la chose différemment. Suivant eux, Nanda aurait partagé son royaume entre ses enfans du premier lit, *Soumalyas*, et assigné un honnête apanage aux enfans de Moura. Les premiers, mécontens de cet arrangement, tuèrent leurs frères Mauryas, à l'exception de Chandra-Goupta (1) qui fut sauvé par la

(1) Férischta donne à ce prince le nom de Sinsarchound; il dit qu'il prit la couronne après la mort de Phour ou Pourava; qu'il paya le tribut d'usage aux princes grecs qui occupèrent la Perse après la mort d'Alexandre; que son fils et lui gouvernèrent l'Inde pendant soixante-dix ans, et que

protection de Chandra ou la lune. Celui-ci fit périr à son tour les Soumalyas, et après avoir généreusement récompensé ses alliés de Népaoul, il ne chercha plus qu'à s'affermir sur le trône. Le corps auxiliaire des Yavans *qu'il retint à sa solde* lui fut par la suite d'un très-grand secours; il fut pareillement servi avec autant de zèle que de succès par le brahmine Vischnou-Goupta, son ministre, connu aussi sous le nom de Cotilya ou de Chanacyas, et désigné par quelques écrivains hindous comme le principal auteur de cette révolution, et même de la mort de Nanda.

Ce brahmine donna une grande preuve à son maître de dévouement et d'affection. Le plus dangereux ennemi de Chandra-Goupta était Racschassa, l'ancien ministre de son père. Il passait pour le plus habile administrateur de son temps. Chanacyas parvint par ses soins à le réconcilier avec Chandra-Goupta, et il se démit en sa faveur du ministère, suffisamment payé de ce sacrifice par la certitude de procurer le repos à l'état et au souverain. Celui-ci fut ainsi favorisé par un heureux concours de circonstances; mais ce qui contribua le plus à l'accrois-

son fils fut détrôné par un petit-neveu de Phour, nommé Jona.

sement rapide de ses forces et de son pouvoir, ce fut la mort d'Alexandre à Babylone.

On sait que l'armée avait refusé de le suivre sur les bords du Gange, et que les Grecs, effrayés des nouveaux périls qui les attendaient, restèrent sourds à sa voix. On leur avait dit que le roi des Pratschis avait réuni près du fleuve sacré une armée nombreuse, soutenue par mille éléphans et non moins aguerrie que celle de Porus; ils demandèrent à grands cris qu'on les ramenât vers la Grèce. Alexandre forcé de céder au voeu général dévora ses ressentimens et, pour apaiser ses soldats, il dirigea sa marche vers les bouches du Sind. Ce ne fut pas sans avoir couru beaucoup de dangers que les phalanges macédoniennes parvinrent au terme de leur voyage et de leurs fatigues; leur chef, grièvement blessé au siége d'une ville des Malliens, fut sur le point de perdre la vie; mais, par cette retraite, les Grecs laissaient les Pratschis sans ennemis, et ce fut ce moment que choisit Vischnou-Goupta pour placer sur le trône le fils de Moura.

Quant au corps de Grecs auxiliaires que Chandra Goupta prit à sa solde, il est probable qu'il provenait des garnisons qu'Alexandre avait placées dans les villes conquises ou dans celles que le Penjab avait vues s'élever par ses ordres. L'es-

pour ce prince actif et ambitieux un temps de calme et de relâche qu'il employa tout entier à fortifier son pouvoir et à donner à son gouvernement des bases solides. Il avait créé, dit Strabon, une armée de six cent mille hommes, si bien disciplinée qu'elle traversait une province sans que les habitans éprouvassent le moindre dommage. Il s'en servit pour subjuguer l'Inde entière : le fier Pourava ou son fils fut obligé lui-même de reconnaître sa suprématie.

Cependant Séleucus, l'un des successeurs d'Alexandre, vainqueur de Nicanor général de son rival Antigone, laissa dans la Perse une partie de ses troupes, et conduisit l'autre vers l'Orient; à son approche, les provinces situées sur la rive occidentale du Sind rentrèrent sous la domination dont elles s'étaient un instant affranchies. Non moins ambitieux que son ancien maître, Séleucus crut voir dans ce premier succès le présage de ceux qui l'attendaient encore ; il se flatta que plus heureux qu'Alexandre il forcerait bientôt Palibothra à recevoir le joug. Il passa le fleuve sans obstacle, favorisé par les anciens alliés de la Grèce ; mais les nouvelles qu'on lui apporta refroidirent considérablement son ardeur. On lui apprit que Sandracottus s'avançait à la hâte avec six cent mille soldats et un grand nombre d'éléphans ; on lui vanta son expérience à la

Chandra-Goupta sut profiter de ce que la fortune faisait en sa faveur. Les douze ans de troubles qui suivirent la mort d'Alexandre et le partage de ses conquêtes entre ses généraux, furent

---

avantages qui firent prospérer la colonie qu'Alexandre dut y laisser en partant. Elle se trouvait d'ailleurs trop éloignée des états de Chandragoupta pour que les Grecs et les Hindous pussent mutuellement se craindre, d'où l'on peut inférer que c'est de cet établissement, non de celui de la Bactriane, qu'il s'agit dans le Vischnou-pourana. Mais cette distance même qui existait entre les Pratschis et les Grecs de Ménandre ne permet pas de penser que ce soit parmi eux que Chandragoupta ait trouvé des auxiliaires. Ce qui confirme cette première conjecture, c'est qu'il est dit dans le *Moudra-racschassa* que les Yavans étaient alliés de Parvatessouara, roi de Népaoul, ce qui fait supposer qu'ils habitaient les contrées voisines de ce royaume, c'est-à-dire les provinces du nord-est de l'Hindoustan.

Justin rapporte, d'après Arrien, que le gouvernement des provinces conquises sur les Hindous avait été donné à Pithon, fils d'Agénor; mais comme l'histoire ne dit plus rien de ce prince, on présume qu'après la nouvelle de la mort d'Alexandre, il se retira vers l'établissement grec de Pattalène, ou Barygaza, ou même qu'il passa avec tous les siens dans les rangs de Chandra-Goupta: conduite sage et politique tout à la fois. Trop faible pour se soutenir contre un ennemi puissant et audacieux, il aima mieux devenir l'allié du prince qu'il ne pouvait combattre avec avantage que de rester exposé aux chances presque inévitables de la misère, de la mort ou de l'esclavage.

Pour cimenter cette alliance, Séleucus donna une de ses filles en mariage au monarque indien (1). Il reprit aussitôt après la route d'Assyrie, et de concert avec son allié Ptolémée il fit ses préparatifs pour la fameuse bataille d'Ipsus, où

---

(1) Ce fait ne paraît point controuvé, quelque peu de probabilités qu'il présente au premier aspect. Les pandits de Bénarés consultés par M. Wilford répondirent : qu'au temps de Chandra-Goupta les Yavans étaient très-estimés, et qu'on les considérait presque à l'égal des Hindous, quoique dans la suite leur conduite peu régulière eût fini par les rendre odieux ; qu'au surplus Chandra-Goupta était schoudra d'origine du côté de sa mère, ce qui pouvait faciliter une alliance de ce genre. M. Wilford observe que Strabon parle simplement d'un mariage conclu entre les deux princes, ce qui pourrait s'entendre tout aussi bien d'une fille de Sandracottus donnée à Séleucus ; ce serait pourtant moins vraisemblable. Peut-être cette fille de Séleucus n'était-elle qu'une fille naturelle née en Perse après la conquête d'Alexandre.

Montesquieu et M. Bayer supposent, sur un passage de Pline qui renferme une espèce d'itinéraire de la marche de Séleucus dans l'Inde, que ce prince était allé beaucoup plus loin qu'Alexandre ; mais il est évident que s'il avait parcouru en vainqueur les plaines de l'Hindoustan, et qu'il fût parvenu non-seulement jusqu'à Palibothra mais encore jusqu'aux bouches du Gange, il aurait recueilli de cette expédition de plus riches dépouilles qu'un secours de cinq cents éléphans, acheté d'ailleurs par la cession de plusieurs provinces.

Antigone perdit la vie, et il est à remarquer que ce fut peut-être aux éléphans de Chandra-Goupta que Séleucus dut en ce jour la victoire; car, lorsque Démétrius à la tête de la cavalerie ennemie se mit à poursuivre celle de Séleucus, celui-ci en général habile plaça ses éléphans entre Démétrius et le champ de bataille où combattait Antigone, de telle sorte que Démétrius ne put apporter aucun secours à son père. La mort d'Antigone entraîna le partage de ses vastes états entre Ptolémée, Cassandre, Lysimaque et Séleucus; chacun prit les provinces contiguës à ses propres domaines. Séleucus eut dans son lot la Syrie et toutes les contrées de l'Asie supérieure qui composaient l'ancien empire de la Perse, depuis la Méditerranée jusqu'à la rivière d'Arbis, limite convenue avec Chandra-Goupta.

Dès qu'il se vit paisible possesseur de cette belle portion de l'héritage d'Alexandre, Séleucus s'occupa tout entier des soins de l'administration. Ce fut à cette époque qu'il envoya Mégasthènes en qualité d'ambassadeur à la cour de son allié Sandracottus (1).

(1) On ne saurait trop déplorer la perte de l'histoire que Mégasthènes avait composée durant un séjour de vingt ans à Palibothra; Strabon, Arrien, Pline et quelques autres n'en

Ce prince (1), doué d'un grand caractère, suivant les Grecs eux-mêmes, sut maintenir la discipline dans ses armées et la paix intérieure dans ses vastes états. Il introduisit l'économie dans l'administration de ses revenus, voulut que chacun fût soumis aux lois, et donna le premier l'exemple de la modération et de la justice, en évitant d'entreprendre la guerre sans motifs légitimes, et ne l'ayant jamais faite que pour rendre au royaume de ses pères ses antiques limites. Ce rapport s'accorde avec les documens sanscrits qui le représentent comme *un prince recommandable pour son équité, toujours adoré de ses sujets durant un règne de plusieurs années.*

Wilford.

Ce temps de prospérité, de grandeur et de puissance ne fut point perdu pour le commerce; et tandis que d'une part, protégé par Séleucus et Chandra-Goupta, il se faisait par les caravanes

ont conservé que peu de fragmens. Ces fragmens, il est vrai, donnent à entendre que leur auteur se laissait aller trop complaisamment à son goût pour le merveilleux; mais de quel secours ne serait pas aujourd'hui une histoire complète écrite depuis deux mille ans, et qu'on pourrait modifier ou rectifier par les découvertes modernes, ou qui pour mieux dire servirait encore de guide dans les recherches?

(1) C'est Mégasthènes qui fait le portrait suivant de Sandracottus dans un des fragmens conservés par Arrien.

qui traversant la Perse allaient déposer à Tadmor les riches produits de l'Inde, de l'autre Ptolémée Lagus et après lui son fils Philadelphe, heureux possesseurs de l'Égypte, travaillaient efficacement à faire de la ville d'Alexandre le premier marché du monde connu, et l'entrepôt général de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Europe dont les habitans, bien que plongés encore dans l'ignorance et la barbarie, commençaient à sentir le besoin d'étendre leurs jouissances.

C'est à l'historien de l'Égypte à décrire les immenses ouvrages entrepris par les deux Ptolémées pour arriver à ce résultat : les ports creusés, les môles, le phare, la grande route de Coptos et de Bérénice, les eaux du Nil conduites à travers les plaines de sable, les monumens superbes, les vastes magasins, tout ce qui peut contribuer à la commodité des voyageurs et des étrangers. Contentons-nous de dire que si jamais ville ne fut plus heureusement située qu'Alexandrie, les habitans, stimulés par l'amour du gain, guidés et soutenus par leurs princes, surent bien profiter de cet avantage de position, et que dans moins d'un siècle ils firent de leur ville le centre du plus vaste et du plus riche commerce dont les hommes aient gardé la mémoire.

Cependant les Grecs de Pattalène augmentaient chaque jour leur puissance; elle devint même si considérable, que dans le siècle suivant (1) un de leurs princes, nommé Ménandre, fut en état de traverser l'Inde avec une armée, d'arriver jusqu'à la Bactriane et d'établir une étroite alliance entre les deux colonies. Quant au territoire que possédait la première, il ne comprenait pas seulement les contrées des bouches du Sind, mais encore une partie de la côte de Malabar et même suivant Strabon le royaume de *Siger*, tandis que du côté de l'Orient il s'étendait jusqu'à la ville d'Ozène, aujourd'hui Oujein, capitale du Malva moderne (2).

La ville de Pattalène faisait un commerce extrêmement actif, d'une part avec l'intérieur de la Péninsule qui lui fournissait les denrées et les marchandises, de l'autre avec les Arabes et

(1) Le deuxième avant J. C. s'il faut s'en rapporter à M. Bayer.

(2) C'est l'opinion du major Rennel. Férischta attribue à Vicramaditya la construction d'Oujein, ce qui se rapporte à la fin du premier siècle avant J. C. C'est une erreur; ce prince ne fit que restaurer et embellir cette ville, dont il trouva le trône vacant, suivant l'historien brahmine cité plus haut, et d'où probablement il expulsa les restes de la colonie grecque.

les Égyptiens qui venaient se pourvoir à Barigaza. Les villes de l'intérieur qui servaient d'entrepôt étaient connues d'eux sous les noms de Tagara et de Pluthana. Strabon, Ptolémée, Pline, l'auteur du Périple en parlent comme de deux cités grandes, riches, populeuses et commerçantes (1). Tagara fut pendant long-temps la résidence d'un radjah considéré comme le plus puissant de la Péninsule. Il ne permettait pas aux Grecs de pénétrer dans l'intérieur de ses états. Tous ceux qu'on trouvait au-delà des limites qu'il leur fixait étaient arrêtés et conduits à Barygaza.

Chandra-Goupta persévéra jusqu'à sa mort dans l'alliance qu'il avait contractée avec Séleucus; celui-ci continua d'entretenir des liaisons du même genre avec Allitrochades, fils et successeur de Chandra-Goupta. Il envoya Daïmaque à sa cour en qualité de résident. Daïmaque avait fait, ainsi que Mégasthènes, une Histoire de l'Inde : le temps ne l'a pas respectée (2). Après la An 280 avant J. C.

(1) Tagara est la même ville que Déoghir, fameuse par le voisinage des pagodes d'Élora; on l'appelle aujourd'hui Daoulet-abad. Pluthana, actuellement Pultanah, est située sur le bord méridional du Godavéry à deux cent vingt milles environ de Barygaza.

(2) Strabon lui reproche d'avoir mêlé beaucoup de fables

mort de Séleucus, qui périt assassiné lâchement presque à la même époque, cette bonne intelligence ne fut point interrompue, et Antiochus mit tous ses soins à l'entretenir. Cet Allitrochades ou Amitroçades est le Varisara des pouranas. Le premier nom sous lequel les Grecs le désignent, dit M. Wilford, dérive probablement du sanscrit *Mithra-Goupta* (sauvé par Mithra ou le soleil).

Au bout de quelques années et vers l'an 260 avant J. C., le sceptre sortit de la famille de Chandra-Goupta. Un prince, nommé Jona, descendant de Phour et digne de sa race, s'empara du trône et régna pendant long-temps avec bonheur et avec gloire. Il fut toutefois obligé, suivant l'auteur persan, de fournir à titre de tribut un certain nombre d'éléphans au roi Ardeschie (l'Arsaces des Grecs) qui, s'emparant des provinces orientales de la Perse et triomphant des successeurs d'Alexandre, fonda l'empire parthe ou la seconde monarchie persane. Jona fit sa résidence à Canouje : c'était Chandra-Goupta

---

à ses récits; comme des hommes avec un seul œil, d'autres sans bouche, sans nez, avec des défenses en guise de dents, etc. « Il est probable, dit Thomas Maurice, que Daïmaque avait vu les figures sculptées d'Éléphanta et des autres temples hindous, et il dut croire que ces figures avaient été modelées sur des êtres vivans. »

qui avait fait de cette ville la capitale de l'empire.

Tandis qu'Arsace travaillait à consolider son pouvoir usurpé, la Bactriane, depuis long-temps révoltée contre ses souverains et devenue indépendante sous le nouveau chef qu'elle avait choisi, menaçait d'envahissement les provinces septentrionales de l'Inde; mais la mésintelligence s'étant mise entre Arsace et le roi Théodote, Jona se vit délivré de toute inquiétude. Ses successeurs furent moins heureux. Théodote II s'étant assuré du côté de la Parthie par un traité d'alliance, tourna ses armes contre l'Inde et il fit quelques conquêtes dont il agrandit ses domaines. Peu de temps après, il fut renversé du trône par Eutydème. Celui-ci continua la guerre sur les bords du Sind, jusqu'à ce qu'attaqué à son tour par Antiochus-le-Grand il fut sur le point de perdre ses états. Obligé d'implorer la clémence du vainqueur, il lui envoya son fils Démétrius. Le roi de Syrie, dit l'historien Polybe, fut si ravi de la bonne mine de ce prince, que non-seulement il accorda des conditions avantageuses à Eutydème mais qu'il donna encore sa fille en mariage à Démétrius.

An 255 avant J. C.

An 240.

Après avoir réglé les affaires de la Bactriane, Antiochus se disposait à pénétrer dans l'Inde avec son armée victorieuse. Déjà il avait traversé

An 204.

la chaîne du Paropamisus; Sophagasène régnait alors à Canouje, ou du moins sur les provinces de l'Hindoustan-Supérieur; il se hâta de demander la paix sous la stipulation d'un tribut consistant en éléphans (1). Antiochus en dicta les conditions : il retourna aussitôt après en Syrie. Démétrius venait de succéder à son père Eutydème, et tout semblait lui promettre un règne heureux et tranquille; mais dix ans à peine s'étaient écoulés depuis le départ d'Antiochus, qu'il fut contraint de partager son royaume avec Ménandre, prince entreprenant dont j'ai parlé plus haut qui régnait dans le Pattalène.

Il paraît que par ce partage les provinces de l'Inde échurent à Démétrius. Il est même probable qu'après la mort de Ménandre Démétrius se mit en possession de tout le territoire qui unissait le Pattalène à la Bactriane. Ptolémée parle d'une ville nommée *Eutydémie*, située entre l'Hydaspes et le Sind, plus près toutefois du
M. Bayer. Sind que de l'Hydaspes et bâtie par Démétrius en l'honneur de son père. Après une carrière

(1) C'est le récit de Polybe. Sophagasène dont aucun livre sanscrit ne parle était probablement un des descendans de Jona. Férischta dit que ce prince et sa postérité régnèrent quatre-vingt-dix ans; mais il ne nomme aucun de ses successeurs.

orageuse mais assez brillante, ce prince termina ses jours dans l'exil et dans la misère (1).

Presque octogénaire, il aurait pu finir ses jours dans la paix; mais les glaces de l'âge n'avaient pas éteint en lui l'ambition. Il voulut rentrer dans le royaume de son père, et il perdit celui que la fortune lui avait donné en échange. Eucratide, roi de la Bactriane, se ligua contre lui avec Mithridate, roi des Parthes, et Démétrius trop faible succomba sous les efforts réunis de ces deux princes qui se partagèrent ses états. Mithridate eut le pays situé entre l'Hydaspe et le Sind; Eucratide eut le reste, et dans l'ivresse de la prospérité il prit le titre pompeux de grand roi (2). An 175 avant J. C.

Vers le même temps, Callian-Chound régnait à Canouje. Il était d'une humeur cruelle et sanguinaire. Les plus nobles Hindous, craignant sa tyrannie, abandonnèrent leur patrie avec *Férischta.*

(1) On prétend qu'il avait porté ses armes au-delà du Gange. Aussi Justin l'appelle-t-il constamment *roi de l'Inde.* Il est néanmoins vraisemblable que ce royaume de l'Inde ne renfermait que les provinces que le Sind traverse, provinces qui s'étendent sur une ligne de quatre cents lieues, mais qui sont loin d'être l'Inde entière, comme Justin le supposait.

(2) Βασιλευς μεγαλος.

leurs familles, et se retirèrent en des lieux où sa puissance ne s'étendait pas, ce qui, au rapport des annalistes hindous, transforma sa capitale et sa cour en une sombre solitude. Les radjahs de sa dépendance, ayant tout à redouter de son esprit soupçonneux, conspirèrent contre lui, et pour se sauver eux-mêmes de ses fureurs ils
An 170 avant J. C. le précipitèrent du trône. Callian-Chound prit la fuite et alla mourir dans quelque retraite ignorée.

L'empire de Canouje semble avoir fini avec Callian-Chound, dans lequel il faut voir peut-être le Chandrabija des pouranas. Plusieurs années de troubles et de discordes suivirent l'événement qui le privait de la couronne. La fatigue et l'épuisement des partis amenèrent une espèce de convention qui, unissant les radjahs contre le pouvoir souverain, assurait leur indépendance absolue dans leurs propres domaines.

An 160. Le royaume grec de la Bactriane brillait alors du plus grand éclat; Eucratide régnait encore; ce prince ayant repoussé les Scythes qui depuis quelque temps insultaient ses frontières, s'appliqua tout entier aux travaux de l'administration intérieure. Il était respecté au dehors : il voulut que son peuple fût heureux et riche; il construisit des monumens; il encouragea le

commerce; une ville que Strabon nomme Eucratidie s'éleva au-dessus de l'ancienne Bactre. Mais à la fin, accablé d'années et d'infirmités, il se déchargea sur son fils, qui s'appelait comme lui, du fardeau du gouvernement. Il ne lui restait qu'un souffle de vie, son fils en fut jaloux; le monstre impatient de régner trempa ses coupables mains dans le sang de l'auguste vieillard.

Le ciel ne laissa point ce crime impuni. Au bout d'environ douze ans de calamités, l'assassin fut renversé du trône, et le royaume de la Bactriane cessa d'exister. Mithridate ne perdit pas cette occasion favorable d'augmenter ses états et sa puissance; n'ayant point pour le fils les sentimens d'amitié qui l'avaient tenu si longtemps uni avec le père, il le dépouilla de toutes les provinces de l'Inde qu'il transmit avec la Parthie à ses descendans. Ceux-ci les conservèrent jusqu'au moment où les Arsacides, vaincus et proscrits, furent remplacés par les Sassanides, environ trois cents ans plus tard. An 145 avant J. C.

Le parricide Eucratide n'eut pas seulement Mithridate pour ennemi: des hordes barbares, sorties du Caucase et des bords de l'Oxus, envahirent les provinces de la Bactriane. Il périt misérablement à la suite d'une bataille perdue, tandis qu'il tâchait de rallier les fuyards. Parmi An 130.

les tribus scythes dont l'occident et le midi de l'Asie furent alors inondés, Strabon désigne spécialement les Pasiens, les Tochares et les Saces. Ces Pasiens, que les Persans appelaient *Aksaïs*, (habitans des bords de l'Oxus), venaient des régions situées entre ce fleuve et le Jaxarte ; les Tochares, qui ont donné leur nom au moderne Tocharestan, étaient voisins des premiers; les Saces formaient une nation puissante et nombreuse au-delà du Jaxarte; les anciens Persans les appelaient Scythes orientaux. Cette émigration des peuplades scythes ou tartares vers cette époque est pleinement confirmée par les annales chinoises, qui les font sortir des provinces contiguës aux frontières occidentales de la Chine vers l'an 126 avant J. C.

Le père Du Halde et d'autres écrivains prétendent que cette émigration des Tartares de l'orient à l'occident fut causée par les victoires que remporta sur eux l'empereur Vou-Ti, qui régnait sur la Chine à la fin du deuxième siècle avant J. C. Ces victoires, en les refoulant vers l'occident et le midi, les forcèrent à se replier sur les tribus voisines qui, contraintes à leur céder la place, poussèrent à leur tour devant elles les tribus plus éloignées. Vou-Ti parvint, dit-on, jusqu'au Gange en les poursuivant, et il soumit le Bengale; mais il ne chercha

pas à conserver sa conquête, et cette invasion momentanée laissa peu de traces (1).

Phraate, fils et successeur de Mithridate, avait An 100 avant J. C.

(1) Les Tartares ont cherché de tout temps à s'établir dans l'Inde; déjà plus d'une fois ils avaient envahi les provinces du nord. Leurs premières tentatives remontent d'après leur historien Aboulghazi au règne du fameux Oghouz Khan. Une autre grande irruption de ces peuples a eu lieu du nord au midi, sous le règne de Cyaxare qui les expulsa de la Médie. A la première de ces époques, ils ont été complètement repoussés; à la seconde, ils ont laissé quelques tribus sur les rives de l'Indus, et probablement les modernes Nomourdis sont les descendans des Tartares nomades dont ils ont encore les mœurs et les usages, de même que des Massagètes qui habitaient sur la frontière septentrionale de l'Indé sont sortis les Gètes, que l'on a désignés plus tard par le nom de Jauts ou Jattes.

Par là on peut conjecturer que les Hindous du nord ont eu souvent à se défendre des attaques des Scythes; mais comme peuples limitrophes, ils ont dû aussi en temps de paix avoir avec eux de fréquentes communications. C'est peut-être à ces rapports de voisinage qu'il faut attribuer cette conformité de mœurs et de coutumes qu'on a quelquefois remarquée entre les Tartares et les Hindous de la caste militaire.

On ne saurait douter non plus que la lutte n'ait été longue et opiniâtre entre les Hindous et les Huns, peuples originaires de la Sarmatie. La preuve positive de ce fait existe dans une inscription sanscrite trouvée à Bouddal, et traduite

demandé du secours aux Tartares pour résister aux attaques d'Antiochus Sidétés, roi de Syrie. Les Tartares répondirent avec empressement à cet imprudent appel; ils accoururent en foule; mais les Parthes ayant secrètement conspiré contre les Syriens leurs vainqueurs qui disséminés dans les villes en quartier d'hiver ne pouvaient se soutenir mutuellement, tous les Syriens furent massacrés dans un même jour; ce qui rendit le secours des Tartares inutile. Phraate les renvoya sans les avoir payés, croyant ne leur rien devoir parce qu'ils ne l'avaient point servi; les Tartares irrités

par M. Wilkins. Le prince auquel l'inscription se rapporte y est représenté comme un grand guerrier, vainqueur de tous ses ennemis.

« Confiant en sa sagesse, y est-il dit, le roi de Gaur (le moderne Bengale) possède la contrée qui appartenait à la race anéantie d'Outkal (Orissa); il a humilié *l'orgueil des Huns*, vaincu les rois de Dravira (la Péninsule) et de Gourjar (le Guzzerat), etc. »

Quant à la date de cette inscription, elle ne doit pas être moins ancienne que celle de l'inscription de Monghir, qui est de l'an 33 avant J. C. Peut-être est-il question de Vicramaditya qui, à peu près vers cette époque, régna sur la presque totalité de l'Inde, et principalement sur le Malva et le Guzzerat qu'il avait conquis.

Les brahmines, dit le docteur Vincent dans sa traduction du Périple, ne font aucune mention ni de l'établissement

se mirent à ravager son royaumes. Ce prince eut alors recours aux Grecs qui avaient survécu aux désastres de la Bactriane, et qu'il retenait encore captifs dans ses états. Les Grecs parurent accepter avec joie l'invitation de concourir à la délivrance du pays; mais le souvenir des persécutions qu'ils avaient éprouvées vivait encore tout entier dans leur cœur. Dès qu'ils eurent des armes et qu'ils se virent rassemblés en troupe, au lieu de marcher contre les Scythes, ils prirent le chemin de leur patrie, laissant partout de sanglantes marques de leur passage.

Les Scythes, que Justin appelle Thogariens (1),

des Grecs de la Bactriane, ni de l'assujettissement pendant plusieurs siècles d'une partie de leur pays. On ne saurait pourtant révoquer en doute la vérité du récit des historiens grecs, surtout quand on pense que c'est d'eux que nous viennent les premières notions que nous avons eues sur l'Inde, et que leurs rapports s'accordent parfaitement avec le résultat des découvertes modernes. Mais les brahmines semblaient avoir consacré leur plume à décrire les fabuleuses aventures de leurs divinités; et quand ils se livraient à des travaux historiques, c'était pour célébrer les exploits de leurs héros par le secours de la poésie. Ils ont parlé volontiers de leur Chandragoupta qui brisa les chaînes de son pays, et força les Grecs à rechercher son alliance; leur orgueil a refusé de convenir des événemens postérieurs.

(1) Scythes du Tocharestan.

devinrent par cet événement plus audacieux. Phraate voulut en vain s'opposer à leurs progrès, il mourut au milieu de ses provinces dévastées; Artaban son oncle et son successeur
An 80 avant J. C. fut tué dans une bataille. Tant de désastres engagèrent Pacore, le nouveau souverain, à implorer l'appui des Romains dont les armes commençaient à pénétrer en Asie. Sylla était alors en Cappadoce; il reçut une ambassade de Pacore, promit de le secourir et médita la conquête de ses états. La guerre longue et sanglante qui ne tarda pas à s'allumer entre les Romains et les Parthes, d'autre part le consentement forcé des Hindous à l'occupation par les Tartares de l'Indo-Scythie, laissèrent respirer l'Inde pendant quelque temps, et ses habitans s'adonnèrent avec ardeur au commerce qui ne fut jamais plus florissant qu'à cette époque.

An 56. Mais bientôt un nouvel empire s'éleva sur les débris des royaumes antiques d'Ayodhia et de Pratschi; ce fut l'ouvrage d'un homme dont encore aujourd'hui les brahmines ne parlent qu'avec admiration. Cet homme, guerrier, administrateur et philosophe, est le fameux Vicramaditya ou Bickermajit que M. Jones représente comme un des plus grands princes des temps passés, et qui, par une suite non interrompue de belles actions, parvint à réduire tout l'Hindoustan sous

ses lois. Nul autre ne l'égala dans la science du gouvernement et de la législation; nul ne montra ni plus de courage sur le champ de bataille, ni plus d'adresse dans les négociations, ni plus de sagesse dans la distribution de la justice.

Quoique Vicramaditya appartienne à une époque assez peu ancienne les brahmines n'ont pas laissé de mêler à son histoire un grand nombre de fables mythologiques. Je rendrai compte dans le chapitre suivant de tout ce qu'on sait de plus positif sur ce prince.

CHAPITRE III.

DU RÈGNE DE VICRAMADITYA ET DE S"S SUCCESSE JUSQU'A L'INVASION DE MAHMOUD; DE ZARMA CHAGAS; D'APOLLONIUS DE THYANE, ETC.

L'HISTORIEN Mrityoumjaya dit que Vicrama tya était fils de Gandarva-Séna et de la fille roi Dhara. On se souvient que Gandarva é fils d'Indra, roi du ciel, et qu'ayant donné à : père du mécontentement, il fut exilé sur la te métamorphosé en âne, avec la faculté pourt de reprendre chaque nuit sa forme naturelle. O vu aussi comment la princesse qui l'avait épo perdit son époux pour avoir voulu le possé tout entier, et comment en faisant brûler l': une nuit elle rompit les liens par lesquels G darva tenait à la terre. Vicramaditya fut le f de cette union.

Le roi Dhara sentant sa mort prochaine do de sages instructions à ses deux petits-fils, Bł tri-Hari et Vicramaditya. La couronne appa nait au premier qui était l'aîné; le lot du secc

moins brillant d'abord, finit par valoir davantage; il consistait en conseils dont Vicramaditya sut profiter, et par lesquels il s'éleva au plus haut degré de puissance. Dhara recommanda aux deux frères d'apprendre les Védas et leurs commentaires, les Dherma-sastras, la grammaire; de s'occuper des arts et des manufactures; de s'exercer à monter à cheval, à dompter des éléphans et à conduire des chars, à sauter, à courir, à connaître les jeux d'adresse; de faire souvent manœuvrer les troupes, de s'instruire à fond de la tactique militaire et de l'art de la guerre, afin de savoir limiter la puissance des ennemis de l'état. Il les exhorta à se bien conduire envers les radjahs et les grands du royaume, à ne se décider jamais qu'après mûr examen, à punir les malfaiteurs, à distribuer à tous la justice avec une égale impartialité.

Les jeunes princes avaient été pourvus des meilleurs maîtres; mais Vicramaditya seul avait fait des progrès rapides. Aussi Bhartri-Hari, jaloux et mécontent, saisissait-il tous les prétextes pour maltraiter son frère; et quand il fut resté maître du pouvoir par la mort de Dhara, il lui chercha querelle et le bannit de sa cour. Vicramaditya se couvrit des habits d'un religieux et parcourut la plus grande partie de l'Orient, cherchant partout à s'instruire et se consolant

par la science des injustices de la fortune. Il arriva dans le cours de ses voyages à l'antique ville d'Oujein; le trône était vacant, il s'en empara. Aussitôt il fit de grands préparatifs de guerre, publiant qu'il ne prenait les armes que pour obéir à Dieu qui avait manifesté sa volonté, et lui avait donné la mission de purger la terre des ambitieux et des tyrans qui l'opprimaient.

De tels moyens réussissent toujours sur des esprits faibles et superstitieux : il eut en peu de temps une armée considérable. Il la soumit à une exacte discipline, et fit en très-peu de temps la conquête des royaumes de Malva et de Guzzerat.

Rajapal régnait alors à Délhy; il était de la race de Mayoura, qui avait succédé à la dynastie de Goutama venue après celle de Nanda. Un prince courageux sorti des montagnes vint faire la guerre à Rajapal, et le dépouilla de ses états. Il se nommait Schakaditya (1). Le nouveau roi d'Oujein se déclara son ennemi; il marcha sur Délhy avec l'élite de ses troupes, rencontra l'armée de Scha-

(1) M. Wilkins dit que Vicramaditya succéda à son frère Schakaditya, après l'avoir mis à mort. C'est une erreur d'après le brahmine Mrityoumjaya. Le frère de Vicramaditya portait un autre nom, et Schakaditya était étranger à sa famille.

kaditya, lui livra bataille, le vainquit et scella sa victoire par le sang de l'usurpateur qu'il tua de sa main. Ce succès éclatant le rendit maître d'un troisième royaume, et s'il ne posséda pas l'Inde entière il fut au moins le plus puissant souverain de ces contrées.

Dès qu'il se vit tranquille sur le trône, il tâcha d'en assurer les bases sur la prospérité publique. Il fit divers réglemens d'administration, veilla constamment à l'observation des lois, fit respecter la religion, protégea les arts, le commerce et l'industrie. Il devint surtout le patron des savans et des poètes. Dans les âges précédens, plusieurs rois ses prédécesseurs avaient attaché leur nom à une époque de prospérité pour la science, il voulut les surpasser. Sa cour fut l'asile de tous les hommes instruits de ses vastes royaumes; sa munificence alla même les chercher dans les lieux les plus éloignés. Parmi eux, neuf furent choisis pour tenir le premier rang; ils le méritaient par des connaissances plus étendues ou plus variées; Vicramaditya lui-même les appelait les *neuf perles de sa couronne* (1). Ces neuf

(1) Quelques écrivains, entre autres Dow et Maurice qui l'ont dit d'après Férischta, en comptent quatorze au lieu de neuf; je crois devoir suivre l'autorité du brahmine Mrityoumjaya.

savans avaient composé ensemble ou séparément un très-grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, la grammaire, la médecine, la mythologie, l'astronomie, l'arithmétique etc. Quelques-uns se rendirent célèbres par leurs poésies. Celui qui jouissait au plus haut degré de la faveur du roi, c'était le poète-philosophe-historien Kalidassa, auquel on doit le drame pittoresque et descriptif de Sacontala. Améra-Singha, l'auteur du fameux dictionnaire sanscrit qui encore aujourd'hui passe pour le meilleur, était du nombre de ces neuf savans; mais il encourut la disgrace de Vicramaditya, probablement à cause de ses opinions religieuses (1).

Celles de Vicramaditya paraissent avoir été empruntées aux anciens brahmines; il adorait un seul Dieu infini et invisible, et ne voyait dans les idoles que des attributs personnifiés de ce dieu. Il ne laissa pas de faire construire à Oujein un temple superbe, dans lequel il plaça l'image de Maha-Cali.

L'âge de Vicramaditya peut être appelé, pour l'Inde, celui des lumières; non-seulement elles brillaient à Oujein du plus vif éclat, mais encore le goût de la science s'était répandu dans tout

(1) On prétend qu'il était bauddhiste.

l'Hindoustan. Un prince ou radjah, nommé Magha, fit composer un long poème qui existe encore et qui porte son nom. Il le paya, dit-on, à raison d'un mohour d'or par chaque vers, ce qui s'élevait pour le poème entier à cinquante-deux mille huit cents roupies. A la même époque, le roi du Karnata ou Carnatic accordait aux savans de ses états les récompenses les plus flatteuses et les plus magnifiques. Rana-Singha, roi du Kaschmir, en attirait aussi un grand nombre dans sa capitale. Le roi Schriharscha donna cent mille roupies à Dhavaca, pour son poème de Ratnamala.

Les Hindous vénèrent la mémoire de Vicramaditya; pour donner une idée de sa puissance, ils disent que durant son règne l'aimant n'exerçait que de son consentement sa vertu attractive. Au sein des grandeurs, au comble de la gloire, il était resté si simple dans ses mœurs et dans ses habitudes qu'il couchait toujours sur une natte; tout l'ameublement de sa chambre consistait en un pot de terre, plein d'eau de fontaine.

La fin de sa vie fut troublée par la révolte. An 1 de J.C.
Les radjahs du Dékhan, ayant à leur tête Salivahana, radjah de Pratischthana, se liguèrent contre le vieux monarque. Vicramaditya n'avait rien perdu de son courage, mais ses forces et sa

fortune l'avaient abandonné; il périt dans une bataille, sous les coups des conjurés. Le vainqueur fonda un nouvel empire dans le Dékhan; il en transporta le siége à Pattan. Vicrama-Séna, fils de Vicramaditya, monta sur le trône d'Oujein; tout ce qu'on dit de ce prince, c'est qu'après quelques années il fut détrôné par Soumoudra-Pal, dont la dynastie régna pendant cinq ou six siècles. Ce fut un des rois de cette dynastie qui, environ quatre cents ans plus tard, bâtit *Aboulfazil.* la ville de Délhy, ou pour mieux dire la reconstruisit et l'augmenta considérablement (1).

Les provinces septentrionales, situées sur les bords du Sind, n'avaient pas été soumises par Vicramaditya; elles obéissaient à un souverain *Suétone* particulier de l'ancienne famille de Porus. Tandis qu'Octave était en Syrie, trente ans environ

(1) Férischta ne fait aucune mention de la famille de Pal; il se contente de dire qu'après la mort de Vicramaditya et celle de Salivahana les grands vassaux de la couronne se rendirent indépendans, ce qui produisit le désordre et la confusion, de telle sorte que le peuple finit par oublier qu'il avait eu des empereurs ou maharadjahs. De tous ces radjahs rebelles il ne cite que Boga, prince de la famille royale, qui régna, dit-il, avec beaucoup de gloire et d'éclat pendant un demi-siècle sur une grande partie de l'Inde.

Il n'est pas possible d'assigner de date à ces divers événe-

avant J. C., il reçut une brillante ambassade d'un prince de ce nom. Une circonstance remarquable, c'est que des ambassadeurs scythes accompagnaient les envoyés de Porus; ce qui semble indiquer que ces peuples s'étaient définitivement établis sur la rive droite de l'Indus, et qu'ils vivaient en paix avec les Hindous de la rive opposée. La lettre envoyée par Porus était écrite sur vélin, en caractères grecs. Elle contenait un pompeux étalage des titres de puissance de celui qui l'envoyait; il se disait suzerain de six cents radjahs, vassaux ou tributaires. Il demandait à Octave son amitié. Les ambassadeurs périrent tous à l'exception de trois qui arrivèrent à Antioche. Ils apportaient divers présens; ils amenaient aussi des tigres, les premiers que les Romains eussent vus. *Strabon.*

Zarmanochagas marchait à la suite des ambassadeurs. Quelques-uns ont dit qu'il était brahmine; mais il semble qu'il était plutôt de la classe des yogis ou des anciens gymnosophistes. Flatté

---

mens. On sait que Vicramaditya mourut vers le commencement de l'ère vulgaire. Depuis cette époque jusqu'à celle de Basdéo qui rétablit l'empire de Canouje plus de trois cents ans après, les annales hindoues sont entièrement muettes. Ce n'est qu'en recueillant les traits épars dans les historiens latins ou grecs qu'on peut remplir quelques parties de cette lacune.

de l'accueil qu'il reçut d'Auguste, il le suivit jusqu'à Athènes, imitant le gymnosophiste Calanus qui avait suivi Alexandre en Perse; et, comme Calanus s'était jeté vivant dans un bûcher embrasé sous les yeux du prince et de son armée, Zarmanochagas voulut donner aux Romains le même spectacle. Pour juger sainement de ce sacrifice que nous nommons un acte de démence, il faudrait avoir les mœurs et les préjugés des Hindous; aux yeux de ces derniers, le dévouement de Zarmanochagas dut paraître plus méritoire que celui de Calanus. Celui-ci, attaqué d'une maladie grave, et condamné par ses principes religieux à s'abstenir de tout secours venant de la main d'un étranger, ne fit qu'avancer de quelques jours, de quelques heures peut-être une mort inévitable. Le second, quoique avancé en âge, était encore fort et vigoureux; il possédait tous les biens de la fortune, il était heureux, il n'avait aucune raison pour sortir de la vie. Les philosophes de la Grèce, à l'aspect de ce mépris de la douleur et de la mort, restèrent, dit Strabon, frappés d'étonnement. On éleva un monument funèbre en mémoire de cet événement, et on grava ces mots sur la pierre : *Tombeau de Zarmanochagas, Indien de Bargosa*, (vraisemblablement Barigaza), *lequel a fait le sacrifice de sa vie suivant une coutume de son pays.*

Il n'est nullement probable que Calanus et Zarmanochagas fussent de la classe des brahmines; des brahmines n'auraient point passé le fleuve qui sert de limites à l'Hindoustan, terre sacrée d'où il leur est expressément défendu de s'éloigner. La circonstance que Zarmanochagas était de Barigaza, ville du Dékhan, donne lieu à une autre conjecture : c'est que, malgré l'assertion unanime des historiens grecs et latins, le prince qui envoya l'ambassade était tout autre que Porus. Comment Zarmanochagas aurait-il fait partie de l'ambassade d'un souverain dont les états se trouvaient à quatre cents lieues de sa patrie? Il est bien plus naturel de penser que l'ambassade sortit du Dékhan ou du moins de quelque royaume contigu à la péninsule, tel que celui de Malva et de Guzzerat. Quel roi, d'ailleurs, était assez puissant dans le Haut-Hindoustan, depuis long-temps tourmenté par les invasions des Tartares, pour compter six cents princes pour tributaires? Cela ne pourrait être vrai que de Vicramaditya, qui avait fait de vastes conquêtes et soumis un grand nombre de radjahs. Vicramaditya régnait d'ailleurs à cette époque, et il n'est guère possible de concevoir d'où serait sortie l'ambassade, si ce n'eût été de ses états.

L'Inde occidentale était en partie au pouvoir des Scythes; l'autre partie, précisément celle qui

composait l'ancien royaume de Porus, était probablement soumise au tribut envers ces mêmes Scythes qui, en s'emparant de la Bactriane, voulurent exercer tous les droits attachés à leur conquête.

Quant à la Péninsule, elle était divisée en plusieurs états beaucoup moins considérables que le royaume de Vicramaditya. Les contrées voisines du Guzzerat étaient désignées par les Grecs sous le nom de *Seriaca* (1).

Il y avait encore de ce côté le royaume du Balhara, dont la capitale (que d'Anville nomme *Baleocuri-Regia*) était située près de Cambaye. La contrée de Limiryca était gouvernée par un prince moins puissant que le Balhara, mais indépendant comme lui. Ce pays avait pour capitale Carura qui, suivant le même géographe, est la moderne cité de Kauri. Dans les régions méridionales de la Péninsule, on trouvait le Pandi-Mandalam d'Arrien et de Ptolémée. Le souverain, nommé Pandion, faisait sa résidence à Madhoura. Il est vraisemblable qu'il descendait

(1) M. Wilford pense que le Seriaca se composait de la presque totalité de la Soubabie actuelle d'Aurengabad, et que la partie du nord, comprenant Damaun, Salsette, Bombai, etc. appartenait au radjah de Larice.

de l'antique et fameuse race de Pandou. On prétend qu'il envoya aussi des ambassadeurs à Auguste, tout autres néanmoins que ceux du prétendu Porus.

Suivant le biographe d'Apollonius de Tyane, les provinces du Haut-Hindoustan obéissaient à un prince riche et puissant : il le nomme *Phraote* (1). An de J. C. 20.

(1) Ce nom indique une origine parthe; d'ailleurs Apollonius conversa, dit-il, *en grec* avec lui, ce qui rend encore plus probable la conjecture que ce prince n'était pas hindou, quoiqu'il possédât l'ancien royaume de Taxile. Une raison non moins décisive, c'est que le philosophe de Tyane parle de Phraote comme d'un prince ennemi du faste, simple dans ses mœurs, dans ses habitudes, frugal dans ses repas, modeste dans ses habillemens; ce qui offre un parfait contraste avec ce que les écrivains de ce temps rapportent du luxe et de la pompe qui régnaient à la cour des radjahs indiens.

Il semble résulter même des récits d'Apollonius que les provinces occidentales et septentrionales de l'Inde étaient possédées par les Scythes ou que du moins elles leur payaient un tribut, et que l'intérieur seul était gouverné par des princes particuliers qui, bien qu'ils eussent chez eux tous les attributs de la royauté, reconnaissaient la suprématie d'un maharadjah. Cela s'accorde assez avec l'assertion de Strabon qui fut presque le contemporain d'Apollonius : que l'Inde était divisée entre cent quatre-vingts grandes nations, dont les chefs respectifs étaient sous la dépendance d'un sou-

Apollonius en reçut l'accueil le plus distingué (1). Il parle avec beaucoup d'éloge de l'état de la science et des manufactures dans son royaume. Le brachmanè Iarchas lui donna un anneau composé de sept métaux représentant les sept planètes, et il lui fit entendre le *tonnerre artificiel* qu'on lançait sur l'ennemi du haut des remparts (2).

---

verain supérieur à tous, auquel l'administration générale de l'empire était confiée.

Malgré l'autorité respectable de ce judicieux écrivain, je pense avec Férischta que la suzeraineté du maharadjah cessa d'exister lorsque le fils de Vicramaditya perdit la couronne par l'usurpation de Soumandra. Mais ce temps était si voisin de celui de Strabon, qu'on ne doit pas s'étonner qu'il ait parlé d'une constitution abolie et suspendue dans ses effets par des révoltes récentes, comme d'une constitution encore en vigueur.

(1) Parmi les particularités que Philostrate rapporte, on trouve la déclaration de ce prince qu'il ne buvait jamais de vin que lorsqu'il faisait un sacrifice au soleil. Cet astre ou ce dieu avait un temple dont le voyageur fait la description la plus magnifique, mais dont on ne retrouve pas le moindre vestige; ce qui peut faire croire qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination de Philostrate, et qu'il en est de ce temple comme de Babylone qu'il peint riche, peuplée et florissante, tandis qu'elle ne pouvait offrir à l'époque du voyage d'Apollonius que l'aspect triste et solitaire des ruines, cette ville ayant été depuis long-temps renversée.

(2) Comme Apollonius avait pénétré dans l'Inde moins

Une branche de la famille de Pal régnait vers le même temps sur le pays de Gaur (le Bengale

---

en qualité de voyageur qui cherche à connaître le pays qu'il visite que pour marcher sur les traces de Pythagore et de Zoroastre, on ne peut faire aucun fond sur les renseignemens d'histoire politique ou naturelle qu'il nous transmet par l'organe de son biographe. Aussi est-il très-difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer positivement qui était le roi Phraote, de décider s'il était parthe d'origine, issu des anciens rois de la Bactriane, tributaire des Scythes ou de caste hindoue. Il en est de même du roi Mandrus qui régnait, dit-il, sur les états de l'ancien Porus. Peut-être ces deux princes étaient-ils du nombre des radjahs ligués avec Salivahana. Thomas Maurice pense que le royaume de Mandrus était celui de Délhy, qui dans ce temps commençait à s'aggrandir aux dépens de Canouje.

Cette conjecture de l'écrivain anglais se trouve pleinement justifiée par la chronique de Mrityoumjaya. Ce fut après quatre-vingt-dix ans environ que, suivant ce brahmine, la famille de Vicramaditya fut dépouillée de l'empire, et l'usurpateur est nommé Soumoudra-pàl. Le voyage d'Apollonius est à peu près de l'an 20 de J. C., et Vicramaditya était monté sur le trône l'an 56 avant l'ère chrétienne; quatre-vingts ans d'intervalle ou environ entre ces deux époques peuvent très-bien représenter la durée du règne de Vicramaditya et de celui de son fils; il est même très-rare que deux règnes embrassent un aussi grand nombre d'années; d'un autre côté, il est bien facile de reconnaître dans Soumoudra le Mandrus du philosophe de Tyane. Il semble donc

actuel). L'inscription de Monghir en fournit la preuve; mais le roi de Gaur, quoique prince

---

évident que c'était à Délhy que ce prince tenait sa cour, et que ses états, qui probablement s'étendaient au nord et à l'occident jusqu'à l'Indo-Scythie, comprenaient une grande partie du royaume d'Oujein.

Cette conséquence paraîtra plus juste encore si l'on joint aux raisons que j'ai données l'autorité non suspecte de l'Ayin-Akbéri. « La ville de Délhy, dit Aboulfazil, fut long-temps gouvernée par des radjahs très-puissans qui ont souvent repoussé les Persans et les Musulmans. Ils descendaient du grand radjah de Lahore, qui lui-même était de la race de Bal, Pal, ou Paoul. » Férischta appelle le dernier de ces radjahs *Jeipal;* d'Herbelot *Gebal*, d'après les historiens des Gaznevides. Vingt princes de cette famille, dit encore Aboulfazil, ont possédé le royaume de Délhy; leur domination a duré quatre cent trente-sept ans. La seule différence qu'on trouve entre l'assertion d'Aboulfazil et le récit de Mrityoumjaya, c'est que chez ce dernier on ne voit que seize rois au lieu de vingt, et que le règne de ces seize rois s'étend à six cent soixante-un ans. Au temps de ces radjahs Délhy était déjà très-considérable; elle renfermait dans son territoire Mouttra ou Mathoura, la *Methora* de Pline, et Tannasar la *Tanasis* de Ptolémée.

Il est très-vraisemblable que cette famille de Bal ou Pal était la même que celle de Pourava, car le mot bal n'était qu'un titre d'honneur qui signifiait grand, excellent, magnifique, et ce titre fut souvent usurpé par des radjahs étrangers à cette race. Il est probable encore que le mot de *balhara*,

souverain, reconnaissait la suzeraineté de Vicramaditya. Le premier dont l'inscription fait mention s'appelle Gopal; il en est parlé comme

---

que dans le moyen âge on donnait au souverain qui régnait vers l'occident depuis les bouches de l'Indus jusqu'à la côte de Canara, s'est formé de la réunion des deux mots *bal* et *héri* ou *hari*, grand seigneur, et que les premiers Balharas ont été des rejetons de la même famille, venus dans le midi après leur expulsion de Délhy par Tilaka-Chandra qui s'empara du trône sur Vicrama-Pal. Plusieurs présomptions viennent à l'appui de cette conjecture. Ou trouve sur la côte de Coromandel les ruines de Sadras ou Mavalipouram, qu'on écrit en sanscrit *Mahabalipour*, ville du grand Bali, tandis que sur la côte opposée de Malabar on voit encore Balipatna.

De tout ce que je viens de dire il semble résulter que dans le premier siècle de l'ère chrétienne Soumoudrapal, dont les ancêtres avaient déjà régné à Délhy et sur les provinces du nord jusqu'aux possessions scythes, reconquit son royaume sur le fils de Vicramaditya, y ajouta une portion des conquêtes de celui-ci et fit asseoir sa postérité sur le trône. J'ai dit, d'après Mityoumjaya, que Rajapal avait été dépossédé par Schakaditya qui s'était emparé de Délhy, et que Vicramaditya prenant le parti de Rajapal et déjà maître d'Oujein vainquit et tua Schakaditya; mais il ne rendit point les états qu'il venait d'affranchir à leur ancien maître, il les garda pour lui-même; et tant qu'il vécut les enfans ou descendans de Rajapal durent s'interdire toute tentative. La faiblesse de Vicramaséna leur fit reprendre l'espérance; Soumoudra, l'un d'eux, vengea l'honneur de sa race.

d'un roi savant et guerrier. « Il eut pour fils Dhermapal qui ne fut pas moins brave que son père et qui, après avoir vaincu des radjahs rebelles, exerça envers eux sa clémence. Ce prince épousa Rana-Dévi (1), fille de Porabal, radjah de plusieurs contrées, et de cette union naquit Dep-Pal-Dep qui étendit sa puissance depuis le pont de Rama jusqu'aux sources du Gange, et depuis la rivière de Louckipour jusqu'à l'océan demeure de Varouna.» Par ce mariage, le royaume de Gaur ou du Bengale dut s'unir à celui de Délhy, ou pour mieux dire aux contrées que l'ancien roi de Délhy conservait encore, car Délhy était alors au pouvoir de Vicramaditya (2).

Les princes de Gaur, d'après les termes de

(1) *Rana* signifie reine ou princesse.

(2) Porabal, père de Rana-Dévi, était sans doute fils de Rajapal; dans ce cas Rana-Dévi apporta pour dot à son mari Dherma les droits qu'elle avait sur Délhy. Dep-Pal-Dep, issu de cet hymen, profita de la vieillesse de Vicramaditya pour agrandir ses domaines; et vraisemblablement Soumoudra-Pal, fils ou successeur de Dep-Pal, fit le reste.

Ce ne sont là que des conjectures qui peut-être ne sont point fondées; elles ne sont pourtant pas dénuées de probabilités; par là du moins les assertions diverses de Mrityoumjaya, d'Aboulfazil et de l'auteur de l'inscription s'accordent et se concilient.

l'inscription, furent de la religion de Bouddha; car le nom de *Saugat* est invoqué par le rédacteur de l'acte, et Saugat est représenté comme dieu de l'univers (1). Cependant le peuple ne partageait pas les opinions religieuses de son maître; car, malgré l'invocation à Saugat, le prince use de beaucoup de ménagemens dans ses expressions afin de ne pas choquer trop ouvertement les idées reçues. Cela cause même entre les diverses parties de l'acte une contradiction de principes assez sensible. M. Wilkins rapporte que pressant son pandit sur ce point le pandit lui répondit ces mots: «Vous ne croyez ni en Mahomet ni en Brahma, et vous faites jurer les musulmans par le Koran et les Hindous par les eaux du Gange.»

Le commerce de l'Inde avec l'Arabie et l'Égypte avait été porté, comme je l'ai dit, au plus haut degré de prospérité. Un événement de la plus grande importance pour les Égyptiens vint lui donner encore une impulsion plus active. Hyppale, capitaine d'un vaisseau d'Alexandrie, marin judicieux autant qu'entreprenant, avait remarqué l'invariable constance avec laquelle les An de J. C. 45.

(1) M. Wilkins dit que ce mot signifie athée; M. Jones prétend que c'est un surnom de Bouddha.

vents soufflaient alternativement tous les six mois de deux points opposés de l'horizon, et en même temps les tempêtes et les ouragans qui ne manquent jamais de se faire sentir au moment où ces vents périodiques passent d'un point à l'autre. Il s'imagina, dit l'auteur du Périple, qu'en s'embarquant sur les côtes d'Afrique au moment où ils soufflaient du sud-ouest, il serait porté sans effort à la côte de Malabar; qu'ensuite ces mêmes vents, changeant de direction, le ramèneraient sur la côte d'Afrique, et qu'il ne s'agissait que de calculer la durée du voyage et l'époque du départ de manière à ne pas se trouver en mer au moment du changement. Ce fut sur ces idées qu'il s'abandonna courageusement aux vents et aux flots, et son audace fut couronnée d'un plein succès. Les Grecs reconnaissans donnèrent le nom d'hyppaliques aux vents du sud-ouest.

Pline semble contester à Hyppale la gloire de cette découverte. Il dit que durant le règne de l'empereur Claude un affranchi d'Annius Plocamus, percepteur des contributions de l'Égypte, ayant été chargé par son maître d'aller faire le recouvrement sur les côtes de la mer Rouge, fut emporté par la violence des vents qui, soufflant constamment du même côté, le poussèrent jusqu'à l'île de Taprobane ou Ceylan où il reçut un accueil très-humain. Sur ce que cet étranger

raconta des Romains, le roi de Ceylan résolut de leur envoyer des ambassadeurs afin de faire avec eux un traité d'alliance. Ces ambassadeurs partirent avec l'affranchi, profitant du mousson contraire à celui qui avait apporté l'officier romain, et dès-lors le phénomène des moussons put être connu.

Quoi qu'il en soit de ces deux rapports qui sont peut-être vrais l'un et l'autre, il paraît bien établi, par la discussion lumineuse à laquelle le docteur Vincent traducteur du Périple s'est livré sur ce point, que la régularité du retour des moussons n'avait pas échappé aux marchands indiens et arabes, mais qu'ils en avaient toujours fait un mystère aux étrangers. De là il conclut que la prétendue découverte d'Hyppale fut due à l'indiscrétion de quelque marchand plutôt qu'à ses propres observations. Ce qui est certain, c'est qu'aussitôt que les routes de l'Océan furent devenues plus aisées à parcourir, le commerce acquit tant d'accroissement que les seuls Romains, au rapport de Pline, importaient annuellement dans l'Inde pour cinquante millions(1) de sesterces de matières d'or et d'argent.

Ici l'on manque tout-à-fait de documens pour An 110.

(1) Environ dix millions de francs.

continuer l'histoire de l'Inde; les traditions du pays sont muettes, et les écrivains étrangers n'offrent pas de plus grands secours. Férischta lui-même présente une lacune de plus de trois siècles, et les fragmens que donne Aboulfazil sont si évidemment fabuleux qu'il est impossible d'en tirer le moindre parti. Tout ce qu'on sait depuis le temps d'Hyppale jusqu'au commencement du quatrième siècle, c'est que l'empereur Trajan, vainqueur des Daces et des Parthes, reçut une ambassade de quelque souverain de l'Inde, probablement des provinces septentrionales où la renommée avait pu faire connaître ses triomphes, et qu'environ quatre-vingts ans plus tard de nouveaux ambassadeurs vinrent demander l'amitié d'Antonin.

An 200.

Dion Cassius.

Eutrope.

Trajan s'était toujours montré ardent admirateur d'Alexandre; il avait, comme lui, conçu le dessein d'envahir l'Inde, et pour l'exécuter il fit construire une flotte sur la mer Rouge; mais son ardeur fut vaincue par les glaces de l'âge. Voyant un jour un vaisseau qui mettait à la voile pour l'Inde, dans un port d'Arabie, il témoigna, dit-on, les plus vifs regrets de ne pouvoir le suivre avec son armée.

On lit dans Vopiscus qui a écrit la vie d'Aurélien, qu'après la ruine de Palmyre ce prince, partant pour Rome afin d'y recevoir les hon-

neurs du triomphe; avait à sa suite des captifs indiens. Si le fait est vrai, il y a apparence que ces Indiens étaient au service du roi de Perse, qui tenta mais inutilement de secourir la fameuse Zénobie son alliée. C'étaient peut-être des marchands qui se trouvaient dans Palmyre au moment où l'armée romaine se déploya autour de ses murs.

Le silence que gardent les annales hindoues sur tous les événemens qui ont suivi la mort de Vicramaditya est sans doute une preuve que l'histoire de cette époque n'a pu contenir aucun fait bien important, et cette pensée doit diminuer nos regrets. Toutes les fois qu'un prince parmi les Hindous s'est illustré par de grands exploits, les poètes au défaut des historiens se sont emparés de son nom et de sa vie pour les célébrer dans leurs vers. Quand les poètes se taisent, c'est que le souverain régnant ne peut pas même être loué par la flatterie. Après le renversement de l'empire d'Oujein, les radjahs s'érigèrent en petits souverains, parmi lesquels les Bals ou Pals de Délhy et de Gaur furent sans doute les plus considérables; mais tous songèrent moins à faire des conquêtes qu'à conserver leur indépendance et à vivre en paix avec leurs voisins. An 330.

Il eût été facile de prévoir que dès qu'il se

trouverait un homme courageux et entreprenant, il pourrait profiter de cette inertie, de cette mollesse universelle, de ce défaut de puissance centrale et directrice pour usurper un grand pouvoir; mais il est des âges que la nature semble avoir déshérités de guerriers comme de savans; trois cents ans se passèrent avant que Basdéo parût. Celui-ci, plein d'ambition et d'audace, donna des armes à ses sujets, fit la conquête du Bengale et du Bahar, obtint de ses soldats le titre d'empereur ou maharadjah et releva le trône renversé de Canouje (1).

On dit que durant le règne de Basdéo, Byram ou Baharam, roi de Perse, visita l'Inde sous le nom et l'habillement d'un marchand afin de s'instruire dans le gouvernement et la religion des Hindous. Un accident imprévu et qui tourna tout à son avantage trahit son désir de rester inconnu. Se promenant dans les environs de Ca-

(1) Un annaliste grec du onzième siècle, le moine Cédrénus, assure que des ambassadeurs de l'Inde vinrent à Constantinople sous le règne de Constantin ; il appelle Mitrodore le chef de l'ambassade; il dit qu'elle était envoyée par un prince très-puissant, et il fixe à cet événement la date de l'an 330. Toutes ces circonstances semblent indiquer Basdéo; il n'est pas impossible que ce prince, craignant les Persans, eût recherché l'alliance des Grecs.

nouje, il fut assailli par un éléphant sauvage. Baharam lui lança un javelot avec tant de force et d'adresse qu'il lui perça le front et le tua sur la place, ce qui fit tant d'honneur au marchand que l'empereur ordonna qu'on le lui amenât; mais Baharam n'eut pas été plus tôt introduit, qu'il fut reconnu par un radjah hindou qui était allé en Perse quelques années auparavant. Basdéo descendit aussitôt de son trône et courut embrasser l'étranger. Celui-ci contraint de confesser la vérité, fut traité avec la plus grande magnificence. L'amitié des deux souverains fut cimentée par le mariage de la fille de Basdéo avec Baharam.

Basdéo et sa famille conservèrent l'empire An 410. pendant quatre-vingts ans. Au bout de ce temps le dernier prince de cette race ne laissant qu'un enfant en bas âge, plusieurs prétentions s'élevèrent pour la succession à l'empire; elles causèrent la guerre civile. Les radjahs et les grands de Canouje voulant y mettre un terme et prévenir la chute du trône, résolurent d'y faire asseoir un homme capable de le défendre et de le soutenir. Leur choix tomba sur Ramdéo, général des troupes. Il était de la tribu de Rattor connue plus tard sous le nom devenu si fameux de Mahrattes, et il jouissait d'une grande réputation de sagesse et de bravoure.

Ramdéo répondit aux espérances qu'on avait

conçues. Il commença par réduire tous les radjahs qui s'étaient révoltés; ensuite il réunit de nouveau à la couronne la province de Marvar dont la tribu de Coutssoua s'était emparée, et il y transplanta sa propre tribu de Rattor, qui en est encore en possession. Dans le cours de ses diverses expéditions il soumit la plus grande partie de l'Inde, et lorsqu'il mourut après un règne glorieux de cinquante-quatre ans, il laissa la réputation d'un des plus grands princes qui eussent encore ceint le diadème. Férischta rapporte que malgré sa grande puissance il jugea prudent d'envoyer au roi de Perse le tribut ordinaire.

An 500. Après la mort de Ramdéo, plusieurs de ses descendans se disputèrent la couronne. D'ambitieux radjahs, étrangers à sa famille, augmentèrent le désordre par leurs prétentions; Partab-Chund, général des troupes de l'empire, plus fort ou plus adroit que ses concurrens, se saisit du pouvoir suprême, et afin de le conserver sans rivaux il fit périr tous ceux qui pouvaient y prétendre. Parvenu au trône à force de crimes, Partab dut en commettre encore pour s'y maintenir. Comme il se méfiait de certains radjahs, il les invita tous, amis ou ennemis, à se rendre dans son palais sous divers prétextes. Quand ils furent tous rassemblés, il fit mettre à mort ceux

qu'il craignait ou qu'il soupçonnait d'infidélité; la terreur retint les autres dans l'obéissance.

Un pouvoir fondé par la violence ne saurait être durable. Partab n'eut pas plus tôt fermé les yeux, que l'esprit de révolte ne trouvant plus d'obstacle, et parcourant toutes les classes en un même jour, fit soulever la nation entière. Les enfans de Partab furent expulsés, personne ne fut mis ou n'osa se mettre à leur place, mais chaque radjah se rendit absolu dans son gouvernement, et le titre de maharadjah devint si peu important ou parut si avili qu'aucun d'eux ne voulut le porter.

Parmi ces radjahs, ceux qui se distinguèrent le plus par leurs talens, et surtout par leur fortune, furent Annindéo et Maldéo. Le premier, de la tribu de Bice, s'empara d'abord du Malva; ensuite, dans une campagne courte et brillante, il soumit la presqu'île de Guzzerat, le pays des Mahrattes et la province de Bérâr. Le second, homme d'une origine obscure mais dédommagé amplement du défaut de naissance par les plus belles qualités, se rendit maître de Délhy et de son territoire. La ville de Canouje devint de nouveau la capitale d'un grand royaume. Elle était alors si considérable et si populeuse, qu'il y avait trente mille boutiques pour la vente du bétel, et soixante mille bandes de musiciens Férischta.

et de chanteurs, payant une taxe au gouvernement.

Ces deux empires qui semblaient d'abord destinés à hériter de la gloire d'Ayodhya et de Palibothra, ne firent que se montrer un instant pour rentrer à jamais dans le néant et dans l'oubli. Annindéo mourut au bout de seize ans, Maldéo en vécut quarante, et avec eux périt sans retour la puissance qu'ils avaient fondée. Les dissensions civiles, la révolte, le désir effréné d'indépendance, l'anarchie naquirent pour ainsi dire sur la tombe de ces deux princes, et l'Hindoustan, privé de ses empereurs, vit ses provinces livrées à l'avidité et à l'ambition d'une foule de petits tyrans qui ne travaillèrent pendant trois cents ans, et jusqu'à l'époque de l'invasion mahométane qu'à se disputer le pouvoir.

An 550. Cette révolution eut lieu dans le sixième siècle(1); c'est tout ce qu'on peut dire de moins incertain. Annindéo était contemporain de Chozrou-Parvez, roi de Perse, et la mort de Masdéo doit

Férischta.

(1) L'historien Mrityoumjaya compte seize rois depuis Soumoudra jusqu'à Vicramapal, le dernier de cette race, et il les fait régner ensemble six cent quarante ans, ce qui est évidemment une exagération brahminique ; Aboulfazil compte environ deux cents ans de moins, et ce calcul est plus con-

avoir eu lieu vers l'an 550, époque de l'extinction de la dynastie des Pal, qui régnait à Délhy.

L'historien brahmine que j'ai cité tant de fois donne au vainqueur de la race de Pal le nom de Tilaka-Chandra, roi de Vaharang; mais ce nom n'est qu'un titre ou un mot composé comme celui de Chandra-Goupta; il est probable que ce Tilaka-Chandra est le même que Masdéo, puisque c'est exactement à la même époque que Masdéo et Tilaka s'emparèrent de Délhy.

Les radjahs de l'Inde, ceux au moins qui régnaient du côté de Lahore et surtout sur la côte de Malabar où les trafiquans de l'Égypte et de l'Arabie conservaient l'habitude de se rendre annuellement, continuèrent d'envoyer des ambassadeurs aux Romains, ou pour mieux dire aux empereurs grecs qui possédaient l'Égypte et la

---

forme au cours ordinaire de la nature. Or en ajoutant aux quatre cent quarante ans d'Aboulfazil, les années du règne de Vicramaditya et de son fils, postérieures à la naissance de J. C., on trouve à peu près cinq cents ans. C'est l'intervalle qui, d'après Férischta, s'est écoulé jusqu'à l'usurpation de Partab; celui-ci paraît n'avoir eu qu'un règne assez court; et si Masdéo s'empara de Délhy vers le temps de la mort de Partab et qu'il ait lui-même occupé le trône pendant quarante ans, c'est vers le milieu du sixième siècle qu'il faut placer l'époque de sa mort.

Syrie. Vopiscus fait mention dans la *Vie d'Héraclius* de quelques envoyés indiens qui apportèrent à cet empereur de riches présens en perles et en pierres précieuses, après qu'il eut triomphé des Persans: ils venaient des états du Balhara, ou de quelque autre contrée du Dékhan.

Ce fut vers le même temps que le fameux Cosmas, qui de marchand d'Alexandrie finit par devenir moine, écrivit la relation des voyages qu'il avait faits dans l'Inde pendant sa jeunesse, et qui lui valurent le surnom d'*Indico-Pleustes*. Elle se trouve dans son ouvrage intitulé : *Topographie chrétienne*. Ce livre fourmille d'erreurs grossières; mais il contient plusieurs traits qui méritent d'être recueillis. Cosmas commence par faire la description de la terre. L'opinion générale était de son temps que la terre avait la forme sphérique; il prétend qu'elle est plate mais oblongue, recouverte par le ciel comme par une voûte. Au nord s'élève une haute montagne dont le soleil fait le tour dans vingt-quatre heures. Cette montagne, en nous dérobant sa lumière quand il est derrière elle, produit la nuit. C'est à très-peu de chose près la cosmographie des pouranas, avec la différence que la montagne de Somméir des pouranas est au centre du Jamboudouipa. Si l'on n'enseignait pas cette doctrine extraordinaire dans les écoles d'Alexandrie,

il faut croire que Cosmas avait emprunté son système aux Hindous, parce qu'il le trouvait plus conforme au texte de l'Écriture.

Il nomme plusieurs villes de la côte de Malabar, qu'on ne trouve ni dans Ptolémée ni dans le Périple; mais il cite *Malé* de laquelle, dit-il, toute cette contrée et probablement les îles Maldives ont tiré leur nom. Il prétend que saint Thomas avait répandu les lumières de l'évangile dans divers cantons de l'Inde (1), et il assure qu'il a vu beaucoup de chrétiens, principalement à Calicut où il y avait des églises, des couvens et un évêque. Mais de toutes les assertions de Cosmas voici la plus remarquable : toute la partie septentrionale de l'Inde avait, dit-il, des *Huns* pour habitans; il donne même à ces peuples un roi qui s'appelait Gollus et avait une armée innombrable.

Nous avons vu dans les premiers temps de l'ère chrétienne les Messagètes ou Gètes envahir les contrées que l'Indus arrose. Depuis ce moment le Nord n'a cessé de verser des flots de barbares sur les régions du midi. Ceux qui arri-

(1) J'ai exprimé ailleurs mon opinion sur ce qu'on peut croire du christianisme des Indes et même de la mission de l'apôtre saint Thomas.

vaient, pressés par les hordes qui venaient après eux, poussaient à leur tour celles qu'ils avaient suivies. Les Gètes, forcés de s'éloigner du fleuve, vinrent former un nouveau peuple dans les plaines du Malva et du Guzzerat; ils sont devenus les ancêtres des Jauts. Tout porte à croire que les Huns prirent alors la place des Gètes; l'inscription de Monghir en renferme la preuve sensible. Les historiens de Byzance parlent avec effroi des irruptions continuelles des Avares ou Huns, de leurs ravages dans la Thrace, dans l'Asie-Mineure, dans la Perse et dans presque toutes les provinces de l'empire grec. Ces hordes barbares, trouvant de ce côté une vive résistance, ou s'en éloignant parce que les faibles descendans de Constantin (1) achetaient leur retraite par d'énormes subsides, s'avançaient du côté du midi et de l'orient, attirés d'ailleurs par la douceur du climat et la fertilité du sol. Les Hindous, les Scythes même qui vivaient parmi eux et qu'une longue paix avait amollis, étaient incapables de s'opposer à leur marche; ils durent leur abandonneur toutes les provinces du Haut-Hindoustan; et ces fréquens envahissemens, remplissant l'Inde entière de confusion, ont

(1) L'empereur Maurice se rendit leur tributaire.

produit cette longue anarchie qui suivit le rétablissement et la chute de l'empire de Canouje.

On peut opposer qu'il ne reste point de vestiges dans l'Inde de l'occupation des Huns, tandis que les Goths ou Gètes se retrouvent encore aujourd'hui dans les Jauts, comme les Nomades dans les Nomourdys. Mais la même chose est arrivée en Europe, où certes on ne peut pas nier la présence des Huns à plusieurs reprises (1).

Les Huns faisaient partout une guerre de sang et d'extermination, on les traitait de même. La Thrace et la Germanie en ont dévoré des hordes innombrables; ceux qui échappaient du massacre tombaient dans la servitude; quelques-uns, en s'alliant aux vainqueurs, restaient à la longue confondus avec eux; et peu à peu leur race s'est éteinte.

Les affaires de l'Asie ne devaient pas rester long-temps dans le même état; la nature venait de produire un homme en qui l'audace et le courage égalaient le génie, et la fortune d'accord avec la nature lui destinait des victoires. Cet homme était Mahomet (2). Il avait long-temps An 578 à l'an 622.

(1) Il n'est pas très-certain que les Hongrois modernes soient issus, comme on l'a supposé, de ces peuples sauvages.

(2) *Mohammed* suivant Aboulféda.

vécu dans l'obscurité; mais lorque Héraclius, vainqueur des Persans, se fut endormi dans l'ivresse de ses triomphes; que la Perse, épuisée par des guerres longues et malheureuses, tourmentée par les excursions des barbares et déchirée par les factions n'eut plus de force réelle; que Constantinople, faible et languissante sous ses empereurs théologiens, veuve de soldats et de grands capitaines, mais inondée de moines et d'évêques tantôt orthodoxes tantôt schismatiques, tantôt persécuteurs tantôt persécutés, n'éloignait de ses murs les hordes vandales qu'en leur prodiguant son or et ses richesses; Mahomet arma les Arabes, enflamma leur courage, leur promit des triomphes, du butin, des esclaves, et les Arabes dociles marchèrent à la conquête.

Né au sein des déserts, Mahomet avait appris par instinct à connaître les hommes: il apprit par calcul à tirer avantage de leurs faiblesses. Les Arabes étaient grossiers et superstitieux; il leur fallait des institutions capables d'agir sur les sens en flattant les passions : ils les reçurent de lui et s'attachèrent à sa fortune. Ainsi la politique servit ses projets autant que la force. Tantôt prêchant ses doctrines comme envoyé de Dieu, tantôt s'entourant des attributs guerriers et donnant en exemple sa propre bravoure, entraînant

les uns par son éloquence, subjuguant les autres par l'ascendant de son courage, il fit un peuple de fanatiques et de soldats; avec ce peuple il entreprit d'asservir la terre. Si les concessions qu'il dut faire aux Arabes pour qu'ils voulussent accepter ses doctrines, il les avait obtenues de leurs tribus sauvages en faveur de la philosophie et de la raison, c'en était fait de l'injustice et du despotisme; les lumières et le bonheur seraient sortis de nouveau de leur terre natale. Mais de leurs mœurs il composa sa morale, leurs préjugés formèrent son code, sa religion se façonna sur leurs habitudes, et l'islamisme ne fit qu'ajouter l'intolérance aux autres fléaux qui affligeaient les hommes.

Toutes les provinces que les Grecs de la Bactriane avaient possédées, le Caboul, le Kandahar, le Kaschmir étaient à cette époque sous la domination des Scythes et des Sarmathes. Les provinces de la rive gauche de l'Indus, Lahore et le Penjab étaient régies par leurs propres princes, mais ces princes payaient un tribut aux rois de Perse; Noushirvan qui régnait au moment de la naissance de Mahomet prenait, ainsi qu'on le voit dans l'historien Mirkhond, le titre de *roi de Perse et de l'Inde*. Quant aux radjahs de l'intérieur, ils se soumettaient au tribut ou s'en exemptaient, suivant que les sou-

verains de la Perse avaient plus ou moins de puissance.

Parmi ces radjahs de l'Hindoustan, les plus considérables, sans parler de celui de Lahore, résidaient à Canouje, à Délhy, à Ajmère et à Callingar. Quant aux contrées voisines du Dékhan, elles avaient pour habitans les tribus guerrières des Rajapouts qui, retranchés dans leurs montagnes toutes hérissées de forteresses, défiaient les invasions étrangères et n'acceptaient pour maîtres que ceux qu'ils choisissaient. La grande quantité de ces forts prouve que ces contrées ont dû être jadis le théâtre de guerres interminables, suscitées par l'ambition des chefs. Les châteaux de Chitora, de Mandou, de Gualior, de Rotas, de Rantampour ne pouvaient être pris que par famine. Situés au sommet de rochers inaccessibles, ils auraient vu expirer sous leurs remparts les impuissans efforts de l'armée la plus nombreuse.

Le Balhara de la péninsule n'était probablement que le radjah de Larice ou de Guzzerat. Les provinces plus méridionales conservaient encore leurs princes, leurs villes et leur gouvernement de la même manière qu'aux temps de l'auteur du Périple. La double chaîne des Gattes, les forêts impénétrables dont elles sont couvertes, les forteresses qui gardaient tous les pas-

sages garantissaient leurs habitans de toute attaque extérieure, et ils semblaient ne prendre aucune part aux révolutions qui agitaient le reste de l'Inde. Aussi leurs antiques cités sont-elles encore subsistantes; et quoiqu'elles aient changé de nom, elles sont si bien désignées par leur position ainsi que par les monumens qu'elles renferment, qu'il est impossible de ne point les retrouver dans les villes modernes.

Les conquêtes rapides des Arabes sous les ca- An 707.
lifes successeurs de Mahomet n'avaient eu encore aucune influence sur les affaires de l'Inde. Ils avaient subjugué la Syrie, la Perse, l'Égypte, le Korassan, le Maouaralnahr (1); mais l'Inde était trop éloignée pour qu'ils voulussent en faire la conquête avant d'avoir accoutumé au joug les peuples déjà soumis. On prétend toutefois que vers le commencement du huitième siècle, il traversèrent le Sind et parvinrent jusqu'aux bords du Gange.

Almakin et Aboulféda font mention l'un et l'autre de cette invasion (2), quoique en très-peu

---

(1) Maouaralnahr ou Maver-ul-nere, l'ancienne transoxiane.

(2) Férischta n'en parle point, ce qui peut la faire paraître douteuse, car le silence dans cet historien, qui était

de mots. «Mohammed-Ben-Cassim, dit le premier dans son Histoire des Sarrasins, occupa l'Inde; il s'empara des contrées voisines du Sind, livra bataille à Dahar qui en était roi, le vainquit, le fit prisonnier et lui ôta la vie.» Le second, dans ses Annales musulmanes, s'exprime d'une manière encore plus concise. «Mohammed-Ben-Cassim, dit-il, parcourut l'Inde en vainqueur.» Le traducteur Reiske ajoute dans une note que Dahar était roi de Daiboul ou Dioul, c'est-à-dire Tatta (1), et que Mohammed s'empara de Moultan, capitale de la province du même nom, sur les bords de l'Indus (2).

---

musulman, indique absence de preuves ou du moins grande incertitude.

(1) Un peu au-dessus du lieu où le Sind se divise en deux branches. Mohammed était général du calife Walid.

(2) Ces deux historiens ne disent point que Mohammed parvint jusqu'au Gange; d'autres écrivains l'affirment, mais la chose est très-peu vraisemblable. La puissance des Arabes était encore toute jeune; une telle conquête demandait des forces qu'ils n'avaient point; Mahmoud ne put l'entreprendre trois cents ans après qu'en faisant les plus grands efforts, et ce ne fut pas sans de grandes fatigues qu'il parvint à l'exécuter. Cependant d'Herbelot avance d'après divers écrivains que les provinces conquises par Mohammed comprenaient le pays que le Gange traverse; mais cette assertion, toute positive qu'elle est, ne détruit pas l'invraisemblance du fait, et

A dater de cette époque, les communications An 800.
devinrent fréquentes entre les Hindous et les marchands arabes; elles avaient lieu par Moultan, où ces derniers se rendaient de la Syrie et de la Perse. D'autres partaient de Bassora, suivaient le cours de l'Euphrate, entraient dans l'Océan, et parcourant les côtes, visitant les îles voisines arrivaient au cap Comorin, ou même doublant ce cap ne s'arrêtaient qu'à Canton. De ce nombre furent les deux marchands qui, après avoir parcouru l'Inde, écrivirent les circonstances de leur voyage, et dont la relation manuscrite a été traduite par Renaudot. Je vais en extraire quelques passages; ils serviront à faire connaître l'état de l'Inde dans le neuvième siècle.

« Le prince le plus puissant de l'Inde est le Balhara. Les rois des autres pays, quoique indépendans et maîtres chez eux, reconnaissent en lui une sorte de prééminence.... Il est très-riche, et il possède beaucoup de chevaux et d'éléphans.

---

je préfère suivre le texte d'Almakin. Il est possible qu'après avoir passé le Sind, Mohammed ait ravagé le Penjab en tout ou en partie; que même quelque parti arabe ait poussé vers le Bengale; mais le pays était trop peuplé, il avait des radjahs trop puissans pour que la marche d'une armée étrangère n'eût pas rencontré des obstacles invincibles.

Sa monnaie est d'argent; elle est marquée de son sceau, et elle porte la date de son avènement. Plusieurs de ces princes ont régné cinquante ans.... Le mot de balhara n'est qu'un titre commun à tous, comme celui de cozroës en Perse.... Son royaume s'étend de l'occident à l'orient depuis la côte de Kamkam (ou Concan) jusqu'aux frontières de la Chine. Il ne va jamais en personne à la guerre contre ses voisins. Un de ceux-ci est le roi de Haraz, qui a la plus nombreuse cavalerie de l'Inde; c'est un ennemi déclaré des Arabes et de l'islamisme. Ses états produisent beaucoup de bétail et de chameaux...... Après le royaume de Haraz est celui de Tafek, qui ne mérite d'être cité qu'à cause des belles femmes qu'on y voit; elles l'emportent sur toutes celles de l'Inde.... Ensuite vient le roi Rahmi, peu estimé pour sa basse extraction, mais plus puissant que le Balhara lui-même auquel il fait souvent la guerre. On dit que lorsqu'il entre en campagne il a cinquante mille éléphans.... C'est dans cette contrée qu'on trouve le fameux *karkandan* qui n'a qu'une corne sur le front. Cette corne est toute noire, excepté au milieu où elle est blanche. L'animal qui la porte est plus petit que l'éléphant; il ressemble assez au buffle; sa force est extraordinaire, et il a le beuglement du taureau....

» Outre les divers royaumes que nous avons mentionnés, il y en a beaucoup d'autres qui nous sont inconnus. Nous savons seulement que les habitans sont blancs et s'habillent comme les Chinois, que le pays est plein de montagnes dont les pics sont très-élevés, et qu'il produit une grande quantité de musc, le meilleur qui soit au monde....

» Tous ces rois ont les oreilles percées, et ils y portent de grands anneaux de pierres précieuses. Ils ont aussi des colliers d'un grand prix; mais ce qu'ils estiment le plus, ce sont les perles.... On fait chaque jour pour eux des tapis, des plats et des assiettes de feuilles de palmier ou de cocotier, tissues ensemble. C'est dans cette vaisselle qu'on leur sert leurs repas. Quand ils ont mangé, la vaisselle et tout ce qui reste des mets est jeté dans la rivière (1).... »

(1) Il est probable que ce roi de Haraz, souvent en guerre avec le Balhara, était le radjah de Dékhan dont la capitale était Tagara ou Déoghir, le descendant peut-être de Salivahana fameux par sa révolte et par sa victoire sur Vicramaditya; que le Rahmi et les autres princes voisins étaient les radjahs de Chitore, d'Ajmère, de Gualior, etc., auxquels, dit Férischta, on finit par donner le titre de *ranna*, parce que celui de radjah parut trop grand pour les petits princes qui se déclarèrent indépendans après la mort de Masdéo; qu'enfin

Le livre intitulé *Géographie nubienne* contient sur le Balhara un passage d'autant plus curieux que les documens sur l'Inde pour cette époque sont plus rares ou plus imparfaits. Il commence par désigner le royaume et sa capitale qu'il appelle Nahroara (1); ensuite il parle du roi. «Ce prince, y lit-on, a beaucoup d'éléphans et de soldats; il adore Bouddha; il couvre sa tête d'une espèce de tiare d'or, et ses vêtemens sont pareillement tissus de ce métal. Il monte très-souvent à cheval; dans ses promenades qui ont lieu une fois par semaine, il traîne à sa suite environ cent femmes, à cheval comme lui, et il n'a point d'autre garde. Elles portent les plus riches habits, et se livrent à toute sorte de jeux en sa présence pour l'amuser et le distraire. Ses officiers ne l'accompagnent que lorsqu'il part pour la guerre. La principale

ces pays hérissés de montagnes très-hautes étaient ceux qui s'étendent au pied des deux chaînes des Gattes. Les marchands arabes entrent au surplus dans de grands détails sur les mœurs des Hindous, et leur exactitude prouve qu'en général ils avaient bien observé.

(1) Les marchands arabes l'écrivent Nehalwarah; le major Rennel la désigne par le nom de Nehrwalla, et il prétend qu'autrefois toute la contrée se nommait de même; ce qui paraît être aussi l'opinion de Férischta.

force de son armée consiste en éléphans. Il possède son royaume par droit de succession, et il porte le titre de Balhara qui signifie roi des rois. La ville de Nahroara est très-fréquentée par les marchands musulmans, qui y jouissent d'une grande faveur due à la protection spéciale du Balhara. »

Obligé de puiser à toutes les sources pour suppléer autant qu'il est possible au défaut absolu de matériaux pour l'histoire du moyen âge, j'emprunte à M. de Guignes un extrait de celui qu'il a fait lui-même du manuscrit arabe de Massoudi; il sera pour le dixième siècle ce que la relation publiée par Renaudot est pour le siècle précédent. An 900.

« Après le règne de Kouros (1), dit Massoudi, les Indiens se divisèrent et formèrent plusieurs royaumes. Il y eut un roi sur les rives du Sind, un autre à Canouje sur celles du Gange; un à Kaschmir; un quatrième à Mankir, très-près du Guzzerat. Ce dernier était le plus puissant de tous; il portait le titre de Balhara; sa dynastie, extrêmement ancienne, subsiste encore aujourd'hui....

---

(1) Ce Kourous est vraisemblablement le Kourou de la famille de la lune, que les pouranas citent comme un grand conquérant.

» Le royaume de Kaschmir qui fait partie de l'Inde est entouré de très-hautes montagnes; il renferme un nombre prodigieux de villes et de villages. On ne peut y entrer que par un seul passage, qui se ferme par une porte....

» Le royaume de Bouroah ou Canouje est très-puissant et très-étendu. Le roi met souvent quatre armées sur pied à la fois; elles se composent ensemble de sept cent mille hommes, et suivant quelques-uns de neuf cent mille. L'une, du côté de Moultan, contient les musulmans; l'autre, vers le midi, est destinée à repousser le Balhara; les deux autres armées se portent partout où le besoin les appelle. Le pays contient beaucoup de villes; mais en comparaison des autres rois de l'Inde, celui de Canouje n'a *que fort* peu d'éléphans de guerre; on ne lui en donne pas plus de mille.

» Le Moultan a aussi un prince de la race de Sama; ses états avoisinent ceux des musulmans. Il y a dans la contrée une idole extrêmement révérée par les Hindous, qui y viennent de tous côtés en pélerinage; le temple est très-riche.... La ville de Mansoura, près du Sind, obéit à un prince mahométan; la ville doit son nom à Mansour, fils de Dgiambour qui fut général des troupes sous les califes de la race d'Omeya......

» Les musulmans sont très-respectés dans les

états du Balhara; ils y ont plusieurs mosquées, et ils attribuent la durée du règne de ce prince à la protection qu'il accorde aux disciples du prophète.

» Il y a vers l'orient un autre royaume dont le souverain, qui est très-puissant, est en guerre avec les Chinois (1).... Quant à l'Inde méridionale, c'est une vaste contrée entourée par la mer. On trouve sur la côte le royaume de Zanedge ou Zindge. Au-delà est un roi qui porte le titre de mehradge, ou roi des îles. Cette contrée est située entre l'Inde et la Chine, mais elle est contiguë à l'Inde propre. Les Zindges diffèrent des autres Indiens par les traits du visage, la couleur et le tempérament; ils croient à la métempsycose.... Tout-à-fait au midi, il y a le roi de Conrad; il est en guerre avec le mehradge (2). »

Ce titre de mehradge a trop de rapport avec celui de maharadjah pour qu'il soit nécessaire d'insister sur le point de l'identité. Quant au nom de roi des îles, il suffit de remarquer avec M. de

(1) M. de Guignes pense qu'il s'agit ici du Thibet, et il ajoute que le rapport de Massoudi est exact parce qu'il est réellement question dans l'histoire de la Chine de ces guerres sur les frontières du Thibet.

(2) Conrad est le cap Comorin.

Guignes que les Arabes se servent uniquement du mot *île* pour désigner à la fois les îles et les presqu'îles, d'où il suit que le mehradge de Massoudi était appelé roi de la Péninsule. Pour ce qui est des Zindges, c'étaient probablement les habitans du Malabar; et dans ce qui concerne Canouje on ne peut reprocher à Massoudi que de l'exagération.

An 977. De l'hég. 365. Il est temps de parler des événemens qui amenèrent les musulmans dans l'Inde, et placèrent sous un joug étranger les fiers descendans de Brahma. Après être parvenu au plus haut degré de puissance, l'empire des califes, éprouvant le sort réservé à toutes les choses de la terre qui naissent, brillent un instant et périssent, marchait rapidement vers sa ruine depuis la mort d'Haroun-Al-Raschid, contemporain célèbre de Charlemagne. Ses faibles successeurs ne tinrent le sceptre que d'une main inhabile, et dès la fin du neuvième siècle les plus belles provinces, détachées par la révolte de la métropole, formaient des états indépendans où le nom du calife se prononçait encore dans les prières publiques, mais où le calife n'exerçait aucun genre d'autorité.

Le plus puissant de tous ces nouveaux souverains était celui de la Transoxiane, Ismaël Samani, qui de gouverneur de cette province

devint l'un des premiers potentats de l'Asie. Sa domination s'étendait sur une partie de la Perse, sur le Korassan, le Kandahar, le Caboul, le Zaboulistan et sur les contrées montagneuses que les Afghans habitaient; le siége de son gouvernement était à Bokhara; une espèce de vice-roi ou de lieutenant d'Ismaël résidait à Ghizni ou Gazna, capitale du Zaboulistan, pour surveiller de plus près les mouvemens des Afghans dont une partie était encore insoumise. Ce prince se conduisit avec tant de sagesse que le calife lui-même, pour reconnaître un service qu'il en avait reçu, finit par sanctionner son usurpation en lui donnant l'investiture.

Le pouvoir des Samanides s'accrut considérablement sous les quatre premiers règnes; mais au bout d'environ quatre-vingt-dix ans, Abdoul-Malek-Nou mourut vers l'an 961 de J. C., ne laissant pour succéder à ses vastes états qu'un fils unique à peine sorti de l'enfance. Cette minorité fit naître beaucoup d'ambitions. Parmi les prétendans à la couronne, on distinguait le frère d'Abdoul-Malek; les grands et les gouverneurs des provinces se partagèrent en deux factions principales, dont l'une soutenait le jeune prince, seul héritier légitime du trône. Abistagi, gouverneur du Khorassan, s'était déclaré pour le frère au préjudice du fils; mais les amis de celui-

ci l'emportèrent, et Monsour fut proclamé empereur.

Ce prince conçut contre Abistagi de vifs ressentimens que les ennemis de ce gouverneur prirent soin d'exciter et d'entretenir; il lui envoya l'ordre de se rendre à Bokhara. Abistagi craignant pour sa vie ne répondit à cet ordre que par la rébellion; et comme il avait de grands talens militaires, il força la fortune à se ranger sous ses étendards. Plusieurs victoires signalées qu'il remporta sur l'armée impériale lui assurèrent la possession paisible du Khorassan et celle du Zaboulistan qu'il y avait ajouté par ses armes. Il mourut l'an 365 de l'hégire, et transmit la couronne à son fils Abou-Izac, plus jeune encore que n'était Monsour à la mort de son père.

Un soldat d'origine tartare, élevé par les soins d'Abistagi et parvenu par son mérite au commandement général des armées, Soubouctagi, fut chargé de la direction des affaires. Il conseilla la guerre, elle fut heureuse; Monsour, menacé jusque dans sa capitale, reconnut formellement l'indépendance du Khorassan; mais Abou-Izac ne jouit pas long-temps du pouvoir suprême. Entièrement livré au plaisir et à la débauche, il périt à la fleur de ses ans. Les grands du royaume s'assemblèrent sur-le-champ pour lui donner un successeur; et ne trouvant

parmi eux personne qui leur parût plus digne que Soubouctagi de monter au rang suprême, Soubouctagi fut élu d'une voix unanime, deux ans après la mort d'Abistagi dont il avait épousé la fille : il prit le titre de Nazir-oul-Dien.

Dès que Soubouctagi se vit sur le trône, il sentit que pour détourner de la révolte ses nouveaux sujets et surtout les Afghans, peuple inquiet et remuant, il avait besoin de les occuper. Pour y parvenir, il les conduisit aux combats, et sous prétexte de servir la religion il porta ses armes dans l'Inde. Il fit à la vérité peu de progrès dans l'intérieur, se bornant à parcourir les rives du Sind, et, pour justifier cette guerre, détruisant les temples et les idoles; mais il fit tant de butin, et ses soldats s'en retournèrent si riches que la reprise des hostilités, aussitôt que la saison le permit, parut un besoin pour l'armée comme pour le souverain.

Jeypal (1) régnait alors à Lahore. C'était le dernier rejeton de cette famille illustre qui a fourni tant de rois aux divers royaumes de l'Hindoustan. Il redoutait la puissance et la férocité des musulmans; d'ailleurs, attaqué à

(1) Ou Gebal suivant les historiens cités par d'Herbelot.

l'improviste, il n'avait point préparé sa défense. Cependant, ne prenant conseil que de son courage et de sa haine contre ces audacieux étrangers, il réunit une armée nombreuse, résolut d'éloigner de ses frontières le théâtre de la guerre en le portant sur le pays ennemi, et prit la route du Khorassan. Mais il avait en tête un prince dont le génie commandait à la victoire, et que la fortune elle-même se plaisait à favoriser.

Les armées étaient en présence; elles n'attendaient, pour se précipiter l'une sur l'autre, que le retour de l'aurore. Tout à coup un orage épouvantable, mêlé de grêle, de vent, de tonnerre éclate sur le camp des Hindous. L'épouvante les saisit; ils voudraient fuir, et, dans l'obscurité qui les enveloppe, un danger remplace toujours le danger qu'ils évitent; ils périssent dans les flots tumultueux des torrens que la tempête fait tomber des montagnes, ou bien dans les abîmes où la peur conduit leurs pas incertains. Quand le jour est venu, Jeypal se trouve sans armée; il est réduit à implorer la paix; il offre pour l'obtenir ses trésors et ses éléphans.

Soubouctagi, dont l'intention n'était pas de pénétrer encore au cœur de l'Inde, se montrait disposé à traiter à des conditions assez favora-

bles pour le radjah de Lahore; mais le fougueux Mahmoud qui, très-jeune encore, est altéré de sang et de gloire cherche à rompre les négociations; il veut que son père profite des avantages que la fortune lui donne, qu'il ajoute l'Inde à ses domaines. Alors Jeypal, d'un ton ferme, « Eh bien! dit-il, vous prétendez nous réduire au désespoir; mais savez-vous ce que font les Hindous quand on les pousse à cette extrémité? Ils égorgent les vieillards, les femmes et les enfans; la terre et l'eau engloutissent leur or et leurs richesses; le feu dévore leurs maisons et leurs villes; ensuite ils se précipitent au milieu des rangs ennemis, certains de recevoir la mort, mais sûrs aussi de mourir vengés! »

Ces paroles de Jeypal firent impression sur le roi de Gazna, et malgré son fils la paix fut conclue sous la promesse que fit le radjah d'une forte somme d'argent (1) et de cinquante éléphans. Jeypal, de retour à Lahore, refusa de remplir les conditions qu'il s'était imposées; il ne crut pas qu'un engagement pris avec un en-

(1) Un million de *dirams*. La valeur de cette monnaie varie beaucoup suivant qu'elle est d'or ou d'argent, et même dans chaque espèce suivant le poids et d'autres circonstances. On peut l'évaluer en général à neuf ou dix francs.

nemi fût obligatoire, surtout quand il était l'ouvrage de la nécessité. Le conseil des radjahs et des brahmines, dit Férischta, émit un avis contraire; mais la résolution de Jeypal n'en fut point ébranlée. Soubouctagi prit de nouveau les armes, et Jeypal de son côté se tint prêt à soutenir les efforts de son ennemi. Les radjahs de Délhy, d'Ajmère, de Callinger et de Canouje marchèrent à son secours avec toutes leurs troupes; l'armée hindoue s'éleva, quand elle fut réunie, à cent mille chevaux avec le double d'infanterie.

Soubouctagi vit sans s'effrayer cette multitude; il harangua ses troupes en peu de mots, leur promit la victoire et donna le signal du combat. Comme il était de beaucoup inférieur en nombre, il mit en usage une tactique dont il paraît que les Arabes et les musulmans se servaient fréquemment à cette époque (1). Il avait divisé sa cavalerie en escadrons de cinq cents hommes, et il avait disposé tous ces escadrons en cercle. Il leur avait donné l'ordre de tourner rapidement devant la ligne ennemie, de sorte qu'il n'y eût jamais d'engagé qu'un seul escadron, remplacé

(1) Abdel Mumen, chef des Almohades, l'employa avec succès contre toutes les forces de l'empereur de Maroc.

aussitôt par un escadron nouveau. Férischta ne dit point que les Hindous eussent des éléphans dans cette affaire; il dit seulement que, harassés par l'effet rapide de ces attaques multipliées, ils finirent par plier et qu'en peu d'instans la déroute devint générale. Les fuyards furent presque tous massacrés; ceux que le fer épargna se noyèrent pour la plupart dans le Sind; Soubouctagi trouva dans le camp de Jeypal d'immenses richesses; et soit que la saison ne fût point propice pour continuer la guerre, soit qu'il voulût secourir les Samanides dont le pouvoir chancelant résistait à peine aux rebelles armés contre lui, le roi de Gazna ne tarda pas à reprendre le chemin de ses états.

Durant huit ou neuf ans que ce prince vécut encore, il remporta sur les ennemis de son allié plusieurs victoires qui augmentèrent sa réputation et servirent à consolider sa puissance. Il retournait vers le Khorassan, chargé de dépouilles et de trophées; atteint sur la route de Balkh, où il avait établi sa résidence, d'un mal assez grave, on lui conseilla d'aller respirer l'air de Gasna; mais il mourut avant d'y arriver dans la cinquante-sixième année de son âge. Les musulmans donnèrent de vifs regrets à sa perte; car il les avait gouvernés avec autant de modération et de bonté que de sagesse et de gloire. On ra-

An 997. De l'hég. 387.

conte de lui que son fils Mahmoud l'ayant prié de visiter une maison de plaisance qu'il venait de faire construire, au lieu de lui donner les éloges auxquels il s'attendait pour sa magnificence, Soubouctagi lui dit d'un ton calme: « Vous pensez avoir fait une merveille? il n'est aucun de mes sujets qui, s'il est riche, ne puisse en faire autant; ce qui est digne d'une prince, c'est de travailler à mériter une bonne réputation: voilà le seul édifice durable, celui qui passe à la postérité la plus reculée. »

Mahmoud était à Nishapour, capitale du Khorassan, au moment où son père tomba malade. Son frère Ismaël profita de son absence pour se faire désigner par Soubouctagi en qualité de son successeur, On dit que ce prince avait des qualités aimables qui l'avaient rendu cher au roi, et dans ces momens de faiblesse qui accompagnent toujours les approches de la mort, l'affection l'emportant sur la raison d'état, Soubouctagi fit reconnaître Ismaël comme son héritier. Almakin prétend qu'Ismaël trompa son père par la promesse de rendre la couronne à son frère dès que celui-ci serait arrivé. Quoi qu'il en soit, aussitôt que Soubouctagi eut cessé de vivre, Ismaël fut solennellement proclamé dans Balkh, et les autres villes suivirent de proche en proche l'exemple de la capitale.

Mahmoud irrité envoya des ambassadeurs à Ismaël pour lui reprocher son usurpation, et pour lui offrir un riche gouvernement s'il consentait à se dessaisir de la couronne. Le refus d'Ismaël fut suivi de la guerre. Mahmoud passait pour un prince habile, courageux, actif; il eut beaucoup de partisans. Une seule bataille décida la querelle ; la victoire avait paru balancer ; Mahmoud la força par des prodiges de valeur à se déclarer pour lui. Ismaël ne se sauva qu'avec peine, et il courut s'enfermer dans Gazna avec les débris de ses troupes. Assiégé dès le lendemain, il fut obligé de se livrer à discrétion. Mahmoud respecta ses jours; mais lui ayant demandé, rapporte Férischta, quel traitement il lui aurait fait s'il eût été vainqueur, et l'imprudent Ismaël ayant répondu qu'il l'aurait condamné à une prison perpétuelle, Mahmoud fit subir au vaincu le traitement que lui-même indiquait, et il l'enferma dans la forteresse de Georghan où ce prince mourut peu de temps après.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES TROIS PREMIERS VOLUMES DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE,

COMPRENANT TOUT CE QUI CONCERNE LA RELIGION, LE GOUVERNEMENT, LES MŒURS, LA LÉGISLATION, ETC., ET L'HISTOIRE ANCIENNE DES HINDOUS JUSQU'A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

A.

B.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

